Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

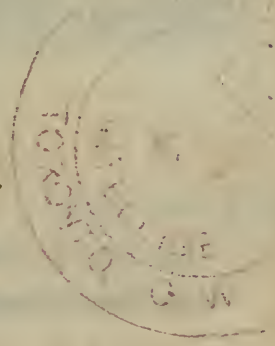
http://www.archive.org/details/oeuvresf10font

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME DIXIÈME.



ŒUVRES

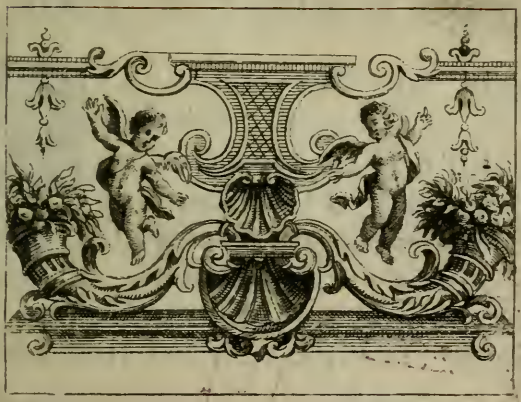
DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoiſe, des Sciences, des Belles-Lettres, de Londres, de Nancy, de Berlin & de Rome.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIXIÉME.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez B. BRUNET, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe.

M. DCC. LVIII.

ŒUVRES

DE FONTENELLE,

Imprimeur-Libraire
de l'Académie Française.

PRÉFACE
DE L'HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,
Depuis 1666 jusqu'en 1699.

LORSQU'APRÉS une longue barbarie, les Sciences & les Arts commencerent à renaître en Europe, l'Eloquence, la Poëſie, la Peinture, l'Architecture, ſortirent les premiers des ténébres, & dès le ſiécle paſſé elles réparurent avec éclat. Mais les Sciences d'une méditation plus profonde, telles que les Mathématiques & la Phiſique, ne revinrent au monde que plus tard, du moins avec quelque ſorte de perfection; & l'agréable qui a preſque toujours l'a-

vantage ſur le ſolide, eut alors celui de le précéder.

Ce n'eſt guéres que de ce ſiécle-ci que l'on peut compter le renouvellement des Mathématiques & de la Phiſique. M. *Deſcartes* & d'autres grands hommes y ont travaillé avec tant de ſuccès, que dans ce genre de Littérature tout a changé de face. On a quitté une Phiſique ſtérile, & qui depuis pluſieurs ſiécles en étoit toujours au même point; le régne des mots & des termes eſt paſſé, on veut des choſes; on établit des principes que l'on entend, on les ſuit, & de-là vient qu'on avance. L'autorité a ceſſé d'avoir plus de poids que la raiſon; ce qui étoit reçu ſans contradiction, parce qu'il l'étoit depuis long-temps, eſt préſentement examiné, & ſouvent rejetté: & comme on s'eſt aviſé de conſulter ſur les choſes naturelles la Nature elle-même, plutôt que les Anciens, elle ſe laiſſe plus aiſément découvrir; & aſſés ſouvent preſſée par les nouvelles expériences que l'on fait pour la ſonder, elle accorde la connoiſſance de quelqu'un de ſes ſecrets. D'un autre côté, les Mathématiques n'ont pas fait un progrès moins

considérable. Celles qui sont mêlées avec la Phisique, ont avancé avec elle, & les Mathématiques pures sont aujourd'hui plus fécondes, plus universelles, plus sublimes, & pour ainsi dire, plus intellectuelles qu'elles n'ont jamais été. A mesure que ces Sciences ont aquis plus d'étendue, les méthodes sont devenues plus simples & plus faciles. Enfin les Mathématiques n'ont pas seulement donné depuis quelque temps une infinité de vérités de l'espéce qui leur appartient, elles ont encore produit assés généralement dans les esprits une justesse plus précieuse peut-être que toutes ces vérités.

En Italie, *Galilée*, Mathématicien du Grand Duc, observa le premier, au commencement de ce siécle, des taches sur le Soleil. Il découvrit les Satellites de Jupiter, les Phases de Vénus, les petites Etoiles qui composent la voye de Lait, & ce qui est encore plus considérable, l'Instrument dont il s'étoit servi pour les découvrir. *Torricelli*, son Disciple & son successeur, imagina la fameuse expérience du Vuide, qui a donné naissance à une infinité de Phénomenes tout nouveaux. *Cavalle-*

rius trouva l'ingénieuſe & ſubtile Géometrie des Indiviſibles, que l'on pouſſe maintenant ſi loin, & qui à tout moment embraſſe l'Infini. En France, le fameux *Deſcartes* a enſeigné aux Géometres des routes qu'ils ne connoiſſoient point encore, & a donné aux Phiſiciens une infinité de vûes, ou qui peuvent ſuffire, ou qui ſervent à en faire naître d'autres. En Angleterre, le Baron *Neper* s'eſt rendu célébre par l'invention des Logarithmes; & *Harvé* par la découverte, ou du moins par les preuves inconteſtables de la circulation du ſang. L'honneur qui eſt revenu à toute la nation Angloiſe de ce nouveau ſiſtême de *Harvé*, ſemble avoir attaché les Anglois à l'Anatomie. Pluſieurs d'entre eux ont pris certaines parties du Corps en particulier pour le ſujet de leurs recherches, comme *Warthon* les Glandes, *Gliſſon* le Foye, *Willis* le Cerveau & les Nerfs, *Lower* le Cœur & ſes mouvemens. Dans ce temps-là, le Réſervoir du Chile & le Canal Thorachique ont été découverts par *Pecquet*, François; & les Vaiſſeaux Limphatiques par Thomas *Bartholin*, Danois; ſans parler ni des conduits ſalivai-

res que *Stenon*, auſſi Danois, nous fit connoître plus exactement ſur les premieres idées de *Warthon;* ni de tout ce que *Marcel Malpighi*, Italien, qui eſt mort premier Médecin du Pape Innocent XII, a obſervé dans l'Epiploon, dans le Cœur & dans le Cerveau ; découvertes anatomiques qui, quelque importantes qu'elles ſoient, lui feront encore moins d'honneur que l'heureuſe idée qu'il a eue le premier d'étendre l'Anatomie juſqu'aux Plantes. Enfin toutes les Sciences & tous les Arts, dont le progrès étoit preſque entierement arrêté depuis pluſieurs ſiécles, ont repris dans celui-ci de nouvelles forces, & ont commencé, pour ainſi dire, une nouvelle carriere.

Ce goût de Philoſophie aſſés univerſellement répandu, devoit produire entre les Savans l'envie de ſe communiquer mutuellement leurs lumieres. Il y a plus de cinquante ans que ceux qui étoient à Paris, ſe voyoient chés le P. *Merſenne*, qui étant ami des plus habiles gens de l'Europe, ſe faiſoit un plaiſir d'être le lien de leur commerce. MM. *Gaſſendi*, *Deſcartes*, *Hobbes*, *Roberval*, les deux *Paſcal* pere & fils,

Blondel, & quelques autres, s'assembloient chés lui. Il leur proposoit des problêmes de Mathématique, ou les prioit de faire quelques expériences par rapport à de certaines vûes, & jamais on n'avoit cultivé avec plus de soin les Sciences qui naissent de l'union de la Géometrie & de la Phisique.

Il se fit des assemblées plus régulières chés M. de *Monmor*, Maître des Requêtes, & ensuite chés M. *Thevenot*. On y examinoit les expériences & les découvertes nouvelles, l'usage ou les conséquences qu'on en pouvoit tirer. Il y venoit des Etrangers qui se trouvoient alors à Paris, & qui étoient dans le goût de ces sortes de Sciences; & pour ne rien dire de tous les autres, c'est-là que l'illustre *Stenon*, Danois, qui a été depuis Evêque, donna dans sa jeunesse les premieres preuves de sa capacité, & de sa dextérité en fait d'Anatomie.

Peut-être ces assemblées de Paris ont-elles donné occasion à la naissance de plusieurs Académies dans le reste de l'Europe. Il est toujours certain que les Gentilshommes Anglois qui ont jetté les premiers fondemens de la So-

ciété Royale de Londres ; avoient voyagé en France, & s'étoient trouvés chés MM. de *Monmor* & *Thevenot*. Quand ils furent de retour en Angleterre, ils s'assemblerent à *Oxfort*, & continuerent les exercices auxquels ils s'étoient accoutumés en France. La domination de *Cromwel* contribua même à cet établissement. Ces Anglois attachés en secret au Roi légitime, & résolus de ne point prendre part aux affaires présentes, furent bien aises d'avoir une occupation qui leur donnât lieu de se retirer de Londres, sans se rendre suspects au Protecteur. Leur société demeura en cet état, jusqu'à ce que Charles II. étant remonté sur le Trône, la fit venir à Londres, la confirma par l'autorité Royale, & lui donna des priviléges, récompensant ainsi les Sciences d'avoir servi de prétexte à la fidélité qu'on lui gardoit.

Enfin le renouvellement de la vraie Philosophie a rendu les Académies de Mathématique & de Phisique si nécessaires, qu'il s'en est établi aussi en Italie, quoique d'ailleurs ces sortes de Sciences ne régnent guéres en ce pays-là, soit à cause de la déli-

cateſſe des Italiens, qui s'accommodent peu de ces épines, ſoit à cauſe du Gouvernement Eccléſiaſtique, qui rend ces études abſolument inutiles pour la fortune, & quelquefois même dangereuſes. La principale Académie de cette eſpéce qui ſoit en Italie, eſt celle de Florence, fondée par le Grand Duc. Elle a produit *Galilée*, *Torricelli*, *Borelli*, *Redi*, *Bellini*, noms à jamais illuſtres, & qui rendent témoignage des talens de la Nation.

La France devoit par toutes ſortes de titres avoir une Académie des Sciences; & déja cette Compagnie y naiſſoit d'elle-même, comme dans un terroir naturellement bien diſpoſé. Auſſi après que la paix des Pirenées eut été conclue, le Roi jugea que ſon Royaume, fortifié par les conquêtes qui venoient de lui être aſſurées, n'avoit plus beſoin que d'être embelli par les Arts & par les Sciences, & il ordonna à M. *Colbert* de travailler à leur avancement.

Ce Miniſtre porté de lui-même à favoriſer les Lettres, & propre à concevoir de grands deſſeins, forma d'abord le projet d'une Académie compoſée de tout ce qu'il y auroit de gens

les plus habiles en toutes ſortes de Littérature. Les Savans en Hiſtoire, les Grammairiens, les Mathématiciens, les Philoſophes, les Poëtes, les Orateurs, devoient être également de ce grand Corps, où ſe réuniſſoient & ſe concilioient tous les talens les plus oppoſés. La Bibliotheque du Roi étoit deſtinée à être le rendés-vous commun. Ceux qui s'appliquoient à l'Hiſtoire, s'y devoient aſſembler les lundis & les jeudis; ceux qui étoient dans les Belles-Lettres, les mardis & les vendredis; les Mathématiciens & les Phiſiciens, les mercredis & les ſamedis. Ainſi aucun jour de la ſemaine ne demeuroit oiſif: & afin qu'il y eût quelque choſe de commun qui liât ces différentes Compagnies, on avoit réſolu d'en faire tous les premiers jeudis du mois une aſſemblée générale, où les Secretaires auroient rapporté les jugemens & les déciſions de leurs aſſemblées particulieres, & où chacun auroit pû demander l'éclairciſſement de ſes difficultés: car ſur quelle matiere ces Etats Généraux de la Littérature n'euſſent-ils pas été prêts à répondre? Si cependant les difficultés euſſent été trop conſidéra-

bles pour être réſolues ſur le champ, on les eût données par écrit, on y eût répondu de même, & toutes les déciſions auroient été cenſées partir de l'Académie entiere.

Ce projet n'eut point d'exécution. D'abord on retrancha du Corps de cette grande Académie le membre qui appartenoit à l'Hiſtoire. On n'eût pas pû s'empêcher de tomber dans des queſtions, où les faits deviennent trop importans & trop chatouilleux par la liaiſon inévitable qu'ils ont avec le droit.

Ceux qui avoient les Belles-Lettres en partage, ne furent pas plus longtemps compris dans l'Académie univerſelle. Comme ils étoient preſque tous de l'Académie Françoiſe, établie par le Cardinal de *Richelieu*, ils repréſenterent à M. *Colbert* qu'il n'étoit point beſoin de faire deux Compagnies différentes qui n'auroient que le même objet, les mêmes occupations, & preſque tous les mêmes membres, & qu'il valoit mieux faire refleurir l'ancienne Académie, en lui donnant l'attention & les marques de bonté qu'il deſtinoit à une Compagnie nouvelle. Ce conſeil

fut suivi, & M. *Colbert* entreprit de rendre à l'Académie Françoise son premier éclat. Le Roi fit l'honneur à cette Compagnie de s'en déclarer Protecteur, le Ministre devint un de ses membres, & ce fut alors qu'elle prit une nouvelle naissance.

Il ne resta donc du débris de cette grande Académie qu'on avoit projettée, que les Mathématiciens au nombre de six ou sept, MM. *Carcavy*, *Huguens*, *Roberval*, *Frenicle*, *Auzout*, *Picard* & *Buot*. Ils s'assemblerent dès-lors à la Bibliotheque de M. *Colbert*, & commencerent quelques exercices académiques au mois de Juin de l'année 1666.

Il sembla que le Ciel voulût favoriser cette Compagnie naissante de Mathématiciens par deux éclipses qui devoient arriver à 15 jours l'une de l'autre, ce qui est le temps le plus court où l'on en puisse voir deux, & l'on sait assés combien les éclipses sont précieuses aux Astronomes par tous les usages qu'ils en tirent. De plus, la premiere qui étoit lunaire, devoit être horisontale, phénomene extraordinaire, où le Soleil & la Lune se voyent en mê-

me-temps sur l'horison, quoique dans l'opposition où ils sont alors, l'un étant au-dessus de ce cercle, l'autre dût être réellement au-dessous. Aussi n'a-t-on encore observé jusqu'à présent que trois éclipses horisontales, non que ce phénomene soit rare, mais parce qu'il ne peut durer que très-peu de temps, & que les deux Astres touchant à l'horison, ils sont presque toujours enveloppés dans les nuages ou dans les vapeurs. Ce qui fait que ce phénomene dure si peu, c'est qu'il est l'effet d'une refraction qui éleve sur le bord de l'horison l'image de la Lune, dont réellement le corps est encore au-dessous. Aussi-tôt après, le corps de la Lune monte lui-même & prend la place de son image, & pendant ce peu de temps le Soleil tombe nécessairement sous l'horison.

Cette éclipse de Lune qui devoit arriver le 16 Juin 1666, fut dérobée par les nuages aux Mathématiciens qui l'attendoient avec tous les préparatifs nécessaires. On n'en a eu qu'une seule relation un peu exacte par les Mathématiciens que le Prince *Leopold de Florence* avoit envoyés dans la petite Isle de

de *Gorgone*. Ceux qui étoient allés auſſi par ſon ordre en deux autres endroits, ne la purent voir ; ce qui marque combien il eſt important de poſter des Obſervateurs en différens lieux, afin que ce qui échappe aux uns n'échappe pas aux autres.

L'autre éclipſe qui étoit de Soleil, & qui arriva le 2 Juillet, fut heureuſement obſervée chés M. *Colbert* par les Mathématiciens que nous avons nommés. Elle commença à 5 heures 43′ 20″ du matin, & finit à 7 heures 42′ 20″ ; elle fut dans ſon milieu de 7 doigts 56′, & l'on remarqua que le temps qu'on appelle d'incidence ou d'immerſion, qui eſt depuis le commencement de l'éclipſe, juſqu'à ce point du milieu où elle eſt la plus grande, fut de quelques minutes plus court que le temps de l'émerſion, par où l'on s'apperçut que l'on ne prenoit pas aſſés exactement le milieu d'une éclipſe, en coupant par la moitié le temps de ſa durée entiere.

Ceux qui dans ce même temps prenoient la hauteur du Soleil dans le Jardin de la Bibliotheque du Roi, trouverent vers le milieu de l'éclipſe

que l'air étoit plus froid ; & ce qui ne peut être ſujet à erreur, c'eſt que les miroirs ardens avoient en ce temps-là beaucoup moins de force qu'au commencement & à la fin de l'éclipſe. Ils brûloient encore le bois, mais ſans flamme, & ils ne pouvoient brûler le papier blanc. C'étoit la même choſe que ſi la moitié du miroir eût été couverte, & qu'il n'eût reçu que la moitié des rayons qu'il peut recevoir ; car un peu plus de la moitié du diſque du Soleil étoit cachée par celui de la Lune. Cependant les yeux ne s'appercevoient pas beaucoup de l'affoibliſſement de la lumiere, & ceux qui n'étoient pas avertis de l'éclipſe, pouvoient bien ne ſe pas douter qu'il y en eût une. Le petit froid que l'on ſentit, répond à la diminution de clarté qui pouvoit devenir ſenſible en y faiſant attention ; mais tout cela prouve bien que les ſens ſont fort éloignés d'aller juſqu'aux fines différences, puiſqu'il leur en échappe même d'aſſés groſſieres.

Dans tout le temps de l'éclipſe, le diſque de la Lune interpoſé entre le Soleil & la Terre, parut avec le teleſ-

cope également noir en toutes ſes parties, d'où l'on jugea que la Lune n'étoit point enveloppée d'une atmoſphere, parce que dans la ſituation où elle eſt, lorſqu'elle cache le Soleil à nos yeux, cette atmoſphere ſeroit traverſée de quelques rayons du Soleil, qui la feroient paroître comme une bordure moins noire que le reſte du diſque de la Lune.

Le diametre de la Lune parut un peu plus petit que celui du Soleil, ou tout au plus, il parut lui être égal; & l'on remarqua l'erreur des Tables de *Képler* & des autres, qui faiſoient le diametre du Soleil plus petit, & celui de la Lune plus grand qu'ils n'étoient effectivement.

On commençoit alors à connoître mieux que jamais de quelle importance il étoit d'avoir dans la derniere préciſion les diametres apparens des planetes dans toutes les différentes élévations où elles ſe peuvent trouver, ſoit par les mouvemens annuels, ſoit par les diurnes. De-là dépend toute la juſteſſe du calcul des éclipſes ſolaires & lunaires; car on ne peut juger ni de la quantité de doigts qu'elles

occuperont, ni du temps qu'elles dureront, que par la grandeur que l'on ſuppoſe aux diametres apparens du Soleil & de la Lune à l'égard l'un de l'autre, & quelque peu qu'on s'y méprenne, l'erreur tire fort à conſéquence.

Pour meſurer donc les diametres apparens avec une exactitude inconnue à toute l'ancienne Aſtronomie, M. *Huguens* avoit eu la premiere idée d'une machine très-ingénieuſe que tout le monde connoît préſentement. C'eſt ce petit treillis diviſé en un certain nombre de quarrés égaux que forment des fils de ſoye ou de métal très-déliés. On le place dans le foyer du verre objectif; & là, les petits quarrés ſont vûs très-diſtinctement. On ſait d'ailleurs, & même aſſés facilement, à quelle quantité d'un degré céleſte répond le côté de chacun de ces quarrés, & par conſéquent on ſait la grandeur apparente d'un objet compris dans un ou pluſieurs de ces intervalles. Mais il y avoit un inconvénient conſidérable; l'objet n'étoit pas toujours compris juſte dans un ou dans pluſieurs quarrés, & le plus ou le moins

ne s'eſtimoit qu'à peu près. MM. *Auzout* & *Picard* réparerent parfaitement ce défaut par le moyen de deux fils qu'ils rendirent mobiles. M. *Picard* rendit encore le tout plus parfait par une régle d'un pied diviſée en 400 parties avec le ſecours du microſcope, & qui faiſoit connoître ce que valoient les diſtances inſenſibles des deux fils. Nous ne ferons pas une deſcription plus exacte de cette machine, parce qu'elle eſt dans le Recueil de quelques ouvrages d'Académiciens que M. *de la Hire* a fait imprimer en 1693; elle y eſt nommée *Micrometre.*

On s'appliqua à profiter de cette nouvelle invention, & pendant toute la lunaiſon qui ſuivit cette éclipſe du deux Juillet, on s'attacha à la meſure des différens diametres apparens de la Lune. On fut étonné de voir tomber auſſi-tôt les hipotheſes que les nouveaux Aſtronomes même avoient fait ſur cette Planete, & l'on s'aſſura que pour être ſi proche de nous, & pour appartenir en quelque façon à notre terre, elle ne nous en étoit pas mieux connue.

Outre la nouvelle juſteſſe que pro-

duiſit l'invention du Micrometre, on avoit égard aux réfractions dont juſques-là on ne s'étoit pas trop mis en peine ; l'Aſtronomie devenoit de jour en jour plus ſcrupuleuſe & plus circonſpecte.

M. *Picard* conjectura que les réfractions devoient être plus grandes en hiver qu'en été, parce que meſurant le diametre, ou du Soleil, ou de la Lune, à la même hauteur horiſontale, il trouvoit en hiver le diametre vertical plus petit. Il faut ſuppoſer que les réfractions, en même temps qu'elles hauſſent ces Aſtres ſur l'horiſon, accourciſſent leurs diametres verticaux, parce que comme leur plus grande force eſt à l'horiſon, & que de-là elles vont toujours en diminuant, elles élevent plus la moitié inférieure du diametre vertical du Soleil ou de la Lune, qu'elles ne font la moitié ſupérieure, & par conſéquent c'eſt la même choſe que ſi une partie de la moitié inférieure du diametre ſe cachoit derriere la ſupérieure, ce qui diminueroit néceſſairement la grandeur apparente de ce diametre ; & plus les réfractions ſont grandes, plus cet effet eſt ſenſible.

Vers la fin de la même année, M. *Auzout* écrivit sur toute cette matiere des diametres apparens, à M. *Oldembourg*, Secretaire de la Société Royale d'Angleterre. Il lui rendoit compte de tout ce qu'ils avoient fait, M. *Picard* & lui, pour parvenir au point de préciſion où ils en étoient; il lui apprenoit qu'ils ſavoient diviſer un pied en 3000 parties avec tant de ſûreté, qu'à peine ſe pouvoient-ils tromper d'une ſeule; que par là ils meſuroient les diametres du Soleil & de la Lune juſqu'aux ſecondes, & que tout au plus ils ſe tromperoient de trois ou quatre. Il ajoutoit que par ce moyen ils avoient trouvé que le diametre du Soleil dans ſon apogée, n'avoit guéres été plus petit que 31'37", ni dans ſon périgée, plus grand que 32'45"; que de même celui de la Lune n'avoit encore guéres paſſé 33', & n'avoit pas eu moins de 29'40' ou 35". Il apportoit la raiſon pour laquelle à l'éclipſe du 2 Juillet, M. *Hevelius* avoit trouvé le diametre de la Lune plus grand de 8 ou 9" à la fin qu'au commencement; c'eſt que comme elle arriva le matin, la Lune étoit à la fin plus élevée ſur l'horiſon; & plus les

Aſtres s'élevent vers le méridien, plus leurs diametres apparens augmentent, quoique les yeux jugent tout le contraire. Si l'éclipſe étoit arrivée le ſoir, il eſt clair que le diametre de la Lune eût été plus petit à la fin, parce qu'elle eût été plus baſſe. Cela vient de ce que les Aſtres ſont plus près de l'Obſervateur au méridien qu'à l'horiſon, de près d'un demi-diametre de la Terre, & cette différence eſt quelque choſe, principalement par rapport à la petite diſtance de la Lune, qui n'eſt que de 50 demi-diametres terreſtres environ.

C'eſt ainſi que l'Académie qui ſe formoit à *Paris*, entroit déja en commerce de découvertes avec les Académies étrangeres. Rien ne peut être plus utile que cette communication, non-ſeulement parce que les eſprits ont beſoin de s'enrichir des vûes les uns des autres, mais encore parce que différens pays ont différentes commodités & différens avantages pour les Sciences. La nature ſe montre diverſement aux divers habitans du monde ; elle fournit aux uns des ſujets de réfléxion qui manquent aux autres ; elle ſe déclare quelquefois plus ou moins, ſelon les lieux ;

& enfin pour la découvrir, il n'y a point trop de tout ce qui peut nous être connu.

La Compagnie des Mathématiciens étant déja dans l'état qu'on la pouvoit ſouhaiter, on ſongea à leur joindre des Phiſiciens, dont le Roi laiſſa le choix à M. *Colbert*. Ceux qu'il nomma furent M. de la *Chambre*, Médecin ordinaire du Roi, fameux par ſes ouvrages, & M. *Perrault*, auſſi Médecin, en qui brilloit le génie qui fait les découvertes, MM. *Duclos* & *Bourdelin*, habiles Chimiſtes, MM. *Pecquet* & *Gayant*, ſavans Anatomiſtes, & M. *Marchand* qui avoit une grande connoiſſance de la Botanique. Le Miniſtre joignit à ces Géometres & à ces Phiſiciens conſommés, de jeunes gens propres à les aider dans leurs travaux. Ce furent MM. *Niquet*, *Couplet Richer*, *Pivert*, *de la Voye*. Peu de mois auparavant, M. *Duhamel*, Prêtre, avoit été choiſi pour être Secretaire de cette Académie, comme étant d'une aſſés vaſte érudition pour entendre les différentes Langues de tant de ſavans hommes, & recueillir tout ce qui ſortiroit de leur bouche. Il ſemble que l'ordre dans lequel ſe forma l'Aca-

démie des Sciences, repréſente celui que les Sciences même doivent garder entre elles; les Mathématiciens furent les premiers, & les Phiſiciens vinrent enſuite.

Le Roi, pour aſſurer aux Académiciens le repos & le loiſir dont ils avoient beſoin, leur établit des penſions, que les guerres même n'ont jamais fait ceſſer; en quoi ſa bonté pour l'Académie des Sciences a ſurpaſſé celle du Cardinal de *Richelieu* pour l'Académie Françoiſe, qui lui étoit néanmoins ſi chere, & celle de *Charles II*, Roi d'Angleterre, pour la Société Royale de Londres.

Le Roi voulut même qu'il y eût toujours un fonds pour les expériences, ſi néceſſaires dans toute la Phiſique, & dont la dépenſe eſt quelquefois au-deſſus des forces du Phiſicien. La Chimie la plus raiſonnable n'opere qu'avec aſſés de frais, & les Mathématiques même, hormis la Géométrie pure, & l'Algebre, demandent un grand attirail d'inſtrumens, faits avec un extrême ſoin. D'ailleurs il ſe propoſe quelquefois de nouvelles inventions, que leurs Auteurs ſéduits par le charme de la production, ont rendu ſi ſpécieuſes,

qu'à peine en peut-on appercevoir les inconvéniens ou les impoſſibilités; & il eſt de l'intérêt public qu'il y ait une Compagnie toujours en état de les examiner & d'en faire l'épreuve, après quoi les défauts ſeront découverts, & peut-être même réparés.

Le 22 Décembre, les Mathématiciens & les Phiſiciens que nous avons nommés, s'aſſemblerent pour la premiere fois à la Bibliotheque du Roi. M. de *Carcavy* leur expoſa le deſſein qu'avoit le Roi d'avancer & de favoriſer les Sciences, & ce qu'il attendoit d'eux pour l'utilité publique, & pour la gloire de ſon régne.

On mit d'abord en délibération ſi les deux Sociétés des Géometres & des Phiſiciens demeureroient ſéparées, ou ſi elles n'en feroient qu'une. Preſque toutes les voix allerent à les mettre enſemble. La Géometrie & la Phiſique ſont trop unies par elles-mêmes, & trop dépendantes du ſecours l'une de l'autre. La Géometrie n'a preſque aucune utilité, ſi elle n'eſt appliquée à la Phiſique; & la Phiſique n'a de ſolidité qu'autant qu'elle eſt fondée ſur la Géometrie. Il faut que les ſubtiles ſpéculations

de l'une prennent un corps, pour ainſi dire, en ſe liant avec les expériences de l'autre; & que les expériences naturellement bornées à des cas particuliers, prennent par le moyen de la ſpéculation, un eſprit univerſel, & ſe changent en principes. En un mot, ſi toute la nature conſiſte dans les combinaiſons innombrables des figures & des mouvemens, la Géometrie qui ſeule peut calculer des mouvemens, & déterminer des figures, devient indiſpenſablement néceſſaire à la Phiſique; & c'eſt ce qui paroît viſiblement dans les ſiſtêmes des corps céleſtes, dans les loix du mouvement, dans la chute accélérée des corps peſans, dans les réfléxions & les réfractions de la lumiere, dans l'équilibre des liqueurs, dans la méchanique des organes des animaux; enfin dans toutes les matieres de Phiſique, qui ſont ſuſceptibles de préciſion; car pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, comme les fermentations des liqueurs, les maladies des animaux, &c. ce n'eſt pas que la même Géometrie n'y domine, mais c'eſt qu'elle y devient obſcure & preſque impénétrable par la trop grande complica-

tion des mouvemens & des figures. Les plus grands Phiſiciens de notre ſiécle, *Galilée*, *Deſcartes*, *Gaſſendi*, *le P. Fabry*, ont été auſſi de grands Géometres; & ſans doute une des principales cauſes qui avoit ſi long-temps empêché la Phiſique de rien produire que des termes, c'eſt qu'on l'avoit ſéparée de la Géometrie.

Cependant pour mettre quelque diſtinction entre ces deux Sciences, il fut arrêté que les mercredis on traiteroit des Mathématiques, & que les ſamedis appartiendroient à la Phiſique.

Il fut réſolu auſſi que l'on ne reveleroit rien de ce qui ſe diroit dans l'Académie, à moins que la Compagnie n'y conſentît. Mais comme il eſt difficile que dans un aſſés grand nombre d'Académiciens, il n'y ait quelqu'un qui confie à quelque ami des vûes ou des découvertes nouvelles qui auront été propoſées dans l'Aſſemblée, il eſt arrivé aſſés ſouvent que ce qui avoit été trouvé par l'Académie, & gardé pour être publié dans un certain temps, lui a été enlevé par des Etrangers qui s'en ſont fait honneur. Car quelquefois, à des gens verſés dans certaine matiere, il

ne faut qu'un mot pour leur faire comprendre toute la fineſſe d'une invention, & peut-être enſuite la pouſſeront-ils plus loin que les premiers Auteurs. C'eſt ce que fit *Galilée* à l'égard des lunettes. On lui apprit qu'un Hollandois qui ne ſavoit point de Mathématiques, ajuſtoit de ſorte deux verres, qu'il voyoit les objets plus grands & plus diſtincts. *Galilée* fut ſuffiſamment inſtruit en apprenant la poſſibilité d'une choſe ſi nouvelle & ſi étonnante. Il ſe mit à chercher, par voie de Mathématique, comment des objets pouvoient paroître plus diſtincts & plus grands; & enfin le raiſonnement lui fit trouver ce que le haſard ſeul avoit donné aux Hollandois. Auſſi-tôt ſe découvrirent à ſes yeux les Satellites de Jupiter, les taches du Soleil, les phaſes de Venus, cette innombrable multitude de petites Etoiles qui font la voie Lactée; & il ne s'en eſt pas falu beaucoup que le même qui a trouvé les lunettes, n'ait fait le miracle de les porter à leur derniere perfection. Le teleſcope dont *Galilée* s'eſt ſervi, eſt conſervé dans le cabinet de l'Académie, à qui un ſavant Italien en a fait préſent.

Ce n'eſt pas qu'il importe extrêmement au Public de ſavoir qui eſt l'Auteur d'une nouvelle invention, pourvû qu'elle ſoit utile ; mais comme il lui importe qu'il y ait des inventions nouvelles, il en faut conſerver la gloire à leurs Auteurs, qui ſont excités au travail par cette récompenſe.

Rien ne peut plus contribuer à l'avancement des Sciences, que l'émulation entre les Savans, mais renfermée dans de certaines bornes. C'eſt pourquoi l'on convint de donner aux Conférences Académiques une forme bien différente des exercices publics de Philoſophie, où il n'eſt pas queſtion d'éclaircir la vérité, mais ſeulement de n'être pas réduit à ſe taire. Ici l'on voulut que tout fût ſimple, tranquille, ſans oſtentation d'eſprit ni de ſcience ; que perſonne ne ſe crût engagé à avoir raiſon, & que l'on fût toujours en état de céder ſans honte ; ſur-tout qu'aucun ſiſtême ne dominât dans l'Académie à l'excluſion des autres, & qu'on laiſſât toujours toutes les portes ouvertes à la vérité.

Enfin il fut réſolu dans l'Académie, que l'on examineroit avec ſoin les Li-

vres, ou de Mathématique, ou de Phiſique, qui paroîtroient au jour, & que l'on feroit toutes les expériences conſidérables qui y ſeroient rapportées; ce que l'on jugea devoir être d'une grande utilité, ſur-tout dans la Chimie & dans l'Anatomie, qui ſont de toutes les parties de la Phiſique les plus fécondes en découvertes, & celles auſſi dont les découvertes veulent être examinées de plus près.

PRÉFACE

DE L'ANALYSE DES INFINIMENT PETITS

De M. le Marquis DE L'HOPITAL.

L'Analyse qu'on explique dans cet ouvrage, suppose la commune; mais elle en est fort différente. L'analyse ordinaire ne traite que des grandeurs finies; celle-ci pénétre jusques dans l'infini même. Elle compare les différences infiniment petites des grandeurs finies, elle découvre les rapports de ces différences; & par-là elle fait connoître ceux des grandeurs finies, qui, comparées avec ces infiniment petits, sont comme autant d'infinies. On peut même dire que cette analyse s'étend au-delà de l'infini: car elle ne se borne

pas aux différences infiniment petites ; mais elle découvre les rapports des différences de ces différences, ceux encore des différences troisiémes, quatriémes, & ainsi de suite, sans trouver jamais de terme qui la puisse arrêter. De sorte qu'elle n'embrasse pas seulement l'infini ; mais l'infini de l'infini, ou une infinité d'infinis.

Une analyse de cette nature pouvoit seulement nous conduire jusqu'aux véritables principes des lignes courbes. Car les courbes n'étant que des poligones d'une infinité de côtés, & ne différant entre elles que par la différence des angles que ces côtés infiniment petits font entre eux, il n'appartient qu'à l'analyse des infiniment petits de déterminer la position de ces côtés pour avoir la courbure qu'ils forment, c'est-à-dire, les tangentes de ces courbes, leurs perpendiculaires, leurs points d'inflexion ou de rebroussement, les rayons qui s'y réfléchissent, ceux qui s'y rompent, &c.

Les poligones inscrits ou circonscrits aux courbes, qui par la multiplication infinie de leurs côtés se confondent

enfin avec elles, ont été pris de tout temps pour les courbes mêmes. Mais on en étoit demeuré là : ce n'eſt que depuis la découverte de l'analyſe dont il s'agit ici, que l'on a bien ſenti l'étendue & la fécondité de cette idée.

Ce que nous avons des Anciens ſur ces matieres, principalement d'*Archimede*, eſt aſſurément digne d'admiration. Mais outre qu'ils n'ont touché qu'à fort peu de courbes, qu'ils n'y ont même touché que légerement, ce ne ſont preſque par-tout que des propoſitions particulieres & ſans ordre, qui ne font appercevoir aucune méthode réguliere & ſuivie. Ce n'eſt pas cependant qu'on leur en puiſſe faire un reproche légitime : ils ont eu beſoin d'une extrême force de génie (*a*) pour percer à travers de tant d'obſcurités, & pour entrer les premiers dans des pays entierement inconnus. S'ils n'ont pas été loin, s'ils ont marché par de longs circuits ; du moins, quoi qu'en diſe *Viette* (*b*), ils ne ſe ſont point égarés ; & plus les chemins qu'ils ont tenus étoient

(*a*) *Bullialdus, Præf. de lineis ſpiralibus.*
(*b*) *Supplem. Geomet.*

difficiles & épineux, plus ils ſont admirables de ne s'y être pas perdus. En un mot, il ne paroît pas que les Anciens en ayent pû faire davantage pour leur temps ; ils ont fait ce que nos bons eſprits auroient fait en leur place ; & s'ils étoient à la nôtre, il eſt à croire qu'ils auroient les mêmes vûes que nous. Tout cela eſt une ſuite de l'égalité naturelle des eſprits & de la ſucceſſion néceſſaire des découvertes.

Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que les Anciens n'ayent pas été plus loin ; mais on ne ſauroit aſſés s'étonner que de grands hommes, & ſans doute d'auſſi grands hommes que les Anciens, en ſoient ſi long-temps demeurés là ; & que par une admiration preſque ſuperſtitieuſe pour leurs ouvrages, ils ſe ſoient contentés de les lire & de les commenter, ſans ſe permettre d'autre uſage de leurs lumieres, que ce qu'il en falloit pour les ſuivre ; ſans oſer commettre le crime de penſer quelquefois par eux-mêmes, & de porter leurs vûes au-delà de ce que les Anciens avoient découvert. De cette maniere bien des gens travailloient, ils écrivoient, les

Livres ſe multiplioient, & cependant rien n'avançoit : tous les travaux de pluſieurs ſiécles n'ont abouti qu'à remplir le monde de reſpectueux Commentaires, & de Traductions répétées d'originaux ſouvent aſſés mépriſables.

Tel fut l'état des Mathématiques, & ſur-tout de la Philoſophie, juſqu'à M. *Deſcartes*. Ce grand homme pouſſé par ſon génie & par la ſupériorité qu'il ſe ſentoit, quitta les Anciens pour ne ſuivre que cette même raiſon que les Anciens avoient ſuivie ; & cette heureuſe hardieſſe, qui fut traitée de révolte, nous valut une infinité de vûes nouvelles & utiles ſur la Phiſique & ſur la Géometrie. Alors on ouvrit les yeux, & l'on s'aviſa de penſer.

Pour ne parler que des Mathématiques, dont il eſt ſeulement ici queſtion, M. *Deſcartes* commença où les Anciens avoient fini, & il débuta par la ſolution d'un problême ou *Pappus* (*a*) dit qu'ils étoient tous demeurés. On ſait juſqu'où il a porté l'analyſe & la Géometrie, & combien l'alliage qu'il en a fait, rend facile la ſolution d'une infinité de

(*a*) *Collect. Mathem. lib. 7 initio.*

problêmes qui paroiſſoient impénétrables avant lui. Mais comme il s'appliquoit principalement à la réſolution des égalités, il ne fit d'attention aux courbes qu'autant qu'elles lui pouvoient ſervir à en trouver les racines; de ſorte que l'analyſe ordinaire lui ſuffiſant pour cela, il ne s'aviſa point d'en chercher d'autre. Il n'a pourtant pas laiſſé de s'en ſervir heureuſement dans la recherche des tangentes; & la méthode qu'il découvrit pour cela, lui parut ſi belle, qu'il ne fit point de difficulté de dire que (*b*) *ce problême étoit le plus utile & le plus général, non-ſeulement qu'il fût, mais même qu'il eût jamais deſiré de ſavoir en Géometrie.*

Comme la Géometrie de M. *Deſcartes* avoit mis la conſtruction des problêmes par la réſolution des égalités fort à la mode, & qu'elle avoit donné de grandes ouvertures pour cela, la plûpart des Géometres s'y appliquerent; ils y firent auſſi de nouvelles découvertes qui s'augmentent & ſe perfectionnent encore tous les jours.

Pour M. *Paſcal*, il tourna ſes vûes

(*b*) *Geomet. lib.* 2.

de tout un autre côté : il examina les courbes en elles-mêmes, & sous la forme de poligone ; il rechercha les longueurs de quelques-unes, l'espace qu'elles renferment, le solide que ces espaces décrivent, les centres de gravité des unes & des autres, &c. Et par la considération seule de leurs élemens, c'est-à-dire, des infiniment petits, il découvrit des méthodes générales, & d'autant plus surprenantes, qu'il ne paroît y être arrivé qu'à force de tête & sans analyse.

Peu de temps après la publication de la méthode de M. *Descartes* pour les tangentes, M. *de Fermat* en trouva aussi une, que M. *Descartes* (*a*) a enfin avoué lui-même être plus simple en bien des rencontres que la sienne. Il est pourtant vrai qu'elle n'étoit pas encore aussi simple que M. *Barrow* l'a rendue depuis, en considérant de plus près la nature des poligones, qui présentent naturellement à l'esprit un petit triangle fait d'une particule de courbe, comprise entre deux appliquées infiniment proches, de la différence de ces deux ap-

(*a*) Lett. 71. Tom. 3.

pliquées, & de celle des coupées correſpondantes ; & ce triangle eſt ſemblable à celui qui ſe doit former de la tangente, de l'appliquée, & de la ſoutangente : de ſorte que par une ſimple analogie, cette derniere méthode épargne tout le calcul que demande celle de M. *Deſcartes*, & que cette méthode elle-même demandoit auparavant.

M. *Barrow* (*a*) n'en demeura pas là ; il inventa auſſi une eſpéce de calcul propre à cette méthode ; mais il lui falloit, auſſi-bien que dans celle de M. *Deſcartes*, ôter les fractions, & faire évanouir tous les ſignes radicaux pour s'en ſervir.

Au défaut de ce calcul, eſt ſurvenu celui du célebre M. *Leibnitz*, (*b*) & ce ſavant Géometre a commencé où M. *Barrow* & les autres avoient fini. Son calcul l'a mené dans des pays juſqu'ici inconnus, & il y a fait des découvertes qui font l'étonnement des plus habiles Mathématiciens de l'Europe. MM. *Bernoulli* ont été les premiers qui ſe ſont apperçus de la beauté de ce calcul : ils l'ont porté à un point qui les a mis en

(*a*) *Lect. Geomet. p.* 80.
(*b*) *Acta Erud. Lipſ. ann.* 1684. *p.* 467.

état

état de surmonter des difficultés qu'on n'auroit jamais osé tenter auparavant.

L'étendue de ce calcul est immense : il convient aux courbes méchaniques, comme aux géometriques ; les signes radicaux lui sont indifférens, & même souvent commodes ; il s'étend à tant d'indéterminées qu'on voudra ; la comparaison des infiniment petits de tous les genres lui est également facile. Et de là naissent une infinité de découvertes surprenantes par rapport aux tangentes tant courbes que droites, aux questions *de maximis & minimis*, aux points d'inflexion & de rebroussement des courbes, aux développées, aux caustiques par réflexion ou par réfraction, &c. comme on le verra dans cet ouvrage.

Je le divise en dix sections. La premiere contient les principes du calcul des différences. La seconde fait voir de quelle maniere l'on s'en doit servir pour trouver les tangentes de toutes sortes de courbes, quelque nombre d'indéterminées qu'il y ait dans l'équation qui les exprime, quoique M. *Craige* (*a*) n'ait pas cru qu'il pût s'étendre jus-

(*a*) *De figurarum curvilinearum quadraturis*, part. 2.

qu'aux courbes méchaniques ou transcendantes. La troiſiéme, comment il ſert à réſoudre toutes les queſtions *de maximis & minimis.* La quatriéme, comment il donne les points d'infléxion & de rebrouſſement des courbes. La cinquiéme en découvre l'uſage pour trouver les développées de M. *Huguens* dans toutes ſortes de courbes. La ſixiéme & la ſeptiéme font voir comment il donne les cauſtiques, tant par réfléxion que par réfraction, dont l'illuſtre M. *Tſchirnhaus* eſt l'inventeur, & pour toutes ſortes de courbes encore. La huitiéme en fait voir encore l'uſage pour trouver les points des lignes courbes qui touchent une infinité de lignes données de poſition, droites ou courbes. La neuviéme contient la ſolution de quelques problêmes qui dépendent des découvertes précédentes. Et la dixiéme conſiſte dans une nouvelle maniere de ſe ſervir du calcul des différences pour les courbes géométriques: d'où l'on déduit la méthode de MM. *Deſcartes* & *Hudde*, laquelle ne convient qu'à ces ſortes de courbes.

Il eſt à remarquer que dans les ſections 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, il n'y a que très-peu de propoſitions; mais elles

ſont toutes générales, & comme autant de méthodes dont il eſt aiſé de faire l'application à tant de propoſitions particulieres qu'on voudra : je la fais ſeulement ſur quelques exemples choiſis, perſuadé qu'en fait de Mathématique, il n'y a à profiter que dans les méthodes, & que les Livres qui ne conſiſtent qu'en détails ou en propoſitions particulieres, ne ſont bons qu'à faire perdre du temps à ceux qui les font & à ceux qui les liſent. Auſſi n'ai-je ajouté les problêmes de la ſection neuviéme, que parce qu'ils paſſent pour curieux, & qu'ils ſont très-univerſels. Dans la dixiéme ſection, ce ne ſont encore que des méthodes que le calcul des différences donne à la maniere de MM. *Deſcartes & Hudde ;* & ſi elles ſont ſi limitées, on voit par toutes les précédentes que ce n'eſt pas un défaut de ce calcul, mais de la méthode Cartéſienne à laquelle on l'aſſujettit. Au contraire, rien ne prouve mieux l'uſage immenſe de ce calcul, que toute cette variété de méthodes ; & pour peu d'attention qu'on y faſſe, l'on verra qu'il tire tout ce qu'on peut tirer de celle de MM. *Deſcartes & Hudde ;* & que la preuve uni-

Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

Les petits Amours continuent leurs danſes avec les Zéphirs.

Ire. NYMPHE.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs ;
Un cœur pour le ſuivre
A cent maux ſe livre ;
Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas ;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

IIe. NYMPHE.

On craint, on eſpere,
Il faut du miſtere,
Mais on n'obtient guére
Des biens ſans tourment.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

IIIe. NYMPHE.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire ?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un Amant.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

ACTE TROISIÉME.

Le Théatre repréſente la chambre la plus magnifique du Palais de l'Amour. On voit dans le fond une alcove fermée d'un rideau.

SCENE PREMIERE.

VENUS.

POmpe, que ce Palais de tous côtés étale,
Brillant ſéjour, que vous bleſſés mes yeux!
Je ne vois rien qui ne parle en ces lieux
De la gloire de ma rivale.
Tant de Divinités dont elle a tous les ſoins,
Et la plus forte complaiſance,
Sont autant de honteux témoins
De ſon pouvoir & de mon impuiſſance.
Que le mépris eſt rigoureux
A qui ſe croit digne de plaire!

Un seul objet qu'on nous préfere,
Nous fait un destin malheureux.
Que le mépris est rigoureux
A qui se croit digne de plaire !

Déja la nuit chasse le jour !
Qu'il ne revienne point avant que je me venge.
Je sai l'ordre du sort ; si Psyché voit l'Amour,
Aussi-tôt sa fortune change.
Cessons de perdre des soupirs,
Perdons Psyché, sans que Psyché le sache;
Elle brûle de voir cet Amant qui se cache,
Il faut contenter ses desirs.

SCENE II.

VENUS, PSYCHÉ.

PSYCHÉ *sans voir Venus.*

QUe fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flame,
Viens consoler mon ame.
La beauté de ces lieux est un enchantement,
Tout m'y paroît charmant,
Mais je n'y vois point ce que j'aime.
Ah ! qu'une absence d'un moment,

Quand la tendreſſe eſt extrême,
Eſt un rigoureux tourment!

PSYCHÉ. *appercevant Venus.*

Par quel art dans ce lieu vous rendés-vous viſible?
On m'y parle ſouvent, ſans qu'on s'y laiſſe voir.

VENUS.

Le Dieu que vos beautés ont rendu ſi ſenſible,
Pour vous entretenir m'a laiſſé ce pouvoir.
C'eſt à moi, Pſyché, qu'il ordonne
De garder ce Palais où tout ſuit votre loi.

PSYCHÉ.

Nymphe, le croiriés-vous, que lui-même empoiſonne
Tous les honneurs que j'en reçoi?
Il refuſe toujours de ſe montrer à moi,
Dans tout l'éclat qui l'environne,
Et ce refus bleſſe ma foi.
Je l'aime, & je voudrois pouvoir tout ſur ſon ame,
Je voudrois avoir lieu du moins de m'en flatter,
Quand je forme des vœux qu'il oſe rebuter,
Je ſuis réduite à douter de ſa flame,
Et rien n'eſt plus cruel pour moi que d'en douter.

VENUS.

Mais chaque inſtant vous marque ſa tendreſſe.

PSYCHÉ.

Ah! malgré les ſoupirs qu'un Amant nous adreſſe,

Malgré tous les soins qu'il nous rend,
Il ne faut, pour troubler le bonheur le plus grand,
Qu'un peu trop de délicatesse.

Vous n'êtes pas les plus heureux,
Vous dont l'amour est si pur & si tendre,
Si tout votre repos est réduit à dépendre
Du moindre scrupule amoureux;
Vous dont l'amour est si pur & si tendre;
Vous n'êtes pas les plus heureux.

VENUS.

Que ne m'est-il permis de vous tirer de peine?

PSYCHÉ.

Ah! ne me tenés point plus long-temps incertaine,
Satisfaites mes yeux, vous avés ce pouvoir.

VENUS.

Vous me découvrirés.

PSYCHÉ.

Ne craignés rien.

VENUS.

Je n'ose.

PSYCHÉ.

Quoi, rien en ma faveur ne vous peut émouvoir?

VENUS.

Et bien, je vais pour vous oublier mon devoir.
Entrés, c'est dans ce lieu que votre Amant repose,
Goûtés le plaisir de le voir.

Cette lampe que je vous laisse
Peut servir à vous éclairer.

PSYCHÉ.

Que ne vous dois-je point ?

VENUS.

Il faut me retirer.
Ma présence nuiroit au desir qui vous presse.

SCENE III.

PSYCHÉ, L'AMOUR *endormi.*

PSYCHÉ.

A La fin je vais voir mon destin éclairci ;
Je vais voir cet Amant dont mon ame est épriſe.

Pſyché leve le rideau qui ferme l'alcove, & l'on voit l'Amour endormi ſous la figure d'un enfant.

Approchons. Dieux ! que vois-je ici ?
C'est l'Amour ! quelle douce & charmante surprise !
C'est l'Amour qui pour moi s'est blessé de ses traits.
Maître de l'Univers, il vit sous mon empire.
Ce que l'Amour à tous les cœurs inspire,

Il l'a ſenti pour mes foibles attraits.
Si le plaiſir d'aimer eſt un plaiſir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'eſt l'Amour qu'on aime ?
Quoi, c'eſt l'Amour que j'aime ? quel bonheur !
Ah ! pour le reconnoître,
Sans le voir dans l'éclat où je le vois paroître,
Ne ſuffiſoit-il pas de cette prompte ardeur
Qu'il a ſi vivement fait naître dans mon cœur ?
Si le plaiſir d'aimer eſt un plaiſir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'eſt l'Amour qu'on aime ?
Jamais Amant ne fut ſi beau,
Si digne de toucher un cœur fidéle & tendre.
Et le moyen de ſe défendre
De l'adorer juſqu'au tombeau ?
Si le plaiſir d'aimer eſt un plaiſir extrême,
Quels charmes n'a t-il pas quand c'eſt l'Amour qu'on aime ?
Mais quel brillant éclat ſe répand en ce lieu ?

L'AMOUR.

Tu m'as vû, c'en eſt fait, tu vas me perdre, adieu.

Lorſque la lampe étincelle, l'Amour s'éveille & ſe dérobe en s'envolant aux yeux de Pſyché. La décoration change dans le même inſtant, & ne laiſſe plus voir qu'un affreux déſert.

SCENE IV.

PSYCHÉ.

ARrêtés, cher Amant, où fuyés-vous si vîte ?
Arrêtés, Amour, arrêtés.
Pouvés-vous me laisser triste, seule, interdite ?
Je meurs puisque vous me quittés.
J'ai voulu vous voir, c'est mon crime,
Ma tendresse a causé mon trop d'empressement ;
Et ne devoit-il pas paroître légitime
Du moins aux yeux de mon Amant ?
Ciel ! le funeste excès de mon inquiétude
Occupoit à tel point mon esprit affligé,
Que je ne voyois point ce beau Palais changé
En une affreuse solitude.

SCENE V.

VENUS, PSYCHÉ.

PSYCHÉ.

AH ! Nymphe, venés-vous ſoulager mes ennuis ?

VENUS.

Crains tout, ouvre les yeux, & connois qui je ſuis.
C'eſt Venus que tu vois.

PSYCHÉ.

Dieux ! ſe pourroit-il faire
Que Venus, pour me perdre, eût pû ſe déguiſer !

VENUS.

Dans l'ardeur de punir ton orgueil téméraire,
Exprès j'ai voulu t'abuſer.
Après que pour flatter ta beauté criminelle,
Mes honneurs m'ont été ravis,
Je ſouffrirai qu'une ſimple mortelle
Porte ſes vœux juſqu'à mon fils ?

PSYCHÉ.

Déeſſe, ſuivés moins une aveugle colere,
Voyés pour qui j'ai conſenti d'aimer.

L'Amour peut-il chercher à plaire,
Qu'il ne soit sûr aussi-tôt de charmer?

VENUS.

Non, je te punirai de lui paroître aimable,
Tes charmes l'ont réduit à t'aimer malgré moi;
Et je te tiens seule coupable
Des soupirs qu'il pousse pour toi.

PSYCHÉ.

Vous ne m'écoutés point, & cependant, Déesse,
Tout ce que je vous dis vous l'avés trop senti.
Quoi, vous condamnés ma tendresse?
Et votre cœur s'en est-il garanti?
Il a payé ce tribut nécessaire.
Le mien est-il si fort qu'il s'en doive exempter?
Si l'Amour sous ses loix a pu ranger sa mere,
Est-ce à Psyché de résister?

VENUS.

En vain de ton orgueil tu prétens fuir la peine;
Le sort te soumet à ma haine;
Ecoute, & ne replique pas.
Pour fléchir la rigueur où mon courroux s'obstine,
Vers les rives du Stix il faut tourner tes pas.
Et m'apporter la boëte où Proserpine
Enferme ce qui peut augmenter ses appas;
C'est l'emploi qu'à tes soins ma vengeance destine.

SCENE VI.

PSYCHÉ.

VOus m'abandonnés donc, cruel & cher
Amant ?
Venés, venés me traiter de coupable.
Malgré tous les malheurs dont le deſtin m'acca-
ble,
Votre abſence eſt mon ſeul tourment.
Douces, mais trompeuſes délices,
Deviés-vous commencer & finir en un jour ?
A peine ai-je goûté les douceurs de l'Amour,
Que j'en reſſens les plus affreux ſupplices.
Pourquoi chercher le chemin des enfers ?
C'eſt la mort, c'eſt la mort qui me le doit appren-
dre.
Les flots, qu'aux malheureux ce Fleuve tient ou-
verts,
M'offrent celui que je dois prendre.

Pſyché étant prête à ſe précipiter dans les flots, le Fleuve paroît aſſis ſur ſon urne environné de roſeaux.

SCENE VII.

LE FLEUVE, PSYCHÉ.

LE FLEUVE.

ARrête, c'eſt trop tôt renoncer à l'eſpoir ;
Il faut vivre, l'Amour l'ordonne.

PSYCHÉ.

Dites plutôt que l'Amour m'abandonne,
Quand Venus contre moi fait agir ſon pouvoir.
A deſcendre aux enfers ſa haine m'a réduite.

LE FLEUVE.

Ne crains rien, je t'en veux apprendre le chemin ;
Viens ici prendre place, & tu ſeras inſtruite
Des ordres du Deſtin.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théatre repréſente une ſalle du Palais de Proſerpine.

SCENE PREMIERE.

PSYCHÉ.

PAr quels noirs & fâcheux paſſages
M'a-t-on fait deſcendre aux enfers ?
Ce ne ſont qu'abîmes ouverts
A ſaiſir de frayeur les plus fermes courages.

Ces lieux qui de la mort ſont le triſte ſéjour,
Ne reçoivent jamais le jour;
L'horreur en eſt extrême.
Mais tout affreux que je les voi,
Qu'ils auroient de charmes pour moi,
Si j'y rencontrois ce que j'aime !

N'y penſons plus, mon bonheur eſt changé;
J'ai voulu voir l'Amour, & l'Amour s'eſt vengé.

Vous, que ces demeures affreuſes
Couvrent d'une éternelle nuit,
Apprenés, Ombres malheureuſes,
Le déplorable état où le Ciel me réduit.
Du plus heureux deſtin la gloire m'eſt certaine;
Et quand j'en puis jouir, ſans craindre les jaloux,
Un deſir curieux dont la force m'entraîne,
Me fait perdre l'objet de mes vœux les plus doux.
Parmi tous vos tourmens, Ombres, connoiſſés-vous
Un ſupplice égal à ma peine?

SCENE II.

LES TROIS FURIES, PSYCHÉ.

LES FURIES.

OÙ penſes-tu porter tes pas,
Téméraire mortelle?
Quel deſtin parmi nous t'appelle?
Viens-tu nous braver ici bas?

PSYCHÉ.

Si j'ai paſſé le Stix avant l'heure fatale,
Pour venir aux enfers demander du ſecours,

Quand je vous aurai dit ma peine ſans égale,
Vous plaindrés avec moi le malheur de mes jours.

LES FURIES.

Non, n'attens rien de favorable,
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Ah! laiſſés-vous toucher à mes triſtes douleurs.
Je ne viens point dans vos demeures ſombres
Troubler le ſilence des Ombres;
Je viens parler de mes malheurs.

LES FURIES.

Non, n'attens rien de favorable,
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Un ordre ſouverain qu'il faut exécuter,
M'oblige à chercher votre Reine.
En me la faiſant voir, vous finirés ma peine,
Elle voudra bien m'écouter.

LES FURIES.

Non, n'attens rien de favorable,
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Deux mots, & de ces lieux je ſuis prête à ſortir.
Conduiſés-moi vers Proſerpine.

UNE FURIE.

Puiſqu'à la voir elle s'obſtine,
Promptement qu'on l'aille avertir.

LES FURIES.

Cependant montrons-lui ce que ces lieux terribles
Ont d'objets plus horribles.

Les Démons forment une danse, & montrent à Psyché ce qu'il y a de plus effroyable dans les enfers.

SCENE III.

LES TROIS FURIES, DEUX NYMPHES DE L'ACHERON, PSYCHÉ.

LES FURIES.

VEnés, Nymphes de l'Acheron,
Aidés-nous à punir l'audace criminelle
D'une fiere mortelle
Qui vient troubler l'Empire de Pluton.

LES DEUX NYMPHES.

En vain ce soin vous embarrasse;
Nous avons l'ordre, allés, & nous quittés la place.

Les trois Furies sortent.

PSYCHÉ.

Que m'eſt il permis d'eſperer?
Me fera-t-on enfin conduire à votre Reine?

PREMIERE NYMPHE.

Pſyché, ceſſés de ſoupirer;
Si Venus vous pourſuit, on fléchira ſa haine.

PSYCHÉ.

Quoi, l'on ſait dans ce noir ſéjour
A quels maux Venus me deſtine?

DEUXIÉME NYMPHE.

Mercure envoyé par l'Amour,
Vient d'en inſtruire Proſerpine;
Elle ſait quel préſent Venus attend de vous,
Et pour vous l'apporter elle ſe ſert de nous.

PSYCHÉ, *après avoir pris la boëte des mains de la Nymphe.*

Ah! que mes peines ſont charmantes,
Puiſque l'Amour cherche à les ſoulager!
Dès qu'il veut rendre un mal léger,
Il n'a plus de chaînes peſantes.
Ah! que mes peines ſont charmantes,
Puiſque l'Amour cherche à les ſoulager!

LES DEUX NYMPHES.

Il doit être bien doux d'aimer comme vous faites.

PSYCHÉ.

Et n'aime-t-on pas où vous êtes ?

LES DEUX NYMPHES.

L'Amour anime l'Univers,
Tout céde aux ardeurs qu'il inſpire ;
Et juſque dans les enfers
On reconnoît ſon empire.

PSYCHÉ.

Hé, qui s'en voudroit garantir !
Mais de ces lieux par où ſortir ?
Tout ce que je vois m'intimide.

Elle montre les Démons qui ſont dans les aîles du Théatre.

LES DEUX NYMPHES.

Perdés l'effroi dont vos ſens ſont glacés,
Nous allons vous ſervir de guide.
Vous, noirs Eſprits, diſparoiſſés.

Quatre Démons traverſent le Théatre en volant, & vont ſe perdre au travers de la voute de la ſalle de Proſerpine.

ACTE CINQUIÉME.

Le Théatre repréſente les Jardins de Venus.

SCENE PREMIERE.

PSYCHÉ.

SI je fais vanité de ma tendreſſe extrême,
En puis-je trop avoir, quand c'eſt de l'Amour même
Que mon cœur s'eſt laiſſé charmer ?
Je ſens que rien ne peut ébranler ma conſtance.
Ah ! pourquoi m'obliger d'aimer,
S'il faut aimer ſans eſpérance ?

Sans eſpérance ! non, c'eſt offenſer l'Amour ;
Ce Dieu qui plaint les maux dont je ſuis pourſuivie,
Juſque dans les Enfers a pris ſoin de ma vie,
Et c'eſt par lui que je reviens au jour.
Ce ſont ici les Jardins de ſa mere,
Peut-être en ce moment il lui parle de moi.

Je puis l'y rencontrer. Pour mériter sa foi,
Cherchons jusqu'au bout à lui plaire.
Si mes ennuis ont pû ternir
Ces attraits dont l'éclat m'a sû rendre coupable,
Cette boëte me va fournir
De quoi paroître encore aimable.
Ouvrons. Quelles promptes vapeurs
Me font des sens perdre l'usage?
Si la mort finit mes malheurs,
O toi, qui de mes vœux reçois le tendre hommage,
Songe qu'en expirant c'est pour toi que je meurs.

Psyché tombe sans force sur un gazon, où elle demeure couchée.

SCENE II.

VENUS, PSYCHÉ.

VENUS.

ENfin, insolente Rivale,
Tu reçois ce qu'a mérité
L'orgueilleuse témérité
De te croire à Venus égale.
Par l'état déplorable où j'ai réduit ton sort,

Vois ce que mon courroux te laiſſe encore à craindre.
Si tes malheurs ſitôt finiſſoient par la mort,
Ton ſort ne ſeroit pas à plaindre.

PSYCHÉ *couchée ſur le gazon.*

Pourquoi me rappeller au jour,
S'il ne m'eſt pas permis de vivre pour l'Amour?

VENUS.

Quoi, ton orgueil encor juſqu'à mon fils aſpire?
Mon fils eſt l'objet de tes vœux?
Et l'obſtacle fatal que j'ai mis à tes feux,
Ne t'a point affranchie encor de ſon empire?
Cet amour de ton cœur ne peut être arraché?

PSYCHÉ *ſur le gazon.*

Viens, cher Amant, viens revoir ta Pſyché.

VENUS.

Les maux dont tes ſoupirs marquent la violence,
A la pitié pour toi devroient m'intéreſſer;
Mais le plaiſir de la vengeance
Eſt trop doux pour y renoncer.

Mercure deſcend.

SCENE III.

MERCURE, VENUS.

MERCURE.

Vous croyés trop la jalouſe colere
Qui vous anime contre un fils.

VENUS.

Quoi, Mercure, on n'aura pour moi que du mépris?
Je pourrai me venger, & n'oſerai le faire?

MERCURE.

L'Amour eſt venu dans les Cieux,
Jupiter a reçu ſa plainte,
Et n'enviſage qu'avec crainte
Le déſordre éternel qui menace les Dieux.
Par l'ordre du Deſtin Pſyché vous eſt ſoumiſe;
Quand vous la pourſuivés, ſon ſort dépend de vous:
Mais voyés dans cette entrepriſe
Quels malheurs ont déja ſuivi votre courroux.
L'Amour dont les ennuis n'ont pû toucher votre ame,
Empoiſonne les traits dont il perce les cœurs.
Il les ouvre à la haine, aux dédains, aux rigueurs;

Tout languit & rien ne s'enflame.
La discorde est parmi les Dieux,
La paix s'éloigne de la Terre,
On se hait, on se fait la guerre.
Ces maux que vous causés vous sont-ils glorieux?

VENUS.

Ah! qu'on me laisse ma colere,
Elle venge un trop juste ennui.
L'Amour à l'Univers est-il si nécessaire,
Qu'on ne puisse être heureux sans lui?

MERCURE.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure;
Tout flatte en aimant, tout nous rit;
Otés l'Amour de la Nature,
Toute la Nature périt.

VENUS.

On veut donc m'obliger à consentir qu'il aime?

MERCURE.

Jupiter qui paroît vous le dira lui-même.

Jupiter descend sur son Trône au milieu de son Palais.

ment de la nature de l'Infini, je la fais mieux connoître; j'en fais mieux connoître les propriétés, qui, quoiqu'obscures, sont la source de tout ce que le calcul nous donne de plus étonnant; on arrivera aux plus grandes merveilles bien préparé, & sans cette espéce de surprise, qui dans le fond n'est point honorable à une vraie science. C'est toujours un degré de lumiere, que de voir surement à quel principe, fût-il peu connu, tiennent certains effets. Ainsi quand les Phisiciens ont demandé comment se fait la génération perpétuelle des Plantes & des Animaux, qui sont des corps d'une organisation si admirable & si constante, ceux qui ont dit que ces corps sont déja tout formés de la main du Souverain Etre dans les graines ou dans les œufs, & qu'ils ne font que se développer, ont apporté dans la Phisique une connoissance nouvelle & utile, accompagnée qu'elle est de difficultés embarrassantes; elles ne font pas abandonner le principe, & on se contente d'admirer. Je remarquerai en passant que dans cet exemple même la principale difficulté vient de l'Infini.

Ceux qui ont le plus traité l'Infini géometrique, ne l'ont fait juſqu'à préſent qu'avec un reſte de timidité, qui les a empêchés de l'approfondir autant qu'ils le pouvoient. Il m'a ſemblé qu'au point où l'on en étoit venu, cette timidité n'étoit plus guéres de ſaiſon, & que ma témérité ſeroit excuſable, ſi je tâchois d'avancer encore de quelques pas, pourvû que je ſuiviſſe exactement les routes déja ouvertes. Il s'eſt offert à moi une infinité de nouveaux Infinis ignorés, & cependant importans; & en général l'Infini s'étend beaucoup plus qu'il ne faiſoit ſur toute la Géometrie, ne fût-ce que par cette ſeule raiſon que c'eſt lui qui fait les incommenſurables, dont le nombre eſt infiniment plus grand que celui des commenſurables. On rapporte qu'il y a dans les Pays-Bas de grandes étendues de terre qui ont été couvertes par la mer, & dont il ne reſte que quelques pointes de clochers éparſes çà & là, qui ſortent de l'eau. C'eſt ainſi à peu près que l'océan de l'Infini a abîmé tous les nombres & toutes les grandeurs, dont il ne reſte que les commenſurables que nous puiſſions connoître parfaitement. M. Hu-

guens, qui étoit du moins autant homme d'esprit que grand Géometre, a dit en quelques endroits de son *Cosmotheoros*, qu'*il soupçonnoit que tout notre calcul ne rouloit que sur les commencemens des suites des nombres.* M. Wallis a cru aussi que tous nos signes radicaux ne suffiroient pas pour exprimer certains nombres qu'il entrevoyoit, plus singuliers & plus incommensurables que les incommensurables ordinaires. Il y a bien de l'apparence qu'il entreroit de l'infini dans ces nombres de M. Wallis.

Quand une science telle que la Géometrie ne fait que de naître, on ne peut guéres attraper que des vérités dispersées qui ne se tiennent point, & on les prouve chacune à part comme l'on peut, & presque toujours avec beaucoup d'embarras. Mais quand un certain nombre de ces vérités desunies ont été trouvées, on voit en quoi elles s'accordent, & les principes généraux commencent à se montrer, non pas encore les plus généraux où les premiers; il faut encore un plus grand nombre de vérités pour les forcer à paroître. Plusieurs petites branches que l'on tient d'abord séparément, menent à la

groſſe branche qui les produit, & pluſieurs groſſes branches menent enfin au tronc. Une des grandes difficultés que j'aye éprouvées dans la compoſition de cet ouvrage, a été de ſaiſir le tronc, & pluſieurs groſſes branches m'ont paru l'être qui ne l'étoient pas. Je ne ſuis pas ſûr de ne m'y être pas encore trompé; mais enfin quand j'ai eu pris l'infini pour le tronc, il ne m'a plus été poſſible d'en trouver d'autre, & je l'ai vû diſtribuer de toutes parts, & répandre ſes rameaux avec une régularité & une ſimétrie qui n'a pas peu ſervi à ma perſuaſion particuliere.

Un avantage d'avoir ſaiſi les premiers principes, ſeroit que l'ordre ſe mettroit par-tout preſque de lui-même, cet ordre qui embellit tout, qui fortifie les vérités par leur liaiſon, que ceux à qui on parle ont droit d'exiger, & qu'on ne peut leur refuſer ſans une eſpéce d'injuſtice, ſur-tout ſi on ſacrifie leur commodité à la gloire de paroître plus profond. De plus, les démonſtrations qui ne ſont pas tirées des premiers principes, ne vont guéres au but que par de longs & fatiguans circuits. On ne ſait preſque plus d'où l'on

eſt parti, on ne ſait par où l'on a paſſé. Mais ſi on a pû remonter à la vraie nature des choſes, les démonſtrations en naiſſent preſque immédiatement & en foule; il arrive rarement qu'il y ait bien loin des concluſions aux principes, & que l'on ne puiſſe pas embraſſer d'un coup d'œil tout le chemin qu'on a fait. Enfin ce qui n'eſt pas pris dans ces premieres ſources, manque aſſés ſouvent d'une certaine clarté. On ſe ſert des rayons des développées pour meſurer la courbure des courbes; mais parce que ces rayons ne ſont qu'un indice de la courbure, & non pas ce qui la fait; quand on trouve une courbure infinie, on ne peut en prendre ſelon cette théorie aucune idée nette. Le vrai eſt ſimple & clair, & quand notre maniere d'y arriver eſt embarraſſée & obſcure, on peut dire qu'elle mene au vrai, & n'eſt pas vraie.

Le calcul n'eſt guéres en Géometrie que ce qu'eſt l'expérience en Phiſique, & toutes les vérités produites ſeulement par le calcul, on les pourroit traiter de vérités d'expérience. Les Sciences doivent aller juſqu'aux premieres cauſes, ſur-tout la Géometrie, où l'on

ne peut soupçonner, comme dans la Phisique, des principes qui nous soient inconnus. Car il n'y a dans la Géometrie, pour ainsi dire, que ce que nous y avons mis; ce ne sont que les idées les plus claires que l'esprit humain puisse former sur la grandeur, comparées ensemble, & combinées d'une infinité de façons différentes; au lieu que la nature pourroit bien avoir employé dans la structure de l'Univers quelque méchanique qui nous échappe absolument. Que si cependant la Géometrie a toujours quelque obscurité essentielle qu'on ne puisse dissiper, & ce sera uniquement, à ce que je crois, du côté de l'Infini, c'est que de ce côté-là la Géometrie tient à la Phisique, à la nature intime des corps que nous connoissons peu, & peut-être aussi à une Métaphisique trop élevée, dont il ne nous est permis que d'appercevoir quelques rayons.

Si l'on fait l'honneur à ce Livre de l'attaquer, & que ce soit par des endroits qui me sont communs avec les Géometres partisans de l'Infini, je me reposerai de ma défense sur leur autorité, & ne me mêlerai point de soutenir leur sentiment qu'ils soutiendroient

mieux que moi. Si on m'attaque par des endroits qui me ſoient particuliers, je demande en grace qu'on ne les ait point jugés du premier coup d'œil, qu'on ne les prenne qu'accompagnés de tout ce qui les appuye ou les favoriſe; en un mot, qu'on rompe abſolument la liaiſon qu'ils m'ont paru avoir avec les principes reçus; & je reconnoîtrai mon erreur ſans chercher de vains ſubterfuges. J'en dis autant de toute autre eſpéce de fautes où je ſerai tombé ſans m'en appercevoir; ce qui n'eſt que trop poſſible dans un aſſés grand ouvrage, que j'ai toujours craint qui ne fût au-deſſus de mes forces, & que j'ai ſupprimé long-temps par cette raiſon.

DISCOURS

Prononcé par M. DE FONTENELLE, *à l'Académie des Sciences, dans l'Assemblée publique d'après Pâques* 1735, *sur le voyage de quelques Académiciens au Pérou.* (a)

L'Académie croit que le Public sera bien aise d'apprendre qu'après qu'elle a fait la description de la méridienne de Paris, dans toute l'étendue du Royaume, depuis son extrêmité septentrionale jusqu'à sa méridionale, & ensuite la description de la perpendiculaire à cette méridienne, pareillement dans toute l'étendue du Royaume, de l'orient à l'occident, deux travaux pénibles & importans, elle vient d'entreprendre un nouveau travail du même genre, sans comparai-

(a) Ce Discours ne se trouve point dans le Volume de l'Histoire de l'Académie de 1735.

son plus pénible, & si important qu'on ne peut s'en passer, si l'on veut rendre les deux autres aussi parfaitement utiles qu'ils le peuvent être ; c'est la description actuelle de quelques dégrés terrestres pris sous l'équateur, ou, si les difficultés sont invincibles, celle d'une portion de méridienne qui parte de l'équateur ou de quelque lieu fort proche. Par-là on connoîtra avec plus de certitude l'inégalité des dégrés terrestres, si elle est croissante ou décroissante de l'équateur vers les poles : la célébre question de la figure de la Terre, célébre du moins parmi les Savans, sera plus immédiatement décidée ; &, ce qui regarde toute la société des hommes, les Cartes géographiques deviendront plus exactes & la navigation plus sûre.

Il y a quelques jours que MM. *Godin*, *Bouguer*, & de la *Condamine*, accompagnés de toute la suite qui leur est nécessaire, sont partis pour aller exécuter ce grand dessein dans le *Pérou*, dans de vastes Pays presque inhabités, où ils ne trouveront ni les commodités que demandent les voyages, ni même assés d'objets qui donnent prise

à leurs opérations géométriques : ils les feront dans des Terres qui n'y sont, pour ainsi dire, nullement préparées, & qui à cet égard, autant qu'à aucun autre, sont encore sauvages.

M. de *Jussieu*, frere de deux de nos Académiciens, habile Botaniste, & savant dans l'Histoire Naturelle, s'est joint aux Géometres ou Astronomes; aussi rien ne sera négligé de tout ce qui s'offrira dans le cours du travail principal, & l'on acquerra en chemin des connoissances de surcroît. Toute la Troupe est honorée des ordres & des bienfaits du Roi & de ceux du Roi d'*Espagne*; mais malgré la protection & les faveurs des deux Monarques, combien de fatigues, & de fatigues effrayantes, inséparables d'une telle entreprise ? Combien de périls imprévus ? Et quelle gloire n'en doit-il pas revenir aux nouveaux Argonautes ?

AVERTISSEMENT

De la troiſiéme Edition des Dialogues des Morts 1683, Tome premier.

LE ſuccès de ce petit Ouvrage m'a déterminé à finir d'autres Dialogues des Morts de la même nature que ceux-ci, & dont j'avois déja quelques ébauches. J'ai trouvé tout le monde perſuadé que la matiere n'étoit pas épuiſée, & qu'elle pouvoit encore me fournir ſans peine autant qu'elle m'a fourni. J'ai pris du temps pour la ſeconde Partie, afin de tâcher à la rendre plus correcte. L'indulgence du Public pour la premiere, m'a donné preſque autant de crainte que de courage.

AUTRE AVERTISSEMENT

De la troisiéme Edition Tome II.

L'Impression de cette seconde Partie des Dialogues des Morts, a été retardée par diverses rencontres, dont le détail seroit fort indifférent au Public. J'ai suivi le dessein de la premiere Partie, & même l'ordre des trois espéces de Dialogues. Le premier Tome a été si heureux, que quoique je souhaite plus de mérite à celui-ci, pour me rendre digne de l'indulgence qu'on a eue pour moi, je ne lui souhaite pas plus de bonheur. Il pourra en avoir beaucoup moins, & être encore traité assés favorablement. Je n'y ai rien négligé, ni pour le choix des matieres, ni pour celui des traits d'Histoires, ni pour celui des Personnages, ni pour la diction. On m'avoit reproché qu'elle étoit négligée ; j'ai tâché à me corriger de ce défaut, autant que me l'a pû permettre l'extrême naïveté dont le Dialogue doit être. Quelques Personnes,

mais peu, ce me semble, avoient dit que les assortimens des Personnages étoient quelquefois trop bisarres, celui d'Auguste & d'Arétin, par exemple. J'avoue que je n'ai pas remedié à cela; mais je prie ceux qui ont fait cette critique, de vouloir bien considerer que souvent tout l'agrément d'un Dialogue, s'il y en a, consiste dans la bisarrerie de cet assortiment; qu'elle donne moyen d'offrir à l'esprit des rapports qu'il n'avoit peut-être pas apperçus, & qui aboutissent toujours à quelque moralité; que j'ai Lucien pour modéle & pour garant, & qu'enfin tout le monde se rencontre dans les Champs Elisées. Ce n'est pas que je n'aye mis quelquefois ensemble des Personnages assés semblables, mais encore a-t-il fallu faire naître entr'eux des oppositions; il faut toujours du contraste, comme disent les Peintres. J'ai prétendu garder les caracteres, je ne sai si je l'ai fait. Il y en a de certains qui ne sont point marqués dans l'Histoire par aucun trait considérable; j'ai usé de ceux-là selon le besoin que j'en ai eu, mais je me suis assujetti aux autres. A cela près, que tous mes Morts sont un peu raisonneurs,

heurs, & qu'ils savent des choses qu'ils n'ont pû apprendre que dans la conversation d'autres Morts, je croi qu'on les peut reconnoître pour ce qu'ils étoient pendant leur vie. S'ils ont changé de sentimens après leur mort, on en est instruit par eux-mêmes. Raphaël d'Urbin qui étoit un grand Peintre, parle ici d'autre chose que de peinture; mais beaucoup d'habiles gens m'ont assuré qu'ils en avoient encore conçu une plus grande idée que celle d'un grand Peintre, & qu'il n'y avoit rien de trop élevé, pour être mis dans la bouche de Raphaël d'Urbin. Le Public m'apprendra, ou excusera mes fautes mieux que personne.

LETTRE

De l'Auteur des Dialogues des Morts à ſon Libraire, à la téte de la premiere Edition du Jugement de Pluton 1684.

JE me tiens fort honoré des diverſes critiques que vous me mandés qu'on a faites contre moi. Puiſqu'on vous les offre, ſi vous y croyés trouver votre compte, imprimés-les toutes; je ne me ſervirai point du droit que vous me donnés de vous en empêcher. Je n'ai point prétendu faire un Ouvrage ſans défauts; & ſi ces critiques ne contiennent rien d'injurieux, cela me ſuffit. Pour en être ſûr, faites les voir à M... qui vous avertira de ce qu'il en faudra faire retrancher, s'il y trouve des choſes qui ne ſoient pas préciſément contre les Dialogues des Morts.

AVERTISSEMENT

De la seconde Edition de la Pluralité des Mondes, & de quelques-unes des suivantes.

ON y trouvera un grand nombre d'augmentations semées dans tout le Livre ; les distances, les grandeurs, les révolutions des corps célestes, exprimés beaucoup plus précisément qu'elles ne l'avoient été dans les éditions précédentes, & selon le calcul de nos plus excellens Astronomes ; & en général tous les phénomenes du Ciel conformes aux observations les plus exactes. On peut assurer les Lecteurs que sur tous ces points-là ils peuvent autant se fier à ce Livre, tel qu'il est présentement, que s'il étoit plus savant & plus profond.

AVERTISSEMENT

De la seconde Edition des Lettres du Chevalier d'Her... & de quelques-unes des suivantes.

VOici une nouvelle Edition des *Lettres Galantes* de M. le Chevalier *d'Her...* On en a retranché celles qui n'ont pas paru si agréables que les autres; & par-là on a prétendu rendre cette Edition beaucoup meilleure. Ce n'est pas que dès la premiere impression, l'on n'eût déja fait un choix sur toutes les Lettres manuscrites du Chevalier *d'Her...* que l'on avoit entre les mains; mais enfin ce choix n'avoit pas été tout-à-fait exact; & cette fois-ci qu'on n'a voulu faire qu'un volume, au lieu de deux qu'on avoit imprimés, on a été plus rigoureux que jamais. Ainsi, si ces Lettres ont déja été reçues si favorablement du Public, on peut esperer qu'elles le seront encore davantage dans l'état où elles paroissent présentement. La plûpart même de celles qui ont été conservées, & qui le méritoient le mieux, ont été retouchées par l'Auteur. Quant à cet Auteur, il n'est pas si aisé à deviner qu'on le croiroit bien; & ce qui a servi à le cacher, c'est que ceux à qui on a faussement attribué cet Ouvrage, n'ont pas cru qu'il leur fît assés de tort pour s'en défendre bien sérieusement.

Fin de la premiere Partie.

PSYCHÉ,

PSYCHÉ,

TRAGEDIE,

Repréſentée pour la premiere fois

PAR L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

En 1678.

La Muſique de M. DE LULLY.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE,

AU ROI.

GRAND ROI, quand l'Univers apprend avec surprise,
Qu'à tes ordres par-tout la victoire est soumise;
Que sur les bords tremblans du Rhin & de l'Escaut,
Les Forts les mieux munis ne coûtent qu'un assaut;
On a lieu de penser que la France occupée
A s'étendre plus loin par le droit de l'épée,
Pour cueillir les Lauriers dûs à tes grands exploits,
Néglige des beaux Arts les paisibles emplois.

Mais quand on voit d'ailleurs que les plaiſirs tranquilles
Régnent avec éclat au milieu de nos Villes ;
Pendant ces doux loiſirs, qui n'aſſureroit pas
Que la France ne peut accroître ſes Etats ?
Il eſt vrai cependant que malgré ſes conquêtes,
Elle ſuffit encore à préparer des fêtes ;
Il eſt vrai que malgré mille plaiſirs offerts,
Elle ſuffit encore à dompter l'Univers.
Il ſemble que de Mars les rudes exercices
Ne ſont qu'un jeu pour nous ſous tes heureux auſpices ;
Et que vaincre où tu fais voler tes Etendarts ;
C'eſt la ſuite des ſoins que tu prens des beaux Arts.
Gand, ce ſuperbe Gand, qui donna la naiſſance
Au plus fier ennemi qu'ait jamais eu la France ;
Ce redoutable Gand, qui pour être aſſiegé,
Demande un Peuple entier ſur ſes foſſés rangé,

T'a soumis son orgueil, au moment que l'Espagne,
Sûre de ce côté, trembloit pour l'Allemagne.
Ypres te voit paroître, il reconnoît tes loix;
Et rien ne se refuse à l'Empire François.
Quel trouble pour l'Europe, & combien d'épouvante
Jette dans tous les cœurs ta valeur triomphante!
Ces Peuples contre nous ardens à se liguer;
Attendent le moment qui les va subjuguer.
Nous seuls goûtons la paix que tes exploits nous donnent;
Et tandis qu'en tous lieux les trompettes resonnent,
Que leur bruit menaçant fait retentir les airs,
Paris ne les entend que dans nos seuls concerts.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

VENUS.

L'AMOUR.

FLORE.

VERTUMNE.

PALEMON.

NYMPHES de FLORE.

CHŒUR des Divinités de la Terre & des Eaux.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente une Cour magnifique au bord de la Mer.

Flore paroît au milieu du Théatre, ſuivie de ſes Nymphes, & accompagnée de Vertumne, Dieu des arbres & des fruits, & de Palemon, Dieu des eaux. Chacun de ces Dieux conduit une troupe de Divinités. L'un mene à ſa ſuite des Driades & des Silvains, & l'autre des Dieux des Fleuves & des Naïades. Flore chante ce récit, pour inviter Venus à deſcendre ſur terre.

FLORE.

CE n'eſt plus le temps de la guerre,
Le plus puiſſant des Rois
Interrompt ſes exploits,
Pour donner la paix à la terre.
Deſcendés, Mere des Amours,
Venés nous donner de beaux jours.

CHŒUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous goûtons une paix profonde;
Les plus doux jeux ſont ici-bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.

Deſcendés, Mere des Amours,
Venés nous donner de beaux jours.

Danſe de Driades, de Silvains, de Dieux des Fleuves & des Naïades.

VERTUMNE.

Rendés-vous, beautés cruelles,
Soupirés à votre tour.

PALEMON.

Voici la Reine des Belles
Qui vient inſpirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toujours ſévere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

ENSEMBLE.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous bleſſe.
Languiſſons, puiſqu'il le faut.

PALEMON.

Que ſert un cœur ſans tendreſſe ?
Eſt-il un plus grand défaut ?

VERTUMNE.

Un bel objet trop ſévere
Ne ſe fait jamais bien aimer.

PALEMON.

C'eſt la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Les Divinités qui ſuivent Vertumne & Palemon mêlent leurs danſes au chant de Flore.

FLORE.

Eſt-on ſage
Dans le bel âge,
Eſt-on ſage
De n'aimer pas ?
Que ſans ceſſe
L'on ſe preſſe
De goûter les plaiſirs d'ici bas.
La ſageſſe
De la jeuneſſe
C'eſt de ſavoir jouir de ſes appas.

L'Amour charme
Ceux qu'il déſarme,
L'Amour charme,
Cédons-lui tous.
Notre peine
Seroit vaine
De vouloir réſiſter à ſes coups.
Quelque chaîne
Qu'un Amant prenne,
La liberté n'a rien qui ſoit ſi doux.

Venus deſcend dans une grande machine de nuages, au travers de laquelle on découvre ſon Palais. Les Divinités de la Terre & des Eaux recommencent de joindre leurs voix, & continuent leurs danſes.

CHŒUR DES DIVINITÉS DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous goûtons une paix profonde ;
Les plus doux jeux ſont ici bas ;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand Roi du monde.

Deſcendés, Mere des Amours,
Venés nous donner de beaux jours.

VENUS.

Pourquoi du Ciel m'obliger à deſcendre ?
Mon mérite en ces lieux n'a plus rien à prétendre ;

En vain vous m'y rendés ces honneurs solemnels.
Le mépris est mon seul partage
Et depuis qu'à Psyché les aveugles mortels
De leurs voix adressent l'hommage,
Venus demeure sans autels.
Dans une si honteuse offense,
Laissés-moi sans témoins résoudre ma vengeance.

Flore & les autres Dieux se retirent ; l'Amour descend dans un nuage.

VENUS *à* L'AMOUR.

Mon fils, si tu plains mes malheurs,
Fais-moi voir que tu m'es fidelle.
Tu sais combien Psyché me dérobe d'honneurs ;
Elle est mon ennemie, il faut me venger d'elle.
Pour servir mon juste courroux,
Prens de tes traits le plus à craindre,
Un trait qui la puisse contraindre
De se donner au plus indigne époux,
Dont jamais une belle ait eu lieu de se plaindre.
Cours, vole, & par de prompts effets,
Montre que tu prens part aux affronts qu'on m'a faits.

L'Amour s'envole, & la grande machine enleve Venus sur le ceintre, pendant que le Palais disparoît.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

JUPITER.

VENUS.

L'AMOUR.

MERCURE.

VULCAIN.

ZEPHIRE.

LE ROI, *Pere de Pſyché.*

PSYCHÉ.

AGLAURE, } *Sœurs de Pſyché.*
CIDIPPE, }

LYCHAS.

LE DIEU *d'un Fleuve.*

NYMPHES, ZEPHIRS & AMOURS; *qui parlent cachés.*

DEUX NYMPHES *de l'Acheron.*

LES TROIS FURIES.

PSYCHÉ,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente un agréable Payſage au pied d'une Montagne qui s'éleve juſqu'au Ciel d'un côté. On voit paroître de l'autre une Campagne à perte de vûe.

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

ENfin, ma Sœur, le Ciel eſt appaiſé,
Et le Serpent qui nous rendoit à plaindre,
Va n'être plus à craindre.

Tout pour le Sacrifice eſt ici diſpoſé;
Pſyché, pour l'offrir, va s'y rendre.

CIDIPPE.

Les Peuples d'erreurs prévenus,
La nommoient une autre Venus;
Sur la Divinité c'étoit trop entreprendre.

AGLAURE.

Ils s'en ſont vûs aſſés punis
Par les maux infinis
Que du Serpent nous a cauſé la rage.

CIDIPPE.

Ne ſongeons plus à nos malheurs paſſés;
Le Serpent en ces lieux ne fait plus de ravage,
Ce ſont des malheurs effacés.

AGLAURE.

Après un temps plein d'orages,
Quand le calme eſt de retour,
Qu'avec plaiſir d'un beau jour
On goûte les avantages!

CIDIPPE.

Tout ſuccede à nos deſirs;
Si des rigueurs inhumaines
Nous ont coûté des ſoupirs,
On ne connoît les plaiſirs
Qu'après l'épreuve des peines.

AGLAURE.

Mais d'où vient qu'avec tant d'attraits,
Psyché n'aima jamais ?
Qui brave trop l'Amour, doit craindre sa colere.

CIDIPPE.

Il est un fatal moment
Où l'objet le plus severe
Se rend aux vœux d'un Amant;
Et plus la Belle differe,
Plus elle aime tendrement.

AGLAURE.

Lychas vient à nous.

CIDIPPE.

Son visage
Nous marque une vive douleur.

SCENE II.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCHAS.

LYCHAS.

AH, Princesse !

AGLAURE.

De quel malheur
Ce soupir est-il le présage ?

LYCHAS.

Ignorés-vous encor le destin de Psyché ?

CIDIPPE.

Qu'avons-nous à craindre pour elle ?

LYCHAS.

La disgrace la plus cruelle,
Dont vous puissiés jamais avoir le cœur touché.
Tandis que chacun en soupire,
Elle seule ignore son sort;
Et c'est ici qu'on lui va dire
Que le Ciel irrité la condamne à la mort.

AGLAURE & CIDIPPE.

A la mort ! & le Roi n'y mettroit pas d'obstacle ?

LYCHAS.

Le Roi d'abord nous a caché l'oracle;
Mais malgré lui le Grand-Prêtre a parlé.
Ah ! pourquoi n'a-t-il pû se taire ?
Voici ce qu'il a réveslé,
Et l'Arrêt qui nous désespere.
Vous allés voir augmenter les malheurs
Qui vous ont coûté tant de pleurs,
Si Psyché sur le mont, pour expier son crime,
N'attend que le Serpent la prenne pour victime.

CIDIPPE.

Et Psyché ne sait rien de ce funeste Arrêt ?

LYCHAS.

Pour se rendre Venus propice,
Elle croit n'avoir intérêt
Qu'à venir en ces lieux offrir un Sacrifice.

AGLAURE,

AGLAURE.

Voilà l'effet de ce nom de Venus ;
On traitoit Psyché d'immortelle.

CIDIPPE.

C'est de-là que nos maux & les siens sont venus :
Qui croiroit que ce fût un crime d'être belle ?

AGLAURE & CIDIPPE.

Ah ! qu'il est dangereux
De trouver un sort heureux
Dans une injuste louange !
En vain on veut se flatter,
Tôt ou tard le Ciel se venge ;
Quand on ose l'irriter.

LYCHAS.

Voyés comme chacun, regretant la Princesse,
Abandonne son cœur à l'ennui qui le presse.

TOUS TROIS.

Pleurons, pleurons ; en de si grands malheurs
On ne peut trop verser de pleurs.

Une Troupe de Personnes désolées viennent vers la Montagne déplorer la disgrace de Psyché. Leurs plaintes sont exprimées par une Femme & par deux Hommes affligés. Ils sont suivis de six Personnes qui jouent de la flutte, & de huit autres qui portent des flambeaux semblables à ceux dont les Anciens se servoient dans les Pompes funebres.

PLAINTE ITALIENNE.

FEMME AFFLIGÉE.

DEh, piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve,
Lagrimate, fonti, e belve,
D'un bel volto il fato rio.

UN HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

UN HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni à morir tanta belta;
Cieli, stele, ahi crudelta!

FEMME AFFLIGÉE.

Rispondete à miei lamenti,
Antri cavi, ascose rupi;

IMITATION EN VERS FRANCOIS.

FEMME AFFLIGÉE.

Mêlés vos pleurs avec nos larmes,
Durs Rochers, froides Eaux, & vous Tigres affreux ;
Pleurés le destin rigoureux
D'un Objet dont le crime est d'avoir trop de charmes.

UN HOMME AFFLIGÉ.

O Dieux ! quelle douleur !

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Ah ! quel malheur !

UN HOMME AFFLIGÉ.

Rigueur mortelle !

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Fatalité cruelle !

TOUS TROIS.

Faut-il, hélas !
Qu'un sort barbare
Puisse condamner au trépas
Une beauté si rare !
Cieux, Astres, pleins de dureté !
Ah ! quelle cruauté !

FEMME AFFLIGÉE.

Répondés à ma plainte, Echos de ces bocages ;
Qu'un bruit lugubre éclate au fond de ces forêts.

Deh, ridite, fondi cupi,
Del mio duolo i meſti accenti.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Com' eſſer può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia eſtinta una belta innocente?
Ahi che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli ſteſſi inferni.

UN HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Dio ſevero.

LES DEUX HOMMES.

Perche tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! ſentenza inudita,
Dar morte à la belta, ch'altrui da vita.

Ces plaintes ſont entrecoupées ici par une Entrée de Ballet qui ſe fait par les huit perſonnes qui portent les flambeaux.

FEMME DESOLÉE.

Ahi ch'indarno ſi tarda,
Non reſiſte a li Dei mortale affetto,
Alto impero ne sforza,
Ove commanda il Ciel, l'vom cede à forza.
Ahi dolore, &c.

Que les Antres profonds, les Cavernes ſauvages,
Répetent les accens de mes triſtes regrets.

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Quel de vous, ô grands Dieux, avec tant de furie,
Veut détruire tant de beauté?
Impitoyable Ciel, par cette barbarie,
Voulés-vous ſurmonter l'Enfer en cruauté?

UN HOMME AFFLIGÉ.

Dieu plein de haine!

AUTRE HOMME AFFLIGÉ.

Divinité trop inhumaine!

LES DEUX HOMMES.

Pourquoi ce courroux ſi puiſſant
Contre un cœur innocent?
O rigueur inouie!
Trancher de ſi beaux jours,
Lorſqu'ils donnent la vie
A tant d'amours.

FEMME DESOLÉE.

Que c'eſt un vain ſecours contre un mal ſans remede,
Que d'inutiles pleurs, & des cris ſuperflus!
Quand le Ciel a donné des ordres abſolus,
Il faut que l'effort humain cede.
O Dieux! quelle douleur, &c.

SCENE III.

LE ROI, PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Psyché vient ; à la voir je tremble.

CIDIPPE.

Quel supplice !
Le moyen de lui dire adieu !

PSYCHÉ *à ses Sœurs.*

Ainsi pour vous rendre en ce lieu,
Vous avés prévenu l'heure du Sacrifice.

AGLAURE.

Ah, ma Sœur !

CIDIPPE.

Ah, ma Sœur !

PSYCHÉ.

Quels sont vos déplaisirs ?
Quoi dans un jour si rempli d'allégresse,
Où du Ciel la colere cesse,
Vous pouvés pousser des soupirs ?

AGLAURE.

Nous plaignons votre erreur.

CIDIPPE.

Ah, trop funeſtes charmes!

PSYCHÉ.

Dites-moi donc le ſujet de vos larmes.

AGLAURE & CIDIPPE.

Quand vous ſaurés ce qui les fait couler....
Adieu, nous n'avons pas la force de parler.

SCENE IV.

LE ROI, PSYCHÉ.

PSYCHÉ.

SEigneur, vous ſoupirés vous-même;
Quelque ſoient mes malheurs, dois-je les ignorer?

LE ROI.

Apprens de mes ſoupirs mon infortune extrême,
Apprens ce que mon cœur tremble à te déclarer.
Quand on ſe voit réduit à perdre ce qu'on aime,
Il eſt permis de ſoupirer.

PSYCHÉ.

Et qui donc perdés-vous?

LE ROI.

Tout ce qu'en ma famille
J'avois de cher, de précieux.
Le barbare decret des Dieux

Nous demande ton sang, il faut mourir, ma Fille;
Il faut sur ce Rocher t'exposer au Serpent;
Et lorsque ma douleur par mes larmes s'exprime,
C'est pour toi, de ces Dieux déplorable victime,
Que ma tendresse les répand.

PSYCHÉ.

Si par mon sang leur colere s'appaise,
Plaignés-vous une mort qui finit vos malheurs?

LE ROI.

Il se peut que ta mort leur plaise,
Et tu condamne mes douleurs!
Ne dis point que le Ciel désormais sans colere,
Semble adoucir le coup qui me prive de toi.
Quand on voit des malheurs qui ne sont que pour soi,
Le bien public ne touche guére;
Et si l'Oracle doit me plaire,
A me regarder comme Roi,
J'en frémis, j'en tremble d'effroi,
A me regarder comme Pere.

PSYCHÉ.

Il faut suivre l'ordre des Dieux.

LE ROI.

A des ordres si redoutables,
Je ne les connois point, ces Dieux impitoyables,
Qui veulent m'arracher ce que j'aime le mieux.

PSYCHÉ.

Par cet emportement n'attirés point leur haine.

LE

LE ROI.

Que peuvent-ils pour augmenter ma peine?
Je souffre, en te perdant, tout ce qu'on peut souffrir.

PSYCHÉ.

Adieu, Seigneur, je vais mourir.

LE ROI.

Tu me quittes!

PSYCHÉ.

Je veux vous épargner un crime.

LE ROI.

Quoi! du Serpent tu seras la victime?

PSYCHÉ.

Vivés heureux.

LE ROI.

Hé! le puis-je sans toi?

PSYCHÉ.

Ne pleurés point ma mort, la cause en est trop belle.

LE ROI.

Tu vas sur le Rocher, cruelle!
Arrête, que fais-tu?

PSYCHÉ *montant sur le Rocher.*

Je fais ce que je dois.

LE ROI.

Au Monstre, sans trembler, tu te livres toi-même?

PSYCHÉ *sur le Rocher.*

Ma fermeté, quand vous vous allarmés,
Doit vous plaire, si vous m'aimés.

LE ROI.

Et tu peux douter que je t'aime?
Ciel! que vois-je? on l'enleve; & les Vents ennemis,
Pour la conduire au Monstre, ont déployé leurs aîles.
Dieux cruels, qui l'avés permis,
Accablés-vous ainsi ceux qui vous sont fidéles?

Quatre Zéphirs volent vers Psyché qui est sur la Montagne, & l'enlevent sur le ceintre.

ACTE SECOND.

Le Théatre repréſente un Palais que Vulcain fait achever par ſes Cyclopes. Sa Forge ſe voit dans le fond, & toute la décoration eſt embarraſſée d'enclumes, & de quantité d'autres uſtenciles propres aux Forgerons.

SCENE PREMIERE.

VULCAIN, HUIT CYCLOPES.

VULCAIN.

Cyclopes, achevés ce ſuperbe Palais,
Que tout votre art s'épuiſe en cet ouvrage,
Faites-y voir un pompeux aſſemblage
Des plus rares beautés qui parurent jamais.

Les Cyclopes se préparent à travailler, & on entend une simphonie qui les y excite.

SCENE II.

ZEPHIRE, VULCAIN.

ZEPHIRE.

Pressés-vous ce travail que l'Amour vous demande ?
Vous hâtés-vous d'accomplir ses desirs ?

VULCAIN.

Vous le voyés, Zéphire, aussi-tôt qu'il commande,
Obéir est pour moi le plus grand des plaisirs.

ZEPHIRE.

Psyché mérite bien une ardeur si fidelle ;
En ces lieux pour l'Amour j'ai conduit cette Belle ;
Et maintenant sur des gazons voisins,
Un doux sommeil de ses sens est le maître.
J'ai fait naître autour d'elle & roses & jasmins,
Qu'elle eût pû sans moi faire naître.

VULCAIN.

C'est donc Psyché pour qui je prépare ces lieux ?
L'agréable nouvelle !
C'est Psyché, que malgré le titre d'Immortelle,
Venus ne sauroit voir que d'un œil envieux ?

Allés, je ferai de mon mieux,
Et suis ravi de m'employer pour elle.
Venus m'a fait d'étranges tours
Sur la foi conjugale;
Mais je veux l'en punir en prêtant mon secours
Au triomphe de sa Rivale.

ZEPHIRE.

Faites tout pour l'Amour, & rien contre Venus.
Penser à la vengeance, abus, Vulcain, abus.
Quelque tour que nous fasse une moitié coquette,
Le meilleur est de n'y jamais songer.
Il est toujours trop tard de s'en venger,
L'affaire est faite.
Je retourne à Psyché que je vais éveiller.
Cyclopes, excités vos bras à travailler.

Les huit Cyclopes commencent leur entrée, & continuent à embellir le Palais.

VULCAIN *aux Cyclopes.*

Dépêchés, préparés ces lieux
Pour le plus aimable des Dieux;
Que chacun pour lui s'intéresse,
N'oubliés rien des soins qu'il faut.
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assés tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillés, hâtés-vous;

Frappés, redoublés vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Faſſe vos ſoins les plus doux.

L'entrée des Cyclopes recommence.

VULCAIN *aux Cyclopes.*

Servés bien un Dieu ſi charmant,
Il ſe plaît dans l'empreſſement;
Que chacun pour lui s'intéreſſe,
N'oubliés rien des ſoins qu'il faut.
Quand l'Amour preſſe,
On n'a jamais fait aſſés tôt.

L'Amour ne veut point qu'on differe,
Travaillés, hâtés-vous;
Frappés, redoublés vos coups;
Que l'ardeur de lui plaire
Faſſe vos ſoins les plus doux.

Venus deſcend dans ſon Char.

SCENE III.

VENUS, VULCAIN.

VENUS.

QUoi, vous vous employés pour la fiere
Psyché ?
Pour une insolente mortelle ?
Cet indigne travail vous tient donc attaché,
Et l'Epoux de Venus se déclare contre elle ?

VULCAIN.

Et depuis quand, s'il vous plaît, vivons-nous
Dans une amitié si parfaite,
Qu'il faille que je m'inquiete
De tous vos caprices jaloux ?
Il vous sied bien de vous mettre en colere.
Lorsque j'étois jaloux avec plus de raison,
Vous en faisiés-vous une affaire ?
Vous l'êtes maintenant, & vous trouverés bon
Qu'on ne s'en embarrasse guére.

VENUS.

Ah ! que l'amour est promptement guéri,
Quand l'Himen a réduit deux cœurs sous sa puissance !
Que les duretés de Mari
Aux tendresses d'Amant ont peu de ressemblance !

VULCAIN.

Vous connoiſſés toute la différence
Et de l'Amant & de l'Epoux,
Et nous ſavons lequel des deux chés vous
A mérité la préférence.
Je ne fais pour Pſyché que bâtir un Palais,
Vous êtes encor trop heureuſe :
Si j'étois de nature un peu plus amoureuſe,
Vous me verriés adorer ſes attraits.
La vengeance ſeroit plus belle :
Mais je ſuis à ma forge occupé nuit & jour ;
Je n'ai pas le loiſir de lui parler d'amour,
Et je me borne à travailler pour elle.

VENUS.

Je ſai que par ces grands apprêts,
C'eſt à mon fils que vous cherchés à plaire ;
C'eſt lui qui le premier trahit mes intérêts,
Il ſaura que je ſuis ſa mere.

Venus rentre dans ſon Char & s'envole.

VULCAIN *aux Cyclopes.*

L'Amour ici nous a mandés exprès,
Achevons, achevons ce qui nous reſte à faire.

Vulcain & les Forgerons diſparoiſſent avec la forge, & l'on voit le Palais dans ſon entiere perfection ; il eſt orné de vaſes d'or,

avec des Amours sur des piédestaux. Il y a dans le fond un magnifique Portail, au travers duquel on découvre une cour ovale percée en plusieurs endroits sur un jardin délicieux.

SCENE IV.

PSYCHÉ.

OÙ suis-je ? quel spectacle est offert à mes yeux ?
D'un effroyable Monstre est-ce ici la demeure ?
Est-ce dans ces aimables lieux
Que l'Oracle veut que je meure ?
Je reconnois la rigueur de mon sort,
Lorsqu'avec tant d'excès je m'en vois poursuivie ;
Il veut que cette pompe accompagne ma mort,
Pour me faire à regret abandonner la vie.
Cruelle mort, pourquoi tardés-vous tant ?
Que par votre lenteur je vous trouve inhumaine !
Venés, affreux Serpent, venés finir ma peine,
Votre victime vous attend.

On entend une simphonie.

✻

SCENE V.

PSYCHÉ, L'AMOUR, NYMPHES & ZEPHIRS *cachés.*

PSYCHÉ.

Quels agréables sons ont frappé mes oreilles ?

NYMPHE *cachée.*

Attens encor, Psyché, de plus grandes merveilles,
Tout est dans ces bas lieux soumis à tes appas.
Pour rendre ton bonheur durable,
Souviens-toi seulement que lorsqu'on est aimable,
C'est un crime de n'aimer pas.

PSYCHÉ.

Est-ce qu'aimer est nécessaire ?

ZEPHIR *caché.*

D'un jeune cœur c'est la plus douce affaire.

DEUX ZEPHIRS *cachés.*

Aimés, il n'est de beaux ans
Que dans l'amoureux Empire.
Qui laisse échapper le temps,
Quelquefois trop tard soupire.
Aimés, il n'est de beaux ans
Que dans l'amoureux Empire.

PSYCHÉ.

Et qui veut-on me faire aimer ?

ZEPHIR *caché.*

Un Dieu qui se prépare à t'assurer lui-même
De son amour extrême.

PSYCHÉ.

Qui seroit donc ce Dieu que j'aurois sû charmer ?

L'AMOUR *caché.*

C'est moi, Psyché, c'est moi qui me rends à vos charmes.

PSYCHÉ.

S'il est ainsi, paroissés en ce lieu.

L'AMOUR *caché.*

Le Destin vous défend de me voir comme Dieu,
Ou ma perte aussi-tôt vous coûtera des larmes.

PSYCHÉ.

Et le moyen d'aimer ce qu'on ne voit jamais ?

L'AMOUR *caché.*

Pour me montrer à vous, je vais dans ce Palais
Prendre d'un mortel la figure.

PSYCHÉ.

Ah ! venés donc, n'importe sous quels traits,
Pourvû qu'en vous voyant mon esprit se rassure.

SCENE VI.

L'AMOUR *sous la figure d'un jeune homme*, PSYCHÉ.

L'AMOUR.

ET bien, Psyché, des cruautés du sort
Avés-vous beaucoup à vous plaindre ?
Voici ce Monstre affreux armé pour votre mort ;
Vous sentés-vous disposée à le craindre ?

PSYCHÉ.

Quoi, vous êtes le Monstre ? & comment à mes yeux
Pourriés-vous être redoutable ?
Je sens, en vous voyant, un désordre agréable
Qui de mon cœur se rend victorieux.
Il se trouble ce cœur, autrefois si paisible,
Il ne se souvient plus qu'il étoit insensible ;
On dit qu'ainsi l'on commence d'aimer.
En parlant de mon cœur, mon esprit s'embarrasse,
Et je ne connois pas assés ce qui s'y passe,
Pour vous le pouvoir exprimer.

L'AMOUR.

J'éprouve comme vous un embarras extrême.
De quelle vive ardeur ne sais-je pas touché ?
Que de choses à dire ! & cependant, Psyché,
Cependant je ne puis que dire, je vous aime.

PSYCHÉ.

Il eſt donc vrai que vous m'aimés?

L'AMOUR.

C'eſt peu qu'aimer, je vous adore.

PSYCHÉ.

ue par ces mots vous me charmés!

L'AMOUR.

Je vous l'ai dit, & vous le dis encore,
Je vous aime, & jamais ne veux aimer que vous.

PSYCHÉ.

Je ne puis rien entendre de plus doux.
Quoi, je n'aurai point de rivale?

TOUS DEUX.

Ah! qu'en amour le plaiſir eſt charmant,
Quand la tendreſſe eſt égale
Entre l'Amante & l'Amant!

PSYCHÉ.

Mais me laiſſerés-vous ignorer qui vous êtes,
Vous qui me promettés de m'aimer à jamais?

L'AMOUR.

C'eſt à regret que je me tais
Sur la demande que vous faites.
Mon nom, ſi vous pouviés une fois le ſavoir,
Vous feroit chercher à me voir;
Et c'eſt à quoi le Deſtin met obſtacle.
Me voir dans mon éclat, c'eſt me perdre à jamais.
Afin que de nos feux rien ne trouble la paix,
J'ai fait donner le ſurprenant oracle,

Qui nous laiſſe tous deux cachés dans ce Palais.
Vous m'y verrés vous adorer ſans ceſſe,
Sans ceſſe de mon cœur vous faire un nouveau don.
Pourvû que vous ſachiés l'excès de ma tendreſſe,
Qu'importe de ſavoir mon nom?
Ce n'eſt point comme un Dieu que je prétens paroître,
Ce titre ne fait pas aimer plus tendrement;
Je ne veux me faire connoître
Que ſous le nom de votre Amant.
Venés voir ce Palais, où pour charmer votre ame,
Les plaiſirs naîtront tour à tour.
Et vous, Divinités, qui connoiſſés ma flame,
Marqués par vos chanſons le pouvoir de l'Amour.

Trois des Nymphes qui étoient cachées commencent à paroître, & chantent les Vers ſuivans. Six petits Amours & quatre Zéphirs expriment par leurs danſes la joie qu'ils ont des avantages de l'Amour.

PREMIERE NYMPHE.

Aimable Jeuneſſe,
Suivés la tendreſſe,
Joignés aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'eſt pour vous ſurprendre,
Qu'on vous fait entendre

Qu'il faut éviter les soupirs,
Et craindre leurs desirs.
Laissés-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

IIe. NYMPHE.

Un cœur jeune & tendre
Est fait pour se rendre;
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;
Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

IIIe. NYMPHE.

Pourquoi se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour;

Et plus on a de quoi charmer,
Plus on doit à l'Amour.

Les petits Amours continuent leurs danſes avec les Zéphirs.

Ire. NYMPHE.

L'Amour a des charmes,
Rendons-lui les armes,
Ses ſoins & ſes pleurs
Ne ſont pas ſans douceurs ;
Un cœur pour le ſuivre
A cent maux ſe livre ;
Il faut, pour goûter ſes appas,
Languir juſqu'au trépas ;
Mais ce n'eſt pas vivre
Que de n'aimer pas.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

S'il faut des ſoins & des travaux
En aimant,
On eſt payé de mille maux
Par un heureux moment.

IIe. NYMPHE.

On craint, on eſpere,
Il faut du miſtere,
Mais on n'obtient guére
Des biens ſans tourment.

IIe.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

IIIe. NYMPHE.

Que peut-on mieux faire,
Qu'aimer & que plaire ?
C'est un soin charmant
Que l'emploi d'un Amant.

IIe. & IIIe. NYMPHES.

S'il faut des soins & des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

ACTE TROISIÉME.

Le Théatre repréſente la chambre la plus magnifique du Palais de l'Amour. On voit dans le fond une alcove fermée d'un rideau.

SCENE PREMIERE.

VENUS.

POmpe, que ce Palais de tous côtés étale,
Brillant ſéjour, que vous bleſſés mes yeux!
Je ne vois rien qui ne parle en ces lieux
De la gloire de ma rivale.
Tant de Divinités dont elle a tous les ſoins,
Et la plus forte complaiſance,
Sont autant de honteux témoins
De ſon pouvoir & de mon impuiſſance.
Que le mépris eſt rigoureux
A qui ſe croit digne de plaire!

Un seul objet qu'on nous préfere,
Nous fait un destin malheureux.
Que le mépris est rigoureux
A qui se croit digne de plaire !

Déja la nuit chasse le jour !
Qu'il ne revienne point avant que je me venge.
Je sai l'ordre du sort ; si Psyché voit l'Amour,
Aussi-tôt sa fortune change.
Cessons de perdre des soupirs,
Perdons Psyché, sans que Psyché le sache ;
Elle brûle de voir cet Amant qui se cache,
Il faut contenter ses desirs.

SCENE II.

VENUS, PSYCHÉ.

PSYCHÉ *sans voir Venus.*

QUe fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flame,
Viens consoler mon ame.
La beauté de ces lieux est un enchantement,
Tout m'y paroît charmant,
Mais je n'y vois point ce que j'aime.
Ah ! qu'une absence d'un moment,

Quand la tendreſſe eſt extrême,
Eſt un rigoureux tourment!

PSYCHÉ. *appercevant Venus.*

Par quel art dans ce lieu vous rendés-vous viſible?
On m'y parle ſouvent, ſans qu'on s'y laiſſe voir.

VENUS.

Le Dieu que vos beautés ont rendu ſi ſenſible,
Pour vous entretenir m'a laiſſé ce pouvoir.
C'eſt à moi, Pſyché, qu'il ordonne
De garder ce Palais où tout ſuit votre loi.

PSYCHÉ.

Nymphe, le croiriés-vous, que lui-même empoiſonne
Tous les honneurs que j'en reçoi?
Il refuſe toujours de ſe montrer à moi,
Dans tout l'éclat qui l'environne,
Et ce refus bleſſe ma foi.
Je l'aime, & je voudrois pouvoir tout ſur ſon ame,
Je voudrois avoir lieu du moins de m'en flatter;
Quand je forme des vœux qu'il oſe rebuter,
Je ſuis réduite à douter de ſa flame,
Et rien n'eſt plus cruel pour moi que d'en douter.

VENUS.

Mais chaque inſtant vous marque ſa tendreſſe.

PSYCHÉ.

Ah! malgré les ſoupirs qu'un Amant nous adreſſe,

Malgré tous les soins qu'il nous rend,
Il ne faut, pour troubler le bonheur le plus grand,
Qu'un peu trop de délicatesse.

Vous n'êtes pas les plus heureux,
Vous dont l'amour est si pur & si tendre,
Si tout votre repos est réduit à dépendre
Du moindre scrupule amoureux;
Vous dont l'amour est si pur & si tendre;
Vous n'êtes pas les plus heureux.

VENUS.

Que ne m'est-il permis de vous tirer de peine?

PSYCHÉ.

Ah! ne me tenés point plus long-temps incertaine,
Satisfaites mes yeux, vous avés ce pouvoir.

VENUS.

Vous me découvrirés.

PSYCHÉ.

Ne craignés rien.

VENUS.

Je n'ose.

PSYCHÉ.

Quoi, rien en ma faveur ne vous peut émouvoir?

VENUS.

Et bien, je vais pour vous oublier mon devoir.
Entrés, c'est dans ce lieu que votre Amant repose,
Goûtés le plaisir de le voir.

Cette lampe que je vous laisse
Peut servir à vous éclairer.

PSYCHÉ.

Que ne vous dois-je point ?

VENUS.

Il faut me retirer.
Ma présence nuiroit au desir qui vous presse.

SCENE III.

PSYCHÉ, L'AMOUR *endormi.*

PSYCHÉ.

A La fin je vais voir mon destin éclairci ;
Je vais voir cet Amant dont mon ame est épriſe.

Psyché leve le rideau qui ferme l'alcove, & l'on voit l'Amour endormi ſous la figure d'un enfant.

Approchons. Dieux ! que vois-je ici ?
C'est l'Amour ! quelle douce & charmante ſurpriſe !
C'est l'Amour qui pour moi s'est bleſſé de ſes traits.
Maître de l'Univers, il vit ſous mon empire.
Ce que l'Amour à tous les cœurs inſpire,

Il l'a ſenti pour mes foibles attraits.
Si le plaiſir d'aimer eſt un plaiſir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'eſt l'Amour qu'on aime ?
Quoi, c'eſt l'Amour que j'aime ? quel bonheur !
Ah ! pour le reconnoître,
Sans le voir dans l'éclat où je le vois paroître,
Ne ſuffiſoit-il pas de cette prompte ardeur
Qu'il a ſi vivement fait naître dans mon cœur ?
Si le plaiſir d'aimer eſt un plaiſir extrême,
Quels charmes n'a-t-il pas quand c'eſt l'Amour qu'on aime ?
Jamais Amant ne fut ſi beau,
Si digne de toucher un cœur fidéle & tendre.
Et le moyen de ſe défendre
De l'adorer juſqu'au tombeau ?
Si le plaiſir d'aimer eſt un plaiſir extrême,
Quels charmes n'a t-il pas quand c'eſt l'Amour qu'on aime ?
Mais quel brillant éclat ſe répand en ce lieu ?

L'AMOUR.

Tu m'as vû, c'en eſt fait, tu vas me perdre, adieu.

Lorſque la lampe étincelle, l'Amour s'éveille & ſe dérobe en s'envolant aux yeux de Pſyché. La décoration change dans le même inſtant, & ne laiſſe plus voir qu'un affreux déſert.

SCENE IV.

PSYCHÉ.

ARrêtés, cher Amant, où fuyés-vous si vîte ?
Arrêtés, Amour, arrêtés.
Pouvés-vous me laiſſer triſte, ſeule, interdite ?
Je meurs puiſque vous me quittés.
J'ai voulu vous voir, c'eſt mon crime,
Ma tendreſſe a cauſé mon trop d'empreſſement ;
Et ne devoit-il pas paroître légitime
Du moins aux yeux de mon Amant ?
Ciel ! le funeſte excès de mon inquiétude
Occupoit à tel point mon eſprit affligé,
Que je ne voyois point ce beau Palais changé
En une affreuſe ſolitude.

SCENE V.

VENUS, PSYCHÉ.

PSYCHÉ.

AH ! Nymphe, venés-vous ſoulager mes ennuis ?

VENUS.

Crains tout, ouvre les yeux, & connois qui je ſuis.
C'eſt Venus que tu vois.

PSYCHÉ.

Dieux ! ſe pourroit-il faire
Que Venus, pour me perdre, eût pû ſe déguiſer !

VENUS.

Dans l'ardeur de punir ton orgueil téméraire,
Exprès j'ai voulu t'abuſer.
Après que pour flatter ta beauté criminelle,
Mes honneurs m'ont été ravis,
Je ſouffrirai qu'une ſimple mortelle
Porte ſes vœux juſqu'à mon fils ?

PSYCHÉ.

Déeſſe, ſuivés moins une aveugle colere,
Voyés pour qui j'ai conſenti d'aimer.

L'Amour peut-il chercher à plaire,
Qu'il ne soit sûr aussi-tôt de charmer?

VENUS.

Non, je te punirai de lui paroître aimable,
Tes charmes l'ont réduit à t'aimer malgré moi;
Et je te tiens seule coupable
Des soupirs qu'il pousse pour toi.

PSYCHÉ.

Vous ne m'écoutés point, & cependant, Déesse,
Tout ce que je vous dis vous l'avés trop senti.
Quoi, vous condamnés ma tendresse?
Et votre cœur s'en est-il garanti?
Il a payé ce tribut nécessaire.
Le mien est-il si fort qu'il s'en doive exempter?
Si l'Amour sous ses loix a pu ranger sa mere,
Est-ce à Psyché de résister?

VENUS.

En vain de ton orgueil tu prétens fuir la peine,
Le sort te soumet à ma haine;
Ecoute, & ne replique pas.
Pour fléchir la rigueur où mon courroux s'obstine,
Vers les rives du Stix il faut tourner tes pas.
Et m'apporter la boëte où Proserpine
Enferme ce qui peut augmenter ses appas;
C'est l'emploi qu'à tes soins ma vengeance destine.

SCENE VI.

PSYCHÉ.

VOus m'abandonnés donc, cruel & cher Amant ?
Venés, venés me traiter de coupable.
Malgré tous les malheurs dont le deſtin m'accable,
Votre abſence eſt mon ſeul tourment.
Douces, mais trompeuſes délices,
Deviés-vous commencer & finir en un jour ?
A peine ai-je goûté les douceurs de l'Amour,
Que j'en reſſens les plus affreux ſupplices.
Pourquoi chercher le chemin des enfers ?
C'eſt la mort, c'eſt la mort qui me le doit apprendre.
Les flots, qu'aux malheureux ce Fleuve tient ouverts,
M'offrent celui que je dois prendre.

Pſyché étant prête à ſe précipiter dans les flots, le Fleuve paroît aſſis ſur ſon urne environné de roſeaux.

SCENE VII.

LE FLEUVE, PSYCHÉ.

LE FLEUVE.

ARrête, c'eſt trop tôt renoncer à l'eſpoir ;
Il faut vivre, l'Amour l'ordonne.

PSYCHÉ.

Dites plutôt que l'Amour m'abandonne,
Quand Venus contre moi fait agir ſon pouvoir.
A deſcendre aux enfers ſa haine m'a réduite.

LE FLEUVE.

Ne crains rien, je t'en veux apprendre le chemin ;
Viens ici prendre place, & tu ſeras inſtruite
Des ordres du Deſtin.

ACTE QUATRIÉME.

Le Théatre repréſente une ſalle du Palais de Proſerpine.

SCENE PREMIERE.

PSYCHÉ.

PAr quels noirs & fâcheux paſſages
M'a-t-on fait deſcendre aux enfers ?
Ce ne ſont qu'abîmes ouverts
A ſaiſir de frayeur les plus fermes courages.

Ces lieux qui de la mort ſont le triſte ſéjour,
Ne reçoivent jamais le jour;
L'horreur en eſt extrême.
Mais tout affreux que je les voi,
Qu'ils auroient de charmes pour moi,
Si j'y rencontrois ce que j'aime !

N'y penſons plus, mon bonheur eſt changé;
J'ai voulu voir l'Amour, & l'Amour s'eſt vengé.

Vous, que ces demeures affreuſes
Couvrent d'une éternelle nuit,
Apprenés, Ombres malheureuſes,
Le déplorable état où le Ciel me réduit.
Du plus heureux deſtin la gloire m'eſt certaine;
Et quand j'en puis jouir, ſans craindre les jaloux,
Un deſir curieux dont la force m'entraîne,
Me fait perdre l'objet de mes vœux les plus doux.
Parmi tous vos tourmens, Ombres, connoiſſés-vous
Un ſupplice égal à ma peine?

SCENE II.

LES TROIS FURIES, PSYCHÉ.

LES FURIES.

OÙ penſes-tu porter tes pas,
Téméraire mortelle?
Quel deſtin parmi nous t'appelle?
Viens-tu nous braver ici bas?

PSYCHÉ.

Si j'ai paſſé le Stix avant l'heure fatale,
Pour venir aux enfers demander du ſecours,

Quand je vous aurai dit ma peine sans égale,
Vous plaindrés avec moi le malheur de mes jours.

LES FURIES.

Non, n'attens rien de favorable,
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Ah! laissés-vous toucher à mes tristes douleurs.
Je ne viens point dans vos demeures sombres
Troubler le silence des Ombres;
Je viens parler de mes malheurs.

LES FURIES.

Non, n'attens rien de favorable,
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Un ordre souverain qu'il faut exécuter,
M'oblige à chercher votre Reine.
En me la faisant voir, vous finirés ma peine,
Elle voudra bien m'écouter.

LES FURIES.

Non, n'attens rien de favorable,
Jamais dans les enfers on ne fut pitoyable.

PSYCHÉ.

Deux mots, & de ces lieux je suis prête à sortir.
Conduisés-moi vers Proserpine.

UNE FURIE.

Puisqu'à la voir elle s'obstine,
Promptement qu'on l'aille avertir.

LES FURIES.

Cependant montrons-lui ce que ces lieux terribles
Ont d'objets plus horribles.

Les Démons forment une danse, & montrent à Psyché ce qu'il y a de plus effroyable dans les enfers.

SCENE III.

LES TROIS FURIES, DEUX NYMPHES DE L'ACHERON, PSYCHÉ.

LES FURIES.

Venés, Nymphes de l'Acheron,
Aidés-nous à punir l'audace criminelle
D'une fiere mortelle
Qui vient troubler l'Empire de Pluton.

LES DEUX NYMPHES.

En vain ce soin vous embarrasse;
Nous avons l'ordre, allés, & nous quittés la place.

Les trois Furies sortent.

PSYCHÉ.

Que m'eſt il permis d'eſperer?
Me fera-t-on enfin conduire à votre Reine?

PREMIERE NYMPHE.

Pſyché, ceſſés de ſoupirer;
Si Venus vous pourſuit, on fléchira ſa haine.

PSYCHÉ.

Quoi, l'on ſait dans ce noir ſéjour
A quels maux Venus me deſtine?

DEUXIÉME NYMPHE.

Mercure envoyé par l'Amour,
Vient d'en inſtruire Proſerpine;
Elle ſait quel préſent Venus attend de vous,
Et pour vous l'apporter elle ſe ſert de nous.

PSYCHÉ, *après avoir pris la boëte des mains de la Nymphe.*

Ah! que mes peines ſont charmantes,
Puiſque l'Amour cherche à les ſoulager!
Dès qu'il veut rendre un mal léger,
Il n'a plus de chaînes peſantes.
Ah! que mes peines ſont charmantes,
Puiſque l'Amour cherche à les ſoulager!

LES DEUX NYMPHES.

Il doit être bien doux d'aimer comme vous faites.

PSYCHÉ.

Et n'aime-t-on pas où vous êtes ?

LES DEUX NYMPHES.

L'Amour anime l'Univers,
Tout céde aux ardeurs qu'il inſpire ;
Et juſque dans les enfers
On reconnoît ſon empire.

PSYCHÉ.

Hé, qui s'en voudroit garantir !
Mais de ces lieux par où ſortir ?
Tout ce que je vois m'intimide.

Elle montre les Démons qui ſont dans les aîles du Théatre.

LES DEUX NYMPHES.

Perdés l'effroi dont vos ſens ſont glacés,
Nous allons vous ſervir de guide.
Vous, noirs Eſprits, diſparoiſſés.

Quatre Démons traverſent le Théatre en volant, & vont ſe perdre au travers de la voute de la ſalle de Proſerpine.

ACTE CINQUIÉME.

Le Théatre repréſente les Jardins de Venus.

SCENE PREMIERE.

PSYCHÉ.

SI je fais vanité de ma tendreſſe extrême,
En puis-je trop avoir, quand c'eſt de l'Amour même
Que mon cœur s'eſt laiſſé charmer ?
Je ſens que rien ne peut ébranler ma conſtance.
Ah ! pourquoi m'obliger d'aimer,
S'il faut aimer ſans eſpérance ?

Sans eſpérance ! non, c'eſt offenſer l'Amour ;
Ce Dieu qui plaint les maux dont je ſuis pourſuivie,
Juſque dans les Enfers a pris ſoin de ma vie,
Et c'eſt par lui que je reviens au jour.
Ce ſont ici les Jardins de ſa mere,
Peut-être en ce moment il lui parle de moi.

Je puis l'y rencontrer. Pour mériter sa foi,
Cherchons jusqu'au bout à lui plaire.
Si mes ennuis ont pû ternir
Ces attraits dont l'éclat m'a sû rendre coupable,
Cette boëte me va fournir
De quoi paroître encore aimable.
Ouvrons. Quelles promptes vapeurs
Me font des sens perdre l'usage?
Si la mort finit mes malheurs,
O toi, qui de mes vœux reçois le tendre hommage,
Songe qu'en expirant c'est pour toi que je meurs.

Psyché tombe sans force sur un gazon, où elle demeure couchée.

SCENE II.

VENUS, PSYCHÉ.

VENUS.

ENfin, insolente Rivale,
Tu reçois ce qu'a mérité
L'orgueilleuse témérité
De te croire à Venus égale.
Par l'état déplorable où j'ai réduit ton sort,

Vois ce que mon courroux te laiſſe encore à craindre.
Si tes malheurs ſitôt finiſſoient par la mort,
Ton ſort ne ſeroit pas à plaindre.

PSYCHÉ *couchée ſur le gazon.*

Pourquoi me rappeller au jour,
S'il ne m'eſt pas permis de vivre pour l'Amour?

VENUS.

Quoi, ton orgueil encor juſqu'à mon fils aſpire?
Mon fils eſt l'objet de tes vœux?
Et l'obſtacle fatal que j'ai mis à tes feux,
Ne t'a point affranchie encor de ſon empire?
Cet amour de ton cœur ne peut être arraché?

PSYCHÉ *ſur le gazon.*

Viens, cher Amant, viens revoir ta Pſyché.

VENUS.

Les maux dont tes ſoupirs marquent la violence,
A la pitié pour toi devroient m'intéreſſer;
Mais le plaiſir de la vengeance
Eſt trop doux pour y renoncer.

Mercure deſcend.

SCENE III.

MERCURE, VENUS.

MERCURE.

Vous croyés trop la jalouſe colere
Qui vous anime contre un fils.

VENUS.

Quoi, Mercure, on n'aura pour moi que du mépris?
Je pourrai me venger, & n'oſerai le faire?

MERCURE.

L'Amour eſt venu dans les Cieux,
Jupiter a reçu ſa plainte,
Et n'enviſage qu'avec crainte
Le déſordre éternel qui menace les Dieux.
Par l'ordre du Deſtin Pſyché vous eſt ſoumiſe;
Quand vous la pourſuivés, ſon ſort dépend de vous:
Mais voyés dans cette entrepriſe
Quels malheurs ont déja ſuivi votre courroux.
L'Amour dont les ennuis n'ont pû toucher votre ame,
Empoiſonne les traits dont il perce les cœurs.
Il les ouvre à la haine, aux dédains, aux rigueurs;

Tout languit & rien ne s'enflame.
La discorde est parmi les Dieux,
La paix s'éloigne de la Terre,
On se hait, on se fait la guerre.
Ces maux que vous causés vous sont-ils glorieux?

VENUS.

Ah! qu'on me laisse ma colere,
Elle venge un trop juste ennui.
L'Amour à l'Univers est-il si nécessaire,
Qu'on ne puisse être heureux sans lui?

MERCURE.

S'il est quelque bonheur, c'est l'Amour qui l'assure;
Tout flatte en aimant, tout nous rit;
Otés l'Amour de la Nature,
Toute la Nature périt.

VENUS.

On veut donc m'obliger à consentir qu'il aime?

MERCURE.

Jupiter qui paroît vous le dira lui-même.

Jupiter descend sur son Trône au milieu de son Palais.

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VENUS, L'AMOUR, MERCURE, PSYCHÉ.

JUPITER.

VEnus veut-elle réſiſter ?
N'a-t-elle point aſſés écouté ſa colere ?
Et l'Amour qui languit ne peut-il ſe flatter
Que ſes maux toucheront ſa mere ?

VENUS.

Quoi, je ſouffrirai qu'à mon fils
Une ſimple Mortelle aſpire ?

JUPITER.

Si tu ne m'en veux point dédire,
Il n'eſt rien pour Pſyché qui ne me ſoit permis.
Seule aux yeux de l'Amour elle eſt aimable & belle ;
Pour l'égaler à lui, je la fais Immortelle.

VENUS.

Puiſque d'une Immortelle il doit être l'Epoux ;
Jupiter a parlé, je n'ai plus de courroux.

JUPITER.

Viens, Amour, tes ſoupirs emportent la victoire.

VENUS.

Pſyché, revois le jour,
Ou te permet enfin de vivre pour l'Amour.

PSYCHÉ

PSYCHÉ *se levant.*

Vous y consentés ? quelle gloire !

JUPITER *à Psyché.*

Viens prendre place auprès de ton Amant.

PSYCHÉ *à l'Amour.*

On me rend donc à vous ? ô destin plein de charmes !

L'AMOUR.

O favorable changement !

JUPITER.

Aimés sans trouble & sans allarmes.
Vous, Dieux, accourés tous, & dans cet heureux jour
Célébrés à l'envi la gloire de l'Amour.

L'Amour descend & va s'asseoir aux pieds de Jupiter. Venus & Psyché étant enlevées par un nuage, vont se placer aux deux côtés de l'Amour. Apollon, Bacchus, Momus & Mars descendent dans leurs machines auprès de leurs quadrilles. Le Jardin disparoît, & tout le Théatre représente le Ciel.

Apollon conduit les Muses & les Arts ; Bacchus est accompagné de Silene, de Satyres & de Menades ; Momus mene après lui une troupe enjouée de Polichinelles & de Mataſſins ; & Mars paroît à la tête d'une

troupe de Guerriers, suivis de timballes, de tambours & de trompettes.

APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle,
Le Dieu d'Amour devient heureux Amant;
Et Venus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant.
Il va goûter en paix, après un long tourment,
Une félicité qui doit être éternelle.

CHŒUR DES DIVINITÉS CELESTES.

Célébrons ce grand jour,
Célébrons tous une fête si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle,
Qu'ils fassent retentir le céleste séjour.
Chantons, répétons tour à tour
Qu'il n'est point d'ame si cruelle,
Qui tôt ou tard ne se rende à l'Amour.

BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd & s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie,
Commence & finit en un jour:
Mais quand un cœur est enyvré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

MOMUS.

Je cherche à médire

Sur la Terre & dans les Cieux ;
Je soumets à ma satire
Les plus grands des Dieux.
Il n'est dans l'Univers que l'Amour qui m'étonne,
Il est le seul que j'épargne aujourd'hui ;
Il n'appartient qu'à lui
De n'épargner personne.

MARS.

Mes plus fiers ennemis vaincus ou pleins d'effroi,
Ont vu toujours ma valeur triomphante.
L'Amour est le seul qui se vante
D'avoir pû triompher de moi.

CHŒUR DES DIEUX *où se mêlent les trompettes & les timballes.*

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux Amans.
Répondés-nous, trompettes,
Timballes & tambours ;
Accordés-vous toujours
Avec le doux son des musettes,
Accordés-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

Les Arts travestis en Bergers galans, pour paroître avec plus d'agrément à cette fête, commencent les premiers à danser.

APOLLON.

Le Dieu qui nous engage

A lui faire la cour,
Défend qu'on ſoit trop ſage,
Les plaiſirs ont leur tour;
C'eſt leur plus doux uſage
Que de finir les ſoins du jour;
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

Ce ſeroit grand dommage
Qu'en ce charmant ſéjour
On eût un cœur ſauvage,
Les plaiſirs ont leur tour;
C'eſt leur plus doux uſage
Que de finir les ſoins du jour;
La nuit eſt le partage
Des jeux & de l'amour.

LES MUSES.

Gardés-vous, Beautés ſéveres,
Les amours font trop d'affaires,
Craignés toujours de vous laiſſer charmer;
Quand il faut que l'on ſoupire,
Tout le mal n'eſt pas de s'enflammer;
Le martire
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.
On ne peût aimer ſans peines,
Il eſt peu de douces chaînes,
A tout moment on ſe ſent allarmer;
Quand il faut que l'on ſoupire,

Le mal n'eſt pas de s'enflammer ;
Le martire
De le dire
Coûte plus cent fois que d'aimer.

Les Menades & les Satyres danſent.

BACCHUS.

Admirons le jus de la treille,
Qu'il eſt puiſſant ! qu'il a d'attraits !
Il ſert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille ;
Mais ſur-tout pour les amours
Le vin eſt d'un grand ſecours.

Silene nourricier de Bacchus paroît monté ſur ſon âne.

SILENE.

Bacchus veut qu'on boive à longs traits,
On ne ſe plaint jamais
Sous ſon heureux empire ;
Tout le jour on n'y fait que rire,
Et la nuit on y dort en paix.

Ce Dieu rend nos vœux ſatisfaits,
Que ſa cour a d'attraits !
Chantons-y bien ſa gloire,
Tout le jour on n'y fait que boire,
Et la nuit on y dort en paix.

Deux Satyres ſe joignent à Silene, & tous trois chantent un trio à la louange de Bacchus, & des douceurs de ſon empire.

SILENE & LES DEUX SATYRES.

Voulés-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchés qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

Les grandeurs ſont ſujettes
A cent peines ſecrettes.

DEUXIÉME SATYRE.

L'Amour fait perdre le repos.

TOUS TROIS.

Voulés-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchés qu'au fond des pots.

PREMIER SATYRE.

C'eſt-là que ſont les ris, les jeux, les chanſonnettes.

DEUXIÉME SATYRE.

C'eſt dans le vin qu'on trouve les bons mots.

TOUS TROIS.

Voulés-vous des douceurs parfaites,
Ne les cherchés qu'au fond des pots.

Une troupe de Polichinelles & de Mataſſins joignent leurs plaiſanteries & leurs badinages aux divertiſſemens de cette grande fête.

MOMUS.

Folâtrons, divertiſſons-nous,
Raillons, nous ne ſaurions mieux faire;
La raillerie eſt néceſſaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

Plaiſantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'eſt plus à la mode;
On court péril d'être incommode,
En diſant trop de bien.
Sans la douceur que l'on goûte à médire,
On trouve peu de plaiſirs ſans ennui;
Rien n'eſt ſi plaiſant que de rire,
Quand on rit aux dépens d'autrui.

MARS.

Laiſſons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amuſemens;
Parmi les jeux les plus charmans,
Mêlons l'image de la guerre.

Quatre hommes portant des enſeignes s'en ſervent à faire paroître leur adreſſe en danſant.

Les quatre troupes différentes de la ſuite d'Apollon, Bacchus, Momus & Mars forment la derniere entrée. Un chœur de toutes les voix & de tous les inſtrumens ſe joint à la danſe générale, & termine la fête des noces de l'Amour & de Pſyché.

LE CHŒUR.

Chantons les plaiſirs charmans
Des heureux Amans:
Répondés-nous, trompettes,
Timballes & tambours;
Accordés-vous toujours
Avec le doux ſon des muſettes,
Accordés-vous toujours
Avec le doux chant des Amours.

BELLEROPHON,

TRAGEDIE,

Repréſentée pour la premiere fois

PAR L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE,

En 1679.

La Muſique de M. DE *Lully.*

PRÉFACE.

LE ROI ayant donné la paix à l'Europe, l'Académie Royale de Musique a cru devoir marquer la part qu'elle prendra à la joie publique, par un Spectacle où elle pût faire entrer les témoignages de son zèle pour la gloire de cet auguste Monarque. Elle s'y est crue d'autant plus obligée, que la protection qu'il donne aux Beaux Arts les a toujours fait jouir, pendant le cours même de la guerre, de l'heureuse tranquilité qui leur est si nécessaire. C'est ce qui a donné occasion à cette Tragédie en Musique : le Théatre représente d'abord le Parnasse François; Apollon y vient avec les Muses célébrer le retour d'une paix si glorieuse à la France : Pan & Bacchus y arrivent en même temps, & signalent leur joie par des danses & par des chants d'allegresse ; mais Apollon pour mieux divertir le plus grand Prince de la Terre, imagine sur le champ un Spectacle où lui-même avec les Muses veut représenter l'Histoire de Bellerophon. Chacun sait que ce Héros combattit autrefois la Chimere, monté sur Pegase, & que ce fut d'un coup de pied de Cheval que naquit ensuite la fameuse Fontaine qui inspire les Vers, & qui a fait naître la Poësie. On ne sait pas trop bien qui étoit le pere de Bellerophon ; les uns tiennent que c'étoit Glaucus, & les autres le font fils de Neptune ; & c'est sur cette diversité d'opinions qu'on a formé l'intrigue de cette Piéce, & l'Oracle qui en fait le nœud. Amisodar est un Personnage épisodique, fondé sur cette Fable, qu'il y a eu une Femme nommée Chimere, qui épousa un Roi de Lycie appellé Amisodar.

PERSONNAGES
DU PROLOGUE.

APOLLON.

BACCHUS.

PAN.

LES MUSES.

UN BERGER.

PROLOGUE.

Le Théatre repréſente une agréable Vallée entre des Côteaux délicieux, au fond deſquels paroît le Mont-Parnaſſe à double ſommet, & entre les deux, la ſource de la Fontaine d'Hélicon. Apollon eſt aſſis au haut de cette Montagne, accompagné des neuf Muſes, qui ſont auſſi aſſiſes des deux côtés.

APOLLON.

Muſes, préparons nos concerts;
Le plus grand Roi de l'Univers
Vient d'aſſurer le repos de la Terre:
Sur cet heureux Vallon il répand ſes bienfaits.
Après avoir chanté les fureurs de la guerre,
Chantons les douceurs de la paix.

CHŒUR DES MUSES.

Après avoir chanté les fureurs de la guerre,
Chantons les douceurs de la paix.

APOLLON.

Par cet auguſte Roi la diſcorde eſt bannie.
Pour tous les Dieux ſa gloire a tant d'appas,
Que Pan lui-même, oubliant nos débats,
Vient ici de nos chants augmenter l'harmonie.
Bacchus, ainſi que lui, vient ſe joindre avec nous,
Pour rendre nos accords plus charmans & plus doux.

Bacchus entre ici d'un côté, accompagné d'Egipans & de Menades; & Pan entre de l'autre, ſuivi de Bergers & de Bergeres.

BACCHUS.

Du fameux bord de l'Inde, où toujours la victoire
Rangea les Peuples ſous ma loi,
Je viens prendre part à la gloire
D'un vainqueur auſſi grand que moi.

PAN.

J'ai quitté les Forêts où je tiens mon Empire,
Pour venir comme vous admirer ce Héros.
Nos Plaines & nos Bois lui doivent leur repos,
C'eſt par lui ſeul que tout reſpire.

TOUS.

Chantons le plus grand des Mortels,
Chantons un Roi digne de nos autels.

CHŒUR D'APOLLON & DES MUSES.

Par lui tous nos chants refleuriſſent.

CHŒUR DE BACCHUS & DE PAN.

Les tranquilles plaiſirs par lui ſont de retour.

CHŒUR D'APOLLON & DES MUSES.

De ſon nom ſeul les échos retentiſſent.

CHŒUR DE BACCHUS & DE PAN.

Si l'on ſoupire encor, ce n'eſt plus que d'amour.

CHŒUR D'APOLLON & DES MUSES.

Tout rit dans nos douces retraites.

CHŒUR DE BACCHUS & DE PAN.

Rien ne vient plus troubler le ſon de nos muſettes.

TOUS.

Chantons le plus grand des Mortels,
Chantons un Roi digne de nos autels.

Les Bergers & les Bergeres commencent ici une entrée, après laquelle un Berger chante les deux couplets ſuivans, qui ſont entremêlés de danſes.

UN BERGER.

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?
Rien n'eſt ſi doux que d'aimer.
Peut-on aiſément s'en défendre ?
Non, non, non, l'Amour doit tout charmer.
Que ſert la fierté dans les Belles ?
Tout aime enfin à ſon tour.
Voit-on des rigueurs éternelles ?
Non, non, non, rien n'échape à l'Amour.

Après cette chanſon, les Egipans & les Menades font une entrée, laquelle étant finie, les Bergers & les Bergeres ſe mêlent avec eux, & ils danſent tous enſemble. Cette derniere danſe eſt ſuivie de ce Dialogue de Bacchus & de Pan.

PAN.

Tout eſt paiſible ſur la terre.
Voici l'heureux temps des amours.

BACCHUS.

Ils n'ont plus à craindre la guerre,
Qui des Amans troubloit les plus beaux jours.

PAN.

Aimés, Bergers, aimés, Bergeres,
Suivés vos plus tendres deſirs.

BACCHUS.

Si l'Amour a des maux, il a mille plaisirs
Qui rendent ses peines légeres.

BACCHUS & PAN.

Si l'Amour a des maux, il a mille plaisirs
Qui rendent ses peines légeres.

APOLLON.

Quittés de si vaines chansons.
Il faut par de plus nobles sons
Honorer en ce jour le Héros de la France.
Transformons-nous en ce moment,
Et dans un Spectacle charmant,
Célébrons à ses yeux l'heureux évenement
Qui jadis au Parnasse a donné la naissance.
Allons; pour ce grand Roi redoublés vos efforts,
Préparés vos plus doux accords.

TOUS.

Pour ce grand Roi redoublons nos efforts,
Préparons nos plus doux accords.

ACTEURS
DE LA TRAGEDIE.

PALLAS, *Déesse.*

JOBATE, *Roi de Lycie.*

STENOBÉE, *veuve de Pretus, Roi d'Argos.*

PHILONOÉ, *fille de Jobate.*

BELLEROPHON, *cru fils de Glaucus.*

AMISODAR, *Prince Lycien, amoureux de Stenobée.*

ARGIE, *Confidente de Stenobée.*

LE SACRIFICATEUR, *Ministre du Temple d'Apollon.*

LA PITHIE.

APOLLON *sur le Parnasse.*

AMAZONES.

UNE NAIADE.

UNE DRIADE.

DEUX DIEUX DES BOIS.

BELLEROPHON,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre repréſente une avant-cour du Palais du Roi, au fond de laquelle paroît un grand Arc de Triomphe, & au-delà on découvre la Ville de Patare, capitale du Royaume de Lycie.

SCENE PREMIERE.

STENOBÉE, ARGIE.

STENOBÉE.

NOn, les ſoulevemens d'une Ville rebelle
Ne m'ont point fait quitter Argos ;
C'eſt l'Amour ſeul fatal à mon repos,

C'eſt le cruel Amour qui dans ces lieux m'appelle.
Pretus n'eſt plus, & déſormais ſa mort
Me rend maîtreſſe de mon ſort;
Je puis donner un Diadême,
Et viens dans cette Cour faire un dernier effort
Sur le cœur d'un Ingrat que j'aime.

ARGIE.

Quoi, de Bellerophon l'outrageante froideur
Ne peut de cet amour dégager votre cœur?

STENOBÉE.

Malgré tous mes malheurs, je ſerois trop heureuſe,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.
Ma fierté dès long-temps, par un juſte retour,
M'auroit fait triompher de ma flame amoureuſe;
Mais hélas! ma tendreſſe augmente chaque jour.
Malgré tous mes malheurs, je ſerois trop heureuſe,
Si les mépris pouvoient guérir l'amour.

ARGIE.

Contre Bellerophon votre aveugle colere
Aux plus ſanglans effets devoit s'autoriſer;
L'amour vous le fait voir toujours digne de plaire,
C'eſt aſſés pour vous appaiſer.

STENOBÉE.

Hélas! à quel excès je portai ma vengeance!
Je l'accuſai, malgré ſon innocence,
De vouloir m'inſpirer une coupable ardeur.
Ce fut pour lui ravir & l'honneur & la vie,

Que Pretus l'envoya chés le Roi de Lycie.
Et quels troubles alors ne ſentit point mon cœur!
En vain, quand l'amour eſt extrême,
On veut perdre un Ingrat qui nous oſe outrager.
On prend dans ſes malheurs plus de part que lui-même.
Hélas! quand il ſe faut venger de ce qu'on aime,
Qu'il en coûte pour ſe venger!

ARGIE.

Ne redoutés plus rien; ce Héros invincible
Aux plus affreux périls tant de fois expoſé,
A ſa valeur a trouvé tout poſſible.
Quel triomphe pour vous, s'il vous étoit aiſé
De rendre enfin ſon cœur ſenſible!

STENOBÉE.

Du moins Bellerophon n'a jamais rien aimé:
C'eſt à la gloire qu'il ſe donne,
Et ſon cœur peut être charmé
Par les offres de ma Couronne.

Eſpoir, qui ſéduiſés les Amans malheureux,
Pourquoi ſuſpendre ma vengeance?
Je ſai, je ſai combien vous êtes dangereux,
Je ſai que vous allés entretenir mes feux,
Et redoubler leur violence.
Cependant vous rentrés dans mon cœur amoureux,
Et je ſens qu'avec vous il eſt d'intelligence.
Eſpoir, qui ſéduiſés les Amans malheureux,
Pourquoi ſuſpendre ma vengeance?

SCENE II.

STENOBÉE, PHILONOÉ, ARGIE.

PHILONOÉ.

REine, vous ſavés qu'en ce jour
Je reçois un Epoux de la main de mon Pere :
J'attens le choix qu'il en doit faire
Entre tous les Amans qui rempliſſent ſa Cour.
Obtenés qu'il n'en délibere
Que de concert avec l'Amour.

Qu'il eſt doux de trouver dans un Amant qu'on aime,
Un Epoux que l'on doit aimer!
Lorſque le cœur a choiſi de lui-même
Le ſeul objet qui pouvoit l'enflamer,
Qu'il eſt doux de trouver dans un Amant qu'on aime,
Un Epoux que l'on doit aimer!

STENOBÉE.

Quoi, Princeſſe, à l'Amour vous auriés pû vous rendre ?

PHILONOÉ.

En vain j'ai voulu m'en défendre.

STENOBÉE.

Et qui donc aimés-vous ?

PHILONOÉ.

Un Héros que les Dieux
Ont fait des Conquérans l'exemple glorieux.
Eſtimé dans la paix, redouté dans la guerre,
Il eſt, & la terreur, & l'amour de la Terre.
Si pour chercher à vaincre il court dans les hasards,
A ſes premiers efforts ſes ennemis ſe rendent;
Et s'il aime, il n'eſt point de cœurs qui ſe défendent
De ſes premiers regards.

STENOBÉE.

Ah ! c'eſt Bellerophon.

PHILONOÉ.

C'eſt lui, je le confeſſe,
Ne condamnés point ma tendreſſe.
Quand mille exploits fameux parlent pour un Amant,
Peut-on réſiſter un moment ?
Après avoir vaincu deux Nations guerrieres,
Bellerophon amene en ces lieux fortunés
Les Amazones priſonnieres,
Et les Solymes enchaînés.
Il poſſede mon cœur, je puis tout ſur ſon ame.
Reine, favoriſés une ſi belle flame.

SCENE III.

STENOBÉE, ARGIE.

STENOBÉE.

ET je croyois qu'aucune ardeur
N'eût jamais enflamé ſon cœur ?

ARGIE.

Un cœur qui paroît invincible
Peut être un temps ſans ſe laiſſer charmer ;
Mais on a beau ſe défendre d'aimer,
Le moment vient d'être ſenſible.

STENOBÉE.

C'en eſt fait, l'outrage eſt trop grand.
Si ſes cruels refus faiſoient tort à ma gloire,
Au moins il m'étoit doux de croire
Que mon cœur ſoupiroit pour un Indifférent.
Mais il aime, & c'eſt-là ce qui me déſeſpere,
Une autre a fait ce que je n'ai pû faire.

Venés, haine, vengeance, & verſés dans mon cœur
Votre poiſon le plus funeſte :
Vous ne ſauriés m'inſpirer trop d'horreur
Pour un Ingrat que je déteſte.

Suivons

Suivons, suivons ce déſeſpoir ;
Il faut, pour venger mon outrage,
Qu'Amiſodar ſerve ma rage ;
Son art dans les Enfers lui donne tout pouvoir.
Il en peut évoquer quelque monſtre effroyable
Qui porte le ravage & la flame en ces lieux.
Il m'aime, & ſi ſur lui je veux jetter les yeux ...

ARGIE.

Le Roi vient, contraignés l'ennui qui vous accable.

SCENE IV.

LE ROI, STENOBÉE, ARGIE, SUITE.

LE ROI.

Contre Bellerophon j'ai fait juſqu'à ce jour
Ce que Pretus pouvoit attendre
De l'aveugle zéle d'un Gendre.
Vous vouliés, comme lui, qu'il périt dans ma Cour.
D'abord, ſans connoître ſon crime,
J'abandonnai ſa tête aux rigueurs de ſon ſort.
Pretus croyoit ſa perte légitime,
C'étoit aſſés pour réſoudre ſa mort :
Mais enfin il eſt temps de vous ouvrir mon ame.
Après qu'il s'eſt rendu l'appui de mes Etats,

Je dois me conſerver ſon bras :
Ma Fille eſt l'objet de ſa flame.
Aujourd'hui de ma main elle attend un Epoux.
C'eſt lui que je choiſis.

STENOBÉE.

Ciel ! que me dites-vous ?
Choiſir Bellerophon ! & qui l'auroit pû croire ?

LE ROI.

Ses exploits l'ont rendu digne de cette gloire.

STENOBÉE.

Songés-vous que Pretus vous demanda ſa mort ?

LE ROI.

Les Dieux ne m'ont point fait arbitre de ſon ſort.

STENOBÉE.

Quoi, vous ſoutenés un coupable ?

LE ROI.

Quoi, votre haine eſt implacable ?

ENSEMBLE.

Ah ! ceſſés de vous obſtiner.

LE ROI.

Malgré votre jalouſe envie,

STENOBÉE.

Malgré vos ſoins pour lui ſauver la vie,

ENSEMBLE.

Il mérite { le prix / la mort } que je lui veux donner.

On entend des Timballes & des Trompettes.

STENOBÉE.

A ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance.
Je ne vous dis plus rien, mais vous devés ſonger
Que ſi vous négligés le ſoin de ma vengeance,
Je ſuis Reine, & puis me venger.

Après que Stenobée eſt ſortie, on voit entrer une Troupe d'Amazones & de Solymes enchaînés, dont ceux qui les conduiſent portent les armes : la marche que cette Troupe fait ſur le Théatre eſt une eſpéce de triomphe pour Bellerophon, qui entre après que les Amazones & les Solymes ont paſſé devant le Roi, & pris leur place.

SCENE V.

LE ROI, BELLEROPHON, Troupe D'AMAZONES & de SOLYMES.

Six hommes en Amazones chantans, six femmes en Amazones chantantes, Pages de la suite des Amazones, quatorze Solymes chantans, un Solyme dansant seul, quatre Amazones dansantes, quatre Solymes dansans, quatre hommes armés dansans.

LE ROI.

Venés, venés goûter les doux fruits de la gloire,
Qui dans tout l'Univers vous fait tant de jaloux.

BELLEROPHON.

Seigneur, quand on combat pour vous,
N'est-on pas sûr de la victoire?

LE ROI.

Après avoir rangé deux Peuples sous mes loix,
Prince, votre rare vaillance
Demeureroit sans récompense,

Si ma Fille n'étoit le prix de vos exploits.
Vous l'aimés, elle vous aime,
Soyés heureux, j'y consens.

BELLEROPHON.

Ah! Seigneur, puis-je encor me connoître moi-même?

LE ROI.

La valeur obtient tout des cœurs reconnoissans.
Un Héros que la gloire éleve
N'est qu'à demi récompensé,
Et c'est peu si l'amour n'acheve
Ce que la gloire a commencé.

BELLEROPHON.

Surpris de tant d'honneurs, je ne puis que me taire.
Quel service assés grand pouvoit les mériter?
J'eusse été trop téméraire
Si j'eusse osé m'en flatter,
Moi qu'un frere a chassé d'Ephire
Où mon pere Glaucus avoit donné la loi.

LE ROI.

Etre l'appui de mon Empire,
C'est mériter assés d'y régner après moi.
Qu'aucun ne garde ici des sujets de tristesse;
A vos Captifs je rends la liberté.

BELLEROPHON *aux Amazones & aux Solymes.*

Faites tous voir votre allegresse,
En sortant de captivité.

Le Roi & Bellerophon étant ſortis, ceux qui ont conduit les Amazones & les Solymes, leur ôtent les fers, & rendent l'épée aux unes, & la lance aux autres.

AMAZONES.

Quand un Vainqueur eſt tout brillant de gloire,
Qu'il eſt doux de porter ſes fers!

SOLYMES.

Celui qui nous ſoumit commande à la Victoire,
Il ſoumettra tout l'Univers.

TOUS.

Diſons cent fois ce qu'on ne peut trop dire,
Heureux qui vit ſous ſon Empire!

Les Amazones & les Solymes commencent ici leurs danſes, & chantent enſuite les paroles ſuivantes, dont chaque couplet ſe chante après une entrée.

AMAZONES & SOLYMES.

Faiſons ceſſer nos allarmes,
Goûtons les biens que rend la liberté:
Celui dont chacun craint les armes,
A fait finir notre captivité.
Un ſort ſi plein de charmes
Met notre gloire enfin en ſureté.

Rompons le cours de nos larmes,
Nos déplaiſirs ont aſſés éclaté :
Celui dont chacun craint les armes,
A fait finir notre captivité.
Un ſort ſi plein de charmes
Met notre gloire enfin en ſureté.

ACTE SECOND.

Le Théatre repréſente un Jardin délicieux, au milieu duquel paroît un Berceau en forme de dôme, ſoutenu à l'entour de pluſieurs Termes. Au travers du Berceau on découvre trois allées, dont celle du milieu eſt terminée par un ſuperbe Palais en éloignement; les deux autres finiſſent à perte de vûe.

SCENE PREMIERE.

PHILONOÉ, DEUX AMAZONES.

PHILONOÉ.

AMour, mes vœux ſont ſatisfaits,
Il m'eſt doux de porter tes chaînes,
Et j'oublie aujourd'hui les peines
Qui de mon cœur avoient troublé la paix.
Cruelles

Cruelles inquiétudes,
Soupirs languiſſans,
Si j'ai ſouffert vos tourmens les plus rudes,
Je n'ai pas trop payé les douceurs que je ſens.

PREMIERE AMAZONE.

Les douceurs que l'Amour fait trouver dans ſes chaînes,
Aux plus heureux Amans ont coûté des ſoupirs.

DEUXIÉME AMAZONE.

Les plaiſirs qui n'ont point commencé par les peines,
Ne ſont jamais de vrais plaiſirs.

PHILONOÉ.

Chantés, chantés la valeur éclatante
Du plus grand des Héros:
Si la Lycie eſt triomphante,
C'eſt à lui qu'elle doit ſa gloire & ſon repos.

PREMIERE AMAZONE.

Que de lauriers ſur une ſeule tête!
Avec lui la Victoire a peine à reſpirer.

DEUXIÉME AMAZONE.

De l'Univers entier il eût fait la conquête,
Si ſon grand cœur n'eût ſû ſe moderer.

ENSEMBLE.

Chantons, chantons la valeur éclatante
Du plus grand des Héros:
Si la Lycie eſt triomphante,
C'eſt à lui qu'elle doit ſa gloire & ſon repos.

SCENE II.

BELLEROPHON, PHILONOÉ, AMAZONES.

BELLEROPHON.

PRinceſſe, tout conſpire à couronner ma flame,
Tout s'apprête pour mon bonheur.
Sentés-vous les plaiſirs qui régnent dans mon ame?
Et les mêmes tranſports charment-ils votre cœur?

PHILONOÉ.

L'Amour qui nous unit par de ſi douces chaînes,
A dès long-temps uni tous nos deſirs.
A vos ſoupirs cent fois j'ai mêlé mes ſoupirs;
Et ſi j'ai partagé vos peines,
Je dois partager vos plaiſirs.

BELLEROPHON.

Qu'un ſi doux aveu doit me plaire!
Qu'il rend mon deſtin glorieux!

PHILONOÉ.

Quand ma bouche pourroit ſe taire,
L'amour feroit parler mes yeux.

ENSEMBLE.

Que tout parle à l'envi de notre amour extrême :
A ſes tranſports abandonnons nos cœurs ;
Et pour goûter toujours de nouvelles douceurs,
Diſons-nous cent fois, je vous aime.

PHILONOÉ *voyant Stenobée.*

Prince, adieu ; mon devoir m'appelle auprès du Roi.
Je vous laiſſe le ſoin d'entretenir la Reine.

BELLEROPHON.

Quel cruel ſupplice pour moi !

SCENE III.

STENOBÉE, BELLEROPHON, ARGIE.

STENOBÉE.

MA préſence ici te fait peine.

BELLEROPHON.

Il eſt vrai, je frémis, lorſque je vous revoi :
Quel deſtin ennemi vous amene en Lycie ?
Y venés-vous chercher à troubler mon repos ?
Vous m'avés fait bannir d'Argos,
Ne verrai-je jamais votre haine adoucie ?

STENOBÉE.

S'il te ſouvient des maux que je t'ai faits,
Qu'il te ſouvienne auſſi de ma tendreſſe extrême ;
Ne me reproche point, ingrat, que je te hais,
Ou reproche-moi que je t'aime.
J'ai tâché de te perdre, & j'ai cru le vouloir ;
J'ai ſuivi les tranſports d'une aveugle vengeance :
Mais plus à mon amour j'ai fait de violence,
Plus ſur mon cœur il a pris de pouvoir,
Et je ne t'ai jamais haï qu'en apparence.

BELLEROPHON.

Vous m'avés ſans relâche accablé de malheurs,
Je n'ai point reconnu l'amour dans vos fureurs.
Si l'amour quelquefois s'abandonne à la rage,
Il eſt toujours amour, même quand il outrage.
Mais vous, toujours conſtante à me perſécuter,
Vous n'avés épargné ma gloire ni ma vie,
Et je ne dois rien écouter
De ma plus mortelle ennemie.

SCENE IV.

STENOBÉE, ARGIE.

STENOBÉE.

TU me quittes, cruel ! arrête. Il fuit, hélas !
Mon amour voit sa honte, & n'en profite pas.

Vous ne sauriés guérir le mal qui me tourmente,
Foibles retours d'un impuissant dépit :
Des mépris d'un ingrat ma flame se nourrit ;
Elle devroit s'éteindre, & devient plus ardente.
L'amour trop heureux s'affoiblit ;
Mais l'amour malheureux augmente.

ARGIE.

Quoi, vous pourrés toujours souffrir
Qu'on vous brave, qu'on vous dédaigne ?

STENOBÉE.

Non, il faut dans son sang que mon amour s'éteigne :
Perdons tout, faisons tout périr.

SCENE V.

STENOBÉE, AMISODAR, ARGIE.

STENOBÉE.

Vous me jurés sans ceſſe une amour éternelle:
Croirai-je, Amiſodar, croirai-je vos ſermens?
Me ſerés-vous aſſés fidelle
Pour ne refuſer rien à mes reſſentimens?

AMISODAR.

Lorſque l'amour vous aſſervit mon ame,
Votre inſenſible cœur devroit ſe contenter
De ne pas répondre à ma flame.
Pourquoi me faire encor l'outrage d'en douter?
Vos froideurs, votre indifférence
Me touchent moins que cette offence;
Je meurs pour vos divins appas,
Et viens vous demander pour toute récompenſe,
Que vous n'en doutiés pas.

STENOBÉE.

Bellerophon m'a fait une mortelle injure,
Le Roi la connoît & l'endure;
Il le choiſit pour Gendre, au lieu de le punir:

Troublons l'hymen qui se prépare,
Par une vengeance barbare,
Dont le seul souvenir
Fasse trembler tout l'avenir.

AMISODAR.

Je puis de la nuit infernale
Faire sortir un Monstre furieux :
Mais vous-même tremblés d'exercer en ces lieux
Une vengeance si fatale.
Préparés-vous à voir nos Peuples allarmés,
Et nos Villes tremblantes.
Le Monstre couvrira de torrens enflamés
Nos Campagnes fumantes,
Et nos champs ne seront semés
Que de restes affreux de victimes sanglantes.

STENOBÉE.

Que ce spectacle sera doux
A la fureur qui me transporte !
Hâtés-vous, hâtés-vous
De servir mon courroux ;
Faites ouvrir la terre, & que le Monstre en sorte.
Hâtés-vous, hâtés-vous
De servir mon courroux.

AMISODAR.

Jusqu'au fond des enfers je vais me faire entendre.
Fuyés, Reine, fuyés ;

Vos yeux seront trop effrayés
De l'horreur qu'en ces lieux mes charmes vont répandre.

SCENE VI.

AMISODAR.

QUe ce Jardin se change en un désert affreux.

Le Jardin disparoît, & l'on voit en sa place une espéce de prison horrible, taillée dans les Rochers, & percée à perte de vûe, avec plusieurs chaînes, cordages, & grilles de fer qui la rempliſſent de toutes parts.

Noirs Habitans du séjour ténébreux,
Pour m'écouter dans vos demeures sombres,
Redoublés, s'il se peut, le silence des Ombres.
Et vous, à me servir employés tant de fois,
Ministres de mon Art, accourés à ma voix.

Quatre Magiciens & quatre Magiciennes paroiſſent, & témoignent en danſant l'ardeur avec laquelle ils se préparent à

ſervir Amiſodar. Après cette entrée, d'autres Magiciens au nombre de quatorze viennent faire avec lui la ſcene ſuivante.

SCENE VII.

AMISODAR, MAGICIENS.

Quatorze Magiciens chantans, un Sorcier danſant ſeul, quatre autres Sorciers danſans, quatre Sorcieres danſantes.

MAGICIENS.

Parle, nous voilà prêts, tout nous ſera poſſible.

AMISODAR.

Faites ſortir un Monſtre horrible.
Pour l'évoquer employés l'Acheron,
Le Cocyte, le Phlegeton;
Faites que votre voix dans tout l'Enfer raiſonne.
C'eſt moi qui vous l'ordonne.

Les Magiciens ſe jettent ici contre terre pour l'évocation.

MAGICIENS.

Par ce preſſant commandement,
Promptement, promptement,
Que le Tenare s'ouvre,
Que l'Enfer ſe découvre:
Cocyte, Phlegeton, il nous faut du ſecours;
Pour nous entendre, arrêtés votre cours.

AMISODAR.

Pourſuivés. Que pour moi votre pouvoir éclate,
Par Cerbere & la triple Hécate;
Parlés, preſſés, appellés à grand bruit,
Et la Mort & la Nuit.

Les Magiciens ſe jettent de nouveau contre terre.

MAGICIENS.

Nuit, Mort, Cerbere, Hécate, Erebe, Averne,
Noires Filles du Stix, que la fureur gouverne,
Entendés nos cris, ſervés-nous,
Nous travaillons pour vous.

AMISODAR.

Le charme eſt fait, les Monſtres vont paroître,
La terre s'ouvre & me le fait connoître.
Rendons aux ſombres Déïtés
Les honneurs que de nous elles ont mérités.

La terre s'ouvre, & on voit ſortir trois Monſtres qui s'élevent au-deſſus de trois

buchers ardens, l'un en forme de Dragon, l'autre de Lion, & le dernier de Bouc. Trois des Magiciens montent dessus : après quoi les quatre qui ont déja danſé font une nouvelle entrée avec les quatre Magiciennes, pour marquer leur joie de ce que le charme a réuſſi. Leur danſe étant finie, les trois Magiciens qui ſont ſur les Monſtres chantent alternativement les paroles ſuivantes avec les autres Magiciens.

MAGICIENS.

La terre nous ouvre
Ses gouffres profonds ;
L'enfer ſe découvre.
Chantons, triomphons,
On voit l'onde noire
Pour nous s'arrêter.
Victoire, victoire, victoire,
Nous avons la gloire
De tout ſurmonter.
Triomphe, victoire,
Triomphe, victoire,
Nous avons la gloire
De tout ſurmonter.
Non, non, rien ne peut nous réſiſter.

AMISODAR.

Un Monſtre ſeul cauſeroit plus d'effroi,
Il faut unir ces trois Monſtres enſemble.
Par un charme plus fort & plus digne de moi,
Faiſons qu'un ſeul corps les aſſemble.
Pour en venir à bout, deſcendons aux Enfers,
Les gouffres nous en ſont ouverts.

Tout s'abîme, & la terre s'ouvre.

ACTE TROISIÉME.

Le Théatre représente le vestibule du Temple fameux où Apollon rendoit ses oracles dans la Ville de Patare. Ce Temple paroît d'abord fermé dans le fond, & ne s'ouvre que lorsque la cérémonie commence à paroître.

SCENE PREMIERE.

STENOBÉE, ARGIE.

ARGIE.

Que vous faites couler & de sang & de larmes
Dans ces tristes climats!
Tout tremble, tout est en allarmes,
On voit régner par tout l'image du trépas;
Et le Monstre animé par la force des charmes,
Marque de mille morts la trace de ses pas.

STENOBÉE.

Lieux désolés & remplis de carnage,
Campagnes où le Monstre a semé tant d'horreur,
Ne me reprochés point ma jalouse fureur,
Dont votre embrasement est le fatal ouvrage;
L'amour désespéré qui régne dans mon cœur,
Vous venge assés de ce ravage.

ARGIE.

Quoi, vous ne goûtés point la secrette douceur
D'avoir troublé l'hymen qui vous outrage?

STENOBÉE.

Impuissante vengeance! inutile secours!
De quoi peux-tu servir, quand on aime toujours?
Les plus cruels transports que la fureur inspire,
Consolent mal un amour outragé.
Ce malheureux amour, après s'être vengé,
N'en fait pas moins sentir son tirannique empire.
Impuissante vengeance! inutile secours!
De quoi peux-tu servir, quand on aime toujours?

SCENE II.

LE ROI, STENOBÉE, ARGIE.

LE ROI.

Que de malheurs accablent la Lycie!
Si le Ciel lui gardoit de si funestes coups,
Avant qu'il fit sur elle éclater son courroux,
Que ne m'a-t-il ôté la vie?
Je ne vois en tous lieux que des marques d'effroi,
Que des objets qui m'épouvantent,
Et je partage, comme Roi,
Les maux que mes Sujets ressentent.

STENOBÉE.

Quand vous voyés vos Peuples abbatus,
Reconnoissés du Ciel la justice suprême.
Vous n'avés pas vengé l'injure de Pretus,
Il la venge lui-même.
Bellerophon victorieux
Cause tous les malheurs dont votre cœur soupire:
C'est contre lui seul que les Dieux
Ont envoyé le Monstre furieux
Qui désole tout votre Empire.
Que sa valeur en délivre ces lieux,
Puisque son crime vous l'attire.

SCENE III.

LE ROI, BELLEROPHON.

BELLEROPHON.

Vous venés consulter l'Oracle d'Apollon ?

LE ROI.

Je viens lui demander ce qu'il faut que j'espere
De mes Etats c'est le Dieu tutelaire,
Il écoute ma voix quand j'implore son nom.

BELLEROPHON.

Ce Dieu qui chérit la Lycie,
Dans ses malheurs voudra la secourir ;
Et l'encens qu'en ces lieux vous lui venés offrir,
Rendra du Ciel la colere adoucie.
Mais quand le Monstre immole à sa fureur
Tout le sang qu'il trouve à répandre,
Verrai-je, sans rien entreprendre,
Que par lui dans ces lieux tout soit rempli d'horreur ?

LE ROI.

Ah ! Prince, songés-vous que trois Monstres ensemble
Sont unis dans ce Monstre affreux ?
A son aspect il n'est rien qui ne tremble,
De sa brûlante haleine il pousse mille feux.

BELLE-

BELLEROPHON.

Ces trois Monstres unis n'ont rien qui m'épouvante :
Plus le combat coûte au Vainqueur,
Plus la victoire est éclatante,
Et c'est ce qui flatte un grand cœur.

SCENE IV.

LE ROI, PHILONOÉ, BELLEROPHON.

PHILONOÉ.

SEigneur, à votre voix je viens joindre la mienne,
Aux vœux que vous offrés je viens mêler mes pleurs,
Et demander au Ciel que la Lycie obtienne
La fin de ses malheurs.

LE ROI.

Contre le Monstre qui les cause,
Bellerophon veut employer son bras :
Consentirés-vous qu'il s'expose ?

PHILONOÉ.

Ah ! vous-même, Seigneur, vous n'y consentés pas ;
Souffrirés-vous qu'il coure où la mort est certaine ?

BÉLLEROPHON.

On court à la victoire en s'exposant pour vous;
Croyés-en l'ardeur qui m'entraîne.
Hélas! sans les frayeurs dont la Lycie est pleine,
Je serois déja votre Epoux.

PHILONOÉ.

Esperons tout des Dieux; un violent orage
Amene quelquefois le calme le plus doux.

LE ROI.

Le Temple s'ouvre, entrons, & par un juste hommage,
Méritons que le Ciel appaise son courroux.

Le Sacrificateur paroît avec ses Ministres, & un grand nombre de Peuples qui entrent dans le Temple en dansant.

SCENE V.

LE ROI, BELLEROPHON, PHILONOÉ, LA PYTHIE, SACRIFICATEUR, MINISTRES *du Temple*, CHŒUR DE PEUPLES.

Le grand Sacrificateur, quatre hommes portans des haches, quatre hommes portans des buires, huit Sacrificateurs, quatre enfans assistans au Sacrifice, quatre Prêtresses, Apollon, six flûtes de la suite du Sacrifice, huit assistans du Sacrifice.

CHŒUR DE PEUPLES.

LE malheur qui nous accable
Demande un Dieu favorable :
Entens-nous, grand Apollon.
Par la défaite du Serpent Python,
Par l'éclat de la gloire
Qui suivit ta victoire,
Viens nous secourir.
Hâtes-toi, sauves-nous, ou nous allons périr.

SECONDE ENTRÉE.

Nos soupirs te font connoître

Le malheur qui les fait naître :
Entens-nous, grand Apollon.
Par la défaite du Serpent Python,
Par l'éclat de la gloire
Qui suivit ta victoire,
Viens nous secourir.
Hâte-toi, sauve-nous, ou nous allons périr.

SACRIFICATEUR.

Reçois, grand Apollon, reçois ce sacrifice,
Fais que le Ciel nous soit propice.

CHŒUR DE PEUPLES.

D'un cœur soumis nous t'adressons nos vœux,
Ecoute un Peuple malheureux.

SACRIFICATEUR *versant du vin sur la tête de la victime.*

Par ce vin répandu fais cesser nos allarmes,
Arrête le cours de nos larmes.
Tu vois quel triste sort nous accable aujourd'hui ;
Prête-nous ton appui.
Vous, qu'à me seconder un zéle ardent anime,
Avancés, il est temps d'immoler la victime.

Les Ministres du Temple s'avancent auprès du Sacrificateur, & immolent la victime.

CHŒUR DE PEUPLES.

Dieux, qui connoissés nos malheurs,
Laissés-vous toucher de nos pleurs.

SACRIFICATEUR *montrant le cœur de la victime.*

Esperons, je ne vois que signes favorables,
Nos vœux au Ciel doivent être agréables.

Il jette le cœur & les entrailles dans le feu.

CHŒUR DE PEUPLES.

Après un augure si doux,
Tâchons de mériter que les Dieux soient pour nous.

Le Peuple danse à l'entour du feu, & chante ensuite ce premier couplet.

Montrons notre allegresse,
Ne parlons plus de chagrin;
Renonçons à la tristesse,
Nos malheurs vont prendre fin.
Quand le Ciel est propice à nos vœux,
Banniſſons l'ennui qui nous presse,
Nous allons tous être heureux.

Le Peuple continue sa danse, & chante le second couplet.

Le Ciel veut qu'on espere;
Il adoucit son courroux:
Notre hommage a fû lui plaire,
Tout s'est déclaré pour nous.
Banniſſons les soupirs de ces lieux,

Ne craignons plus rien de contraire,
Nos maux ont touché les Dieux.

SACRIFICATEUR.

Tout m'apprend qu'Apollon dans nos vœux s'intéreſſe,
Redoublés à l'envi vos marques d'allegreſſe.

Le Peuple commence une nouvelle danſe à l'entour du feu, & chante les paroles qui ſuivent.

CHŒUR DE PEUPLES.

Aſſés de pleurs
Ont ſuivi nos malheurs;
De notre zele
Vois l'ardeur fidele.
C'eſt en toi ſeul que notre eſpoir eſt mis;
Viens de nos maux adoucir les atteintes:
Finis nos plaintes,
Calmes nos craintes:
Fléchis pour nous les Deſtins ennemis:
L'Amour languit, troublé de nos allarmes;
Rappelles ici tous ſes charmes,
Toi que ſes traits ont tant de fois ſoumis.
Un Monſtre affreux
Nous rend tous malheureux.
Fais de ſa rage
Ceſſer le ravage.

C'eſt en toi ſeul que notre eſpoir eſt mis ;
Viens de nos maux adoucir les atteintes :
Finis nos plaintes,
Calmes nos craintes,
Fléchis pour nous les Deſtins ennemis :
L'Amour languit, troublé de nos allarmes ;
Rappelles ici tous ſes charmes,
Toi que ſes traits ont tant de fois ſoumis.

SACRIFICATEUR.

Digne Fils de Latone, & du plus grand des Dieux,
Parles, & daignes régler le deſtin de ces lieux.

L'Autel qui a paru s'enfonce, & la Pythie ſort de ſon antre, les cheveux épars ; en même temps on entend de grands éclats de tonnerre : le Temple tremble, & on le voit tout brillant d'éclairs.

LA PYTHIE.

Gardés tous un ſilence extrême,
Apollon vous entend, & va parler lui-même ;
Son approche déja fait briller les éclairs.
Entendés raiſonner le ſifflement des airs ;
Ecoutés le bruit du tonnerre,
Voyés trembler & le Temple & la Terre.
Il va paroître, je le voi ;
A ſon aſpect frémiſſés comme moi.

La Pythie se panche vers la terre, tandis qu'Apollon paroît en statue d'or, & prononce l'oracle qui suit.

APOLLON.

Que votre crainte cesse ;
Un des Fils de Neptune appaisera pour vous
Le celeste courroux.
Pour l'en récompenser, il faut que la Princesse
Le prenne pour Epoux.

La Pythie s'enfonce dans l'antre d'où elle est sortie; Apollon disparoît, & le Peuple se retire.

LE ROI *à Bellerophon & à Philonoé.*

Vous l'avés entendu, je n'ai rien à vous dire ;
Je plains vos déplaisirs, comme vous j'en soupire
Mais rien n'est préférable au repos de ces lieux :
Soumettons-nous aux Dieux.

SCENE VI.

BELLEROPHON, PHILONOÉ.

BELLEROPHON.

DAns quel accablement cet Oracle me laiſſe !

PHILONOÉ.

Ah ! cruelle ſurpriſe !

BELLEROPHON.

O funeſte revers !
Quoi ! je vous perds, belle Princeſſe ?

ENSEMBLE.

Hélas ! n'avons-nous eu le deſtin favorable,
Que pour mieux reſſentir le coup qui nous accable ?

BELLEROPHON.

Mes vœux alloient être contens.

PHILONOÉ.

Jamais ſort n'eût été plus heureux que le nôtre.

ENSEMBLE.

Qui croiroit que deux cœurs ſi tendres & ſi conſtans

Ne fuſſent pas deſtinés l'un pour l'autre ?

BELLEROPHON.

Vous ne ſerés donc point à moi ?
Quel prix d'une ardeur ſi fidele !

PHILONOÉ.

N'y penſons plus.

BELLEROPHON.

Quoi ! vous pourrés, cruelle,
Engager ailleurs votre foi ?

PHILONOÉ.

Briſés, briſés une fatale chaîne.
Quand j'ai reçu l'hommage de vos vœux,
Je croyois que le Ciel conſentiroit ſans peine
Que l'hymen nous rendît heureux,
Et je n'attendois pas l'oracle rigoureux
Qui nous ſacrifie à ſa haine.

BELLEROPHON.

Non, non, quoiqu'il ait ordonné,
On ne verra jamais que mon amour s'éteigne.
Je n'examine point ce qu'il faut que je craigne
De l'oracle fatal qui vient d'être donné.
Que le Deſtin jaloux d'une flame ſi belle
Me porte encor des coups plus rigoureux ;
Au moins je puis être fidelle,
Si je ne ſaurois être heureux.

PHILONOÉ.

Se peut-il que le Ciel contre un amour ſi tendre
Exerce toutes ſes rigueurs ?

BELLEROPHON.

De ſes ordres cruels l'Amour doit-il dépendre ?

ENSEMBLE.

Aimons-nous, malgré nos malheurs,
Ce n'eſt pas au Deſtin à ſéparer les cœurs.

ACTE QUATRIÉME.

Des Rochers fort hauts & fort eſcarpés couverts de ſapins & d'autres arbres ſolitaires, ſont la décoration de cet Acte. Au fond du Théatre paroît un Rocher de la méme hauteur, & garni des mémes arbres. Il eſt percé par trois Grottes, au travers deſquelles on découvre un Payſage à perte de vûe.

SCENE PREMIERE.

AMISODAR.

QUel ſpectacle charmant pour mon cœur amoureux !
Ces morts de tous côtés étendus dans les plaines,
Me ſont de ſûrs garants de la fin de mes peines ;
Tout périt pour me rendre heureux.

Fontaines, tariſſés; embraſés-vous, Montagnes;
Brûlés, Forêts; ſéchés, Campagnes;
Toutes les horreurs que je voi
Sont autant de ſujets de triomphe pour moi.
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix?
Que tout l'Univers ſurpris
Condamne l'amour extrême
Qui coûte tant de ſang, de larmes & de cris.
Quand on obtient ce qu'on aime,
Qu'importe, qu'importe à quel prix?

SCENE II.

ARGIE, AMISODAR.

ARGIE.

IL faut, pour contenter la Reine,
Rendre le Monſtre à l'éternelle nuit.
Bellerophon au déſeſpoir réduit,
S'apprête à le combattre, & ſa perte eſt certaine:
Mais cette prompte mort finit trop tôt ſa peine.
Quand un fatal Oracle eſt contraire à ſes vœux,
S'il ne ſouffre long-temps, il n'eſt point malheureux.
Puiſqu'un fils de Neptune épouſe la Princeſſe,
Laiſſés vivre l'ingrat dans ſes jaloux tranſports.

Voir aux mains d'un rival l'objet de ſa tendreſſe,
C'eſt tous les jours endurer mille morts.

AMISODAR.

Le laiſſer vivre ! ô Dieux ! que faut-il que je penſe ?
Je vois pour lui la Reine s'allarmer,
Lorſque ſa mort eſt prête à remplir ſa vengeance :
Eſt-ce le haïr, ou l'aimer ?

ARGIE.

Montrés que votre cœur ne cherche qu'à lui plaire ;
Pourquoi pénétrer dans le ſien ?
Quand l'objet aimé parle, un Amant doit tout faire,
Et n'examiner rien.

AMISODAR.

Non, non, que mon rival périſſe,
Eſt-ce à moi d'empêcher qu'il ne perde le jour ?

ARGIE.

Il faut faire à la Reine encor ce ſacrifice,
Ou renoncer à votre amour.

VOIX *derriere le Théatre.*

Tout eſt perdu, le Monſtre avance,
Sauvons-nous, ſauvons-nous.

AMISODAR.

Le Monſtre approche, éloignés-vous.

ARGIE.

Ciel, contre ſa fureur embraſſe ma défenſe.

SCENE III.

UNE NAPÉE & UNE DRIADE.

ENSEMBLE.

Plaignons, plaignons les maux qui désolent ces lieux;
Les pleurs qu'ils font couler devroient toucher les Dieux.

DRIADE.

Il n'est plus d'herbes dans les plaines.

NAPÉE.

Il n'est plus d'eaux dans les fontaines.

DRIADE.

Tout périt.

NAPÉE.

Tout tarit.

DRIADE.

Quel excès d'ennuis!

NAPÉE.

Quelles peines!

ENSEMBLE.

Plaignons, plaignons les maux qui désolent ces lieux;
Les pleurs qu'ils font couler devroient toucher les Dieux.

SCENE IV.

DIEUX DES BOIS, UNE NAPÉE & UNE DRIADE.

DIEUX DES BOIS.

LEs forêts sont en feu, le ravage s'augmente,
Ce n'est par-tout qu'épouvante & qu'horreur.

NAPÉE & DRIADE.

Du Monstre, comme vous, nous sentons la fureur,
Voyés cette plaine brûlante.

DIEUX DES BOIS.

Hélas! que sont-ils devenus
Ces bois dont nous faisions nos retraites tranquiles?

NAPÉE & DRIADE.

Ces eaux qui serpentoient dans ces plaines fertiles,
Ces eaux, hélas! ne coulent plus.

DIEUX DES BOIS.

Que de tristes allarmes!

NAPÉE & DRIADE.

Que de sujets de larmes!

TOUS.

Pour adoucir le Ciel qui voit tant de malheurs,
Joignons nos soupirs & nos pleurs.

SCENE V.

LE ROI, BELLEROPHON.

LE ROI.

AH! Prince, où vous emporte une ardeur trop guerriere ?
En vain à cent périls on vous a vû courir,
En vain votre grand nom remplit la terre entiere;
Vous cherchés un combat où vous allés périr.

BELLEROPHON.

Je ne vais point combattre un Monstre redoutable;
Pour remplir de mon nom l'Univers étonné :
Je vais, Amant infortuné,
Finir un sort trop déplorable.
Cent fois jusqu'à ce triste jour
J'ai hasardé ma vie en cherchant la victoire :
Ce que j'ai fait animé par la gloire,
Ne le pourrai-je faire animé par l'amour ?

LE ROI.

Suivre un amour trop téméraire,
C'est vous livrer vous-même au plus funeste sort.

BELLEROPHON.

Accablé de malheurs, puis-je craindre la mort ?

LE ROI.

Ménagés votre vie, elle m'est toujours chere :

Par ces aimables nœuds
Que je vous deſtinois avec mon Diadême ;
Par la Princeſſe même,
Accordés, accordés quelque choſe à mes vœux.
Je vais faire à Neptune offrir un ſacrifice :
Allons ſavoir ſes volontés,
Peut-être il nous ſera propice.

BELLEROPHON.

En vain, Seigneur, vous me flattés,
Puiſqu'à ſon fils vous devés la Princeſſe ;
Au moins, en combattant, laiſſés-moi faire voir
Que mon amour méritoit ſa tendreſſe.

LE ROI.

Ah ! que je crains pour vous ce fatal déſeſpoir !
Adieu ; quand le péril ne vous peut émouvoir,
Je dois vous cacher ma foibleſſe.

On commence à voir ici tout le Payſage de l'enfoncement du Théatre rempli de feu & de fumée, pour marquer le dégât que fait la Chimere dans le Pays.

SCENE VI.

BELLEROPHON.

HEureuſe mort, tu vas me ſecourir
Dans mon malheur extrême!
Je cours m'offrir au Monſtre, aſſuré de périr;
Mais je m'en fais un bien ſuprême.
Quand on a perdu ce qu'on aime,
Il ne reſte plus qu'à mourir.

On voit ici Pallas dans un Char de nuages du côté droit, & en même temps paroît un autre Char vuide, qui deſcend juſques ſur le Théatre du côté gauche.

SCENE VII.

PALLAS dans ſon Char, BELLEROPHON.

PALLAS.

ESpere en ta valeur, Bellerophon, eſpere,
Pallas deſcend du Ciel pour t'offrir ſon ſecours.

BELLEROPHON.

Déeſſe, en vain tu prens ſoin de mes jours,
Quand la mort ſeule peut me plaire.

PALLAS.

Ton ſort eſt marqué dans les Cieux ;
Viens, monte dans ce Char, & t'abandonne aux Dieux.

Bellerophon monte dans le Char, & eſt élevé ſur le ceintre avec Pallas. Cependant on entend le Peuple qui exprime ſa déſolation par ces vers.

CHŒUR DE PEUPLES *derriere le Théatre.*

Quelle horreur ! quel triſte ravage !
Le Monſtre redouble ſa rage !

Pendant qu'on entend les cris des Peuples épouvantés, la Chimere paroît au fond du Théatre, & en même temps Bellerophon monté sur Pegase, fond du haut de l'air, & après un premier combat avec la Chimere, il se sauve dans les airs, & traverse le Théatre.

CHŒUR DE PEUPLES *derriere le Théatre, pendant le combat de Bellerophon.*

Un Héros s'expose pour nous;
Dieux, soutenés son bras, & conduisés ses coups.

Bellerophon fond une seconde fois sur la Chimere au milieu du Théatre; & après qu'il a disparu un moment en s'élevant sur le ceintre, il paroît pour la troisiéme fois sur le devant du Théatre, attaque de nouveau la Chimere, la blesse à mort, & se sauve en l'air, faisant son vol en rond, & après trois tours, on le voit se perdre dans les nues: cependant la Chimere tombe morte entre les Rochers; ce qui donne lieu à la joie que marque le Peuple par les vers suivans.

CHŒUR DE PEUPLES *derriere le Théatre.*

Le Monſtre eſt défait, quelle gloire!
Bellerophon remporte la victoire!

ACTE CINQUIÉME.

Le Théatre représente une grande avant-cour d'un Palais qui paroît élevé dans la gloire : on y monte par deux grands degrés qui forment les deux côtés de cette décoration en ovale, & qui sont enfermés par deux grands bâtimens d'architecture d'une hauteur extraordinaire. Les deux degrés & les galleries qui les environnent sont remplis des Peuples de la Lycie, assemblés en ce lieu pour y recevoir Bellerophon, que Pallas doit y ramener après la défaite de la Chimere.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, PHILONOÉ, CHŒUR DE PEUPLES.

LE ROI.

PRépatés vos chants d'allegresse,
Peuples, c'est en ce lieu que pour notre bonheur,

Pallas doit ramener un illuſtre Vainqueur
Que le Ciel pour Epoux deſtine à la Princeſſe.
Enfin nos vœux ont réuſſi :
Un oracle confus faiſoit notre infortune ;
Mais cet oracle eſt éclairci,
Bellerophon eſt le fils de Neptune.
Pour nous le déclarer dans ſon Temple, à nos yeux,
Ce Dieu des Mers vient de paroître ;
Lui-même pour ſon ſang a daigné reconnoître
Ce Héros glorieux.
D'une Nymphe jalouſe il craignit la colere ;
Et quand Bellerophon reçut de lui le jour,
Il voulut que Glaucus feignît d'être ſon pere.
Il revient triomphant, célébrés ſon retour.

CHŒUR DE PEUPLES.

Viens, digne ſang des Dieux, jouir de ta victoire,
Chacun eſt charmé de ta gloire ;
Et pour chanter tes grands exploits,
Nous allons tous joindre nos voix.

LE ROI.

Et toi, ma Fille, abandonne ton ame
Aux tranſports de ta flame.
Bellerophon t'eſt donné pour Epoux.

PHILONOÉ.

Après tant de rudes allarmes,
Pouvons-nous trop goûter les charmes
D'un changement ſi doux ?

LE ROI.

Qu'il eſt grand ce Héros, qui ne voit point d'obſtacles,
Que le ſort contre lui ne forme vainement!

PHILONOÉ.

Pour tout vaincre, il ſuffit qu'un Héros ſoit Amant,
La valeur & l'amour font toujours des miracles.

TOUS DEUX.

La valeur & l'amour font toujours des miracles.

CHŒUR DE PEUPLES.

O jour pour la Lycie à jamais glorieux,
Où le ſang de nos Rois s'unit au ſang des Dieux!

SCENE II.

LE ROI, STENOBÉE, PHILONOÉ, ARGIE, CHŒUR DE PEUPLES.

LE ROI.

VEnés-vous partager l'allegreſſe publique?
Enfin pour nous le Ciel s'explique,
Neptune a reconnu Bellerophon pour Fils.

STENOBÉE.

Je ſai tout. Dieux cruels, vous l'avés donc permis?

LE ROI.

Bellerophon cauſe-t-il cette plainte ?

STENOBÉE.

C'eſt lui ſeul, il eſt vrai, qui fait mon déſeſpoir.
Du plus ardent amour j'eus pour lui l'ame atteinte,
Et pour toucher ſon cœur j'ai manqué de pouvoir.
Toujours l'ingrat dédaigna ma tendreſſe ;
Prête à le voir enfin épouſer la Princeſſe,
J'ai voulu renverſer vos odieux projets.
Amiſodar m'aimoit, j'ai fait agir ſes charmes,
Et le Monſtre pour lui rempliſſant tout d'allarmes,
N'a verſé que pour moi le ſang de vos Sujets.

LE ROI.

Le traître ! qu'on l'arrête.

STENOBÉE.

Il s'eſt mis par la fuite
A couvert de votre pourſuite ;
Mais il traîne avec lui ſon crime & ſon amour.

LE ROI.

Quoi ! le Ciel ſouffre encor que vous voyiés le jour ?

STENOBÉE.

J'ai prévenu tout ce que peut ſa haine :
La juſtice que je me rends,
Me fait par le poiſon mettre fin à ma peine.
Je le ſens déja qui coule de veine en veine,
Déja le jour ſe cache à mes regards mourans.
Vous, de qui la rigueur m'a toujours pourſuivie

Avec ſes plus funeſtes traits,
Dieux inhumains, j'abandonne la vie ;
Eſtes-vous ſatisfaits ?
Et toi, cruel Amour, reçois une victime
Que tu cherchois à t'immoler ;
Je meurs pour expier le crime
Des feux dont tu m'as fait brûler.
Je n'ai pû m'affranchir de ton barbare empire
Qu'en renonçant au jour ;
Vois mes derniers ſoupirs, impitoyable Amour,
J'expire.

PHILONOÉ.

Quel excès de fureur !

LE ROI.

Sa mort en eſt le prix ;
Mais oublions & ſon crime & ſa peine :
Voici Bellerophon que Pallas nous ramene,
Son triomphe doit ſeul occuper nos eſprits.

On voit Pallas dans un Char, & Bellerophon avec elle. Tandis qu'elle deſcend, le Peuple marque ſa joie par le ſon des Timballes, des Trompettes & de tous les autres Inſtrumens.

SCENE DERNIERE.

PALLAS, LE ROI, BELLEROPHON, PHILONOÉ, CHŒUR DE PEUPLES.

PALLAS.

Connoissés le Fils de Neptune
Dans ce jeune Héros.
A sa seule valeur vous devés le repos
Qui succede à votre infortune;
Pallas le ramene en ces lieux.
C'est lui qui doit épouser la Princesse,
Faites-en tous paroître une entiere allegresse,
Et rendés grace aux Dieux.

Bellerophon descend du Char, & Pallas est enlevée sur le ceintre.

BELLEROPHON *à Philonoé.*

Enfin je vous revois, Princesse incomparable.

PHILONOÉ.

O changement à mes vœux favorable!

TOUS DEUX.

Quel plaisir de voir en ce jour
Le Destin céder à l'Amour!

LE ROI.

Jouissés des douceurs que l'hymen vous prépare ;
Vivés heureux, vivés toujours Amans :
Que tous vos momens
Soient doux & charmans,
Et qu'un bonheur sans fin répare
Ce qu'un sort rigoureux vous causa de tourmens.

On entend ici les Timballes & les Trompettes, & tous les autres Instrumens, dont le son se mêle aux acclamations du Peuple qui chante les vers suivans.

CHŒUR DE PEUPLES.

Le plus grand des Héros rend le calme à la Terre ;
Il fait cesser les horreurs de la Guerre.
Jouissons à jamais
Des douceurs de la paix.

Neuf Lyciens se détachent & font ici une entrée, après laquelle le Peuple chante les deux couplets qui suivent au même son des Timballes, des Trompettes & de tous les autres Instrumens.

CHŒUR DE PEUPLES.

Les plaisirs nous préparent leurs charmes ;
Ne songeons plus qu'à passer de beaux jours :

Si le Ciel nous fit verſer des larmes,
Un heureux ſort en arrête le cours.
Puiſqu'un Héros fait ceſſer nos allarmes,
Cherchons les Jeux, les Ris & les Amours.

Que la paix qui ſuccede à la peine
Fait aiſément oublier les ſoupirs !
Si le Ciel nous ſoumit à ſa haine,
Un heureux ſort ſatisfait nos deſirs.
Dans les beaux jours qu'un Héros nous ramene,
Cherchons les Ris, les Jeux & les Plaiſirs.

LE RETOUR
DE CLIMENE,
PASTORALE.

LA petite Piéce qui ſuit avoit été faite pour être miſe en muſique, quoiqu'il ſoit arrivé qu'on ne l'y a point miſe. On avoit même demandé qu'elle fût ſur le retour d'une belle perſonne ; ce qui eſt un ſujet aſſés ſtérile, & que je n'euſſe point choiſi, ſi on m'eût laiſſé le choix.

LE

LE RETOUR DE CLIMENE, *PASTORALE.*

SCENE PREMIERE.

ALCIDON, TIRCIS.

ALCIDON.

TIrcis, rends-moi raiſon
De tout ce qu'en ces lieux j'admire;
Pourquoi, quand l'été ſe retire,
Vois-je renaître ici des fleurs ſur leur gazon?
Tircis, que veut dire
Un ſi doux zéphire
Hors de la belle ſaiſon?
J'attendois déſormais la neige & la froidure;
Aurons-nous le printemps deux fois?

TIRCIS.

Climene eſt de retour, Berger, & la nature
L'apprend à nos oiſeaux, à nos prés, à nos bois.
Vois comme en ces climats elle ſe renouvelle,
Elle n'a jamais eu d'appas plus éclatans ;
Elle en veut faire autant pour cette Belle
Qu'elle en feroit pour le Printemps.

ALCIDON.

Ah! je ne devois pas attendre
Qu'on m'apprît qu'elle eſt de retour ;
Et ne ſentois-je pas qu'en ce charmant ſéjour
Il vient de ſe répandre
Un air plus amoureux, plus tendre ?

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour.

TOUS DEUX.

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour.

TIRCIS.

Qui pourroit s'en défendre ?

ALCIDON.

Tous les cœurs enchantés ſe rendront à leur tour.

TOUS DEUX.

Aimons, en ce charmant ſéjour
On ne reſpire plus qu'amour.

SCENE II.

ALCIDON, TIRCIS, THAMIRE.

THAMIRE.

Entendrai-je toujours retentir nos bocages
De ces vaines chanſons ?
Pourquoi rendre à l'Amour ces indignes hommages ?
Il trouble ſeul par ſes cruels ravages
Le repos dont nous jouiſſons.
S'il n'étoit point d'amour au monde,
Que les Bergers ſeroient heureux !
Les charmes d'une paix profonde,
Les innocens plaiſirs n'étoient faits que pour eux.
S'il n'étoit point d'amour au monde,
Que les Bergers ſeroient heureux !

Ne ſouffrons point qu'il nous enchaîne ;
Qui réſiſte d'abord, en triomphe toujours.

TIRCIS.

Berger, vous ceſſerés de tenir ce diſcours ;
Vous n'avés jamais vû Climene.

THAMIRE.

J'ai vû mille Beautés qui ne m'ont point ſurpris ;
J'ai vû Silvie, Aminte, & Liſette & Doris,

Attaquer mon repos dont leur fierté s'offense ;
Mon cœur s'est éprouvé contre tous leurs appas,
Je suis sorti de ces divers combats
Plus assuré de mon indifférence.
Que puis-je avoir à redouter ?
S'il faut combattre encor, ma victoire est certaine.

ALCIDON.

Berger, tout cet orgueil se laissera dompter,
Vous n'avés jamais vû Climene.

THAMIRE.

Et bien, qu'elle paroisse avec tous ses attraits,
Elle n'a jamais vû Thamire,
Elle apprendra qu'on peut braver ses traits ;
J'insulterai ces yeux dont l'éclat vous attire,
En conservant une profonde paix.

ALCIDON & TIRCIS.

Ah ! ne poursuivés pas, vous vous rendés coupable ;
De son pouvoir l'Amour est trop jaloux.
Quelle vengeance effroyable
Vous prépare son courroux !
Nous en frémissons pour vous.

THAMIRE.

Ne craignés rien pour moi, je saurai me défendre.
L'empire de l'Amour auroit peine à s'étendre,
Si de l'indifférence on savoit mieux le prix.
Tout son pouvoir se borne à prendre
De foibles cœurs qui veulent être pris.

SCENE III.

TIRCIS, ALCIDON.

TIRCIS & ALCIDON.

N'Imitons point ce téméraire,
Craignons toujours l'Amour, évitons sa colere.

ALCIDON.

L'Amour, le plus grand des vainqueurs,
Soumet tout à ses loix, & l'Univers l'adore;
Mais les cœurs des Bergers lui doivent plus encore
Que tous les autres cœurs.

SCENE IV.

TIRCIS, ALCIDON, FLORISE.

FLORISE.

JE cours de toutes parts, le déſeſpoir dans l'ame;
Bergers, on ne doit plus ſe fier aux ſermens;
Le plus tendre des Amans,
Philene a trahi ma flame.
Doux nœuds qu'avoient formés d'innocentes amours,
Que nous prenions plaiſir à ſerrer tous les jours
Par une tendreſſe nouvelle,
Hélas! ne pouviés-vous avec tous vos attraits
Arrêter plus long-temps un Amant infidelle,
Vous qui m'engagiés pour jamais?

TIRCIS.

Mais, Bergere, avés-vous une entiere aſſurance
De ce funeſte changement?
Souvent un cœur jaloux en croit trop aiſément
La plus foible apparence.

FLORISE.

Mon malheur n'eſt que trop certain,
Une agréable erreur ne peut flatter ma peine;

Je me déguiſerois en vain
Le crime de Philene ;
Je viens de voir ſur le ſein de Climene
Des fleurs qu'il tenoit de ma main.

ALCIDON.

Je ne ſuis point ſurpris que Climene l'engage ;
Il faut aimer Climene, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.
Tous les cœurs ſont faits pour ſes loix ;
L'Amour en ſa faveur permet qu'on ſoit volage.

Il faut aimer Climene, il faut lui rendre hommage,
Dût-on quitter l'objet dont on avoit fait choix.

FLORISE.

Eſt-ce là, juſte Ciel, dans mes douleurs preſſantes,
Le ſoulagement que j'attens ?

TIRCIS & ALCIDON.

Climene eſt de retour ; que nous verrons d'Amantes
Pleurer des Amans inconſtans !

SCENE V.

TIRCIS, ALCIDON, THAMIRE.

THAMIRE.

BErgers, pourrés-vous bien m'en croire ?
Je viens de voir Climene, & ne me connois plus.
Je suis tombé dans un trouble confus,
Je n'ai point à ses yeux disputé leur victoire,
Je ressens des transports qui m'étoient inconnus ;
J'ai déja perdu la mémoire
De ces projets si fiers jusqu'ici soutenus.

TIRCIS & ALCIDON.

O redoutable Amour ! ô puissante Venus !
Quel triomphe pour vous ! quelle éclatante gloire !

THAMIRE.

A l'aimable Climene ils vouloient réserver
Un cœur qui fut toujours rebelle ;
Ils m'ont permis long-temps de les braver,
Pour rendre ma défaite encor plus digne d'elle.

ALCIDON.

Que nous sommes charmés de votre ardeur nouvelle !

Vous ne ſerés donc plus le ſeul de ces Hameaux,
Qui chante ſur des tons ſi différens des autres ?
Vous aimés, & vos chalumeaux
Vont s'accorder avec les nôtres.

THAMIRE.

A des chants amoureux ils n'ont jamais ſervi,
Bergers, récompenſons un temps que je regrette ;
Déſormais je n'ai plus de voix ni de muſette,
Que pour chanter les yeux qui m'ont ravi.

TOUS TROIS.

Chantons l'aimable Souveraine
De mille & mille cœurs ;
Chantons des traits toujours vainqueurs ;
Chantons, chantons Climene.

TIRCIS.

En quelques lieux qu'elle tourne ſes pas,
Mille tendres amours y marquent ſa préſence.

THAMIRE.

La fiere indifférence
Fuit toujours devant ſes appas.

ALCIDON.

Elle nous défend l'eſpérance,
Et ſes rigueurs ne nous guériſſent pas.

TOUS TROIS.

Chantons l'aimable Souveraine
De mille & mille cœurs ;
Chantons des traits toujours vainqueurs ;
Chantons, chantons Climene.

ENONE,

PASTORALE.

ACTEURS.

ENONE, *Fille du Fleuve Scamandre.*

IDALIE, *Bergere.*

PARIS.

HECTOR.

CHŒUR DE BERGERS.

ENONE,

PASTORALE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ENONE, CHŒUR DE BERGERS.

ENONE.

MOn Berger revient aujourd'hui ;
Suivés de mes transports la douce violence,
Bergers, occupons-nous de lui ;
Cueillons pour lui des fleurs en son absence.

UN BERGER.

Nous sommes tous intéressés
A servir un amour si tendre ;
Vous êtes fille de Scamandre,

Et vous nous faites voir par vos soins empressés,
Qu'à l'amour d'une Nymphe un Berger peut prétendre.
Nous sommes tous intéressés
A servir un amour si tendre.

Un aimable Pasteur a sû plaire à nos yeux,
Les Pasteurs à l'envi chantent cette victoire ;
La gloire de Pâris est la commune gloire
De tous les Bergers de ces lieux.

CHŒUR.

Un aimable Pasteur, &c.

ENONE.

Dans l'Empire d'Amour on tient le rang suprême,
Dès que l'on fait charmer. *
Le Dieu Pan & Jupiter même
N'y sont point reconnus, s'ils ne se font aimer :
Et c'est un demi-Dieu que le Berger qu'on aime.

UN BERGER.

Aimés sans crainte, livrés-vous
Aux innocens plaisirs d'une ardeur mutuelle.
Vous êtes Nymphe & belle ;
Vous aimés ; votre amour & des appas si doux
Ne sauroient trouver d'infidelle.

ENONE.

Mon Berger m'aimera toujours,
Il me le jure tous les jours ;

* Ces deux Vers sont aussi dans *Thetis & Pelée*. Il faut en conclure que cet Opera est postérieur à *Enone*.

J'en crois l'ardeur dont il le jure,
J'en crois ses doux transports & ses soins assidus;
Mais j'en crois peut-être encor plus
Mon cœur même qui m'en assure.

SCENE II.

ENONE, IDALIE, CHŒUR.

IDALIE.

NYmphe, Pâris est arrivé.

ENONE.

Il me cherche, sans doute; ah! courons, Idalie,
Dans les lieux où tu l'as trouvé.

IDALIE.

Je l'ai trouvé rêveur, plein de mélancolie,
Assis sous ces arbres voisins;
Et ses soupirs marquoient une ame ensevelie
Dans de profonds chagrins.

ENONE.

Il ne me cherche pas! Ah! Dieux! quelle nouvelle!
Il est si près d'Enone, & ne la cherche pas!
Quel retour d'un Amant! deux jours d'absence, hélas!
Ont-ils changé ce cœur si tendre & si fidelle?

IDALIE.

Mais ſans doute il reſſent une peine cruelle.

ENONE.

Ah! que ne la vient-il partager avec moi?
Si nos peines ne ſont communes,
Si je n'adoucis plus toutes ſes infortunes,
Il me manque de foi.
Je friſſonne déja des maux que j'enviſage;
Un déſordre confus agite mes eſprits.
Dieux! quel eſt cet affreux préſage?
Allons, allons chercher Pâris.

SCENE III.

IDALIE, CHŒUR.

IDALIE.

POur les cœurs délicats l'Amour a trop d'allarmes,
Ils en devroient toujours éviter le danger;
Mais les cœurs délicats, trop touchés de ſes charmes,
Sont les plus prêts à s'engager.

CHŒUR.

Pour les cœurs délicats, &c.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PARIS.

AImables lieux, agréables retraites,
Qui m'avés vû goûter
Des douceurs si parfaites,
Non, je ne saurois vous quitter.
Vous me représentés sans cesse
Les plaisirs dont mon cœur s'est laissé transporter:
Vous promettés encor ces biens à ma tendresse;
Non, je ne saurois vous quitter.

Mais je vois la Nymphe que j'aime.
Lieux trop charmans, qu'elle vient vous prêter
D'appas pour m'arrêter!
Soyés toujours témoins de mon ardeur extrême;
Non, je ne saurois vous quitter.

SCENE II.

PARIS, ENONE.

PARIS.

ENone, ſavés-vous quel ennui me tourmente?
On me veut arracher des lieux où je vous voi.
J'étois Berger, vous receviés ma foi,
Mon bonheur paſſoit mon attente;
Mais je reviens de Troie, où j'ai vû malgré moi,
Que ma fortune eſt trop brillante.
J'ai reçu les reſpects d'une Cour éclatante
Qui fait trembler tout ſous ſa loi.
En vous le racontant ma douleur en augmente.
Chere Enone, j'apprens que je ſuis fils du Roi.

ENONE.

Vous êtes fils du Roi! quel coup pour une Amante!

PARIS.

Le Roi m'a commandé de ne le quitter pas;
La Reine à chaque inſtant me ſerroit dans ſes bras;
Sur moi ſeul leur ſuite nombreuſe
Attachoit ſes regards flatteurs & curieux:
Mais je n'ai pû ſouffrir d'un ſort ſi glorieux
La contrainte trop rigoureuſe;
Je me ſuis dérobé, j'ai volé dans ces lieux.

ENONE.

Retournés, retournés dans cette Cour pompeuſe.

PARIS.

Votre amour ſeul m'eſt précieux.

ENONE.

Ah! ne m'amuſés plus par votre ardeur trompeuſe.

PARIS.

Fiés-vous, belle Enone, au pouvoir de vos yeux.

ENONE.

Laiſſés mourir Enone, elle eſt trop malheureuſe.
Je croyois n'aimer qu'un Berger,
Faut-il que vous ceſſiés de l'être?
Lorſque vous ſûtes m'engager,
Je deſcendis du rang où le Ciel m'a fait naître,
Je me plûs à le négliger.
Qui jamais eût prévu que vous duſſiés changer
Par le nouvel éclat où vous allés paroître?
Je croyois n'aimer qu'un Berger,
Faut-il que vous ceſſiés de l'être?

PARIS.

Ah! ſi pour conſerver de ſi tendres amours,
Il faut être Berger, je le ſerai toujours.
Oui, mon cœur déſavoue une illuſtre fortune;
Je refuſe à jamais ſa faveur importune *

* Voilà la même faute que *Racine* a faite au commencement de la premiere Scene d'*Andromaque*.

Qui m'accable d'un bien qui ne me peut flatter;
Je reprens la houlette
Qu'avec vous ſi long-temps ces bois m'ont vû porter;
Je reprens la muſette
Accoutumée à vous chanter;
Et touché déſormais des ſeuls regards d'Enone,
Poſſedé de ſes ſeuls appas,
Mon cœur ne ſe ſouviendra pas
Qu'il ſoit dans l'Univers ni Couronne ni Trône.

ENONE.

Pourriés-vous à ce point ſignaler votre foi?
Vous laiſſeriés la Cour pour vivre en ces bocages?

PARIS.

Nymphe, n'avés-vous pas de votre rang pour moi
Quitté les avantages?
J'ai du plaiſir de ſavoir
Qu'un Monarque ſoit mon pere,
Puiſqu'enfin je puis avoir
Un ſacrifice à vous faire.

TOUS DEUX.

Pour demeurer dans vos liens,
Eſt-il rien que je n'abandonne?
Quand on connoît les biens que l'Amour donne,
On ne connoît plus d'autres biens.

SCENE III.

PARIS, ENONE, IDALIE.

IDALIE.

UN Guerrier dans ces lieux arrive ;
Il y cherche Pâris avec empreſſement.

ENONE.

Que ma frayeur eſt vive !
Tu veux, cruel Deſtin, m'arracher mon Amant.

PARIS.

Ah ! plutôt du jour même il faudra qu'on me prive.
Le Deſtin ne peut rien ſur un nœud ſi charmant.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

HECTOR, PARIS.

HECTOR.

QUoi, vous vous obſtinés à vivre en ces retraites ?
Oubliés-vous déja, mon frere, qui vous êtes ?
Quel ſang vous a donné le jour ?

PARIS.

Seigneur, j'ai peine encore à vous nommer mon frere,
Hélas ! vous ne connoiſſés guére
Les biens de ce charmant ſéjour.
Une éternelle paix tient ici ſon empire :
On ſe fait à la Cour mille divers malheurs,
Dont jamais en ces lieux un Berger ne ſoupire :
A peine ſavons-nous les noms de vos douleurs ;
Les Dieux dans leurs tréſors n'ont rien qui pût ſuffire

Pour contenter vos cœurs.
Ici, quelques troupeaux, de l'ombrage, un zéphire
Qui nous faſſe naître des fleurs,
Voilà tous les biens qu'on déſire;
Et ce qui paſſe encor tout ce qu'on peut vous dire,
On aime ici, mon frere, on n'aime point ailleurs.

HECTOR.

Ne rougiſſés-vous point de l'indigne moleſſe
Qu'aux yeux d'Hector vous laiſſés éclater?
Lorſque de votre ſang vous voyés la nobleſſe,
Par quel honteux appas un ſort plein de baſſeſſe
Peut-il vous enchanter?

PARIS.

Souffrés qu'à vos regards ma foibleſſe s'expoſe.
Senſible au ſeul plaiſir d'aimer & d'être aimé,
Je ne ſuis point accoutumé
Aux devoirs que la gloire impoſe.
Je ne connois encor que cette douce loi
Que mon ame a toujours ſuivie.
D'aujourd'hui ſeulement je ſuis fils d'un grand Roi,
Je fus Berger toute ma vie.

Le reſte manque.

PIGMALION

PIGMALION,

PRINCE DE TYR,

COMEDIE.

PERSONNAGES *DU PROLOGUE.*

L'AMOUR.

L'HYMENÉE.

LA GLOIRE.

LA FOLIE.

PIGMALION,

PRINCE DE TYR,

COMEDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR *seul.*

OUi, c'eſt par le Stix que j'en jure ;
Si je ne puis tirer raiſon de cette injure,
J'éteins mon flambeau pour jamais ;
Je me bannis de toute la nature ;
Je briſe mon Arc & mes traits ;
Je laiſſe les ames glacées,
Et les Belles embarraſſées
De leurs inutiles attraits.

Quoi ? le grand Jupiter, pour faire une conquête,
Abandonna des Cieux le superbe séjour ;
Ce Dieu s'humanisa jusqu'à devenir bête ;
Deux cornes s'élevoient sur son auguste tête,
Et dans ses doux transports il mugissoit d'amour ?
Quoi ? ma mere surprise, en état peu modeste,
Dans la fatale rets d'un époux imprudent,
Donna lieu par cet accident
A la médisance céleste ?
Moi-même quand je vis que tout suivoit ma loi,
Qu'il n'étoit plus de cœurs tranquiles,
Plutôt que de laisser mes fléches inutiles,
Je les employai contre moi.
Enfin je suis vainqueur de tout ce qui respire,
A mes aimables traits tout se laisse blesser ;
De soi-même on se vient soumettre à mon Empire ;
Et Pigmalion seul prétend s'en dispenser ?
En vain, pour émouvoir son ame indifférente,
Je le fais adorer par une jeune Amante ;
Les feux les plus ardens qui consument un cœur,
J'ai voulu sans pitié les ramasser en elle :
Cet ingrat de sens froid exerce sa rigueur.
Aimer, c'est vision ; soupirer, bagatelle.
Non, de quelque froideur qu'il puisse être muni,
Il faut qu'à mon flambeau cette glace se fonde ;
Si je laissois son orgueil impuni,
Qui m'adoreroit dans le monde ?
Mais j'apperçois l'Hymen.

SCENE II.

L'AMOUR, L'HYMENÉE.

L'HYMENÉE.

J'Entens que tu te plains
Du fier Pigmalion qui brave tes atteintes ;
Amour, console-toi, j'ai part à ses dédains,
Et viens faire les mêmes plaintes.
Fier de son indolence, il nourrit dans le cœur
Un sauvage mépris des plaisirs que je donne.
Pour moi, la nouveauté du sentiment m'étonne ;
Ou je me trompe, ou je ne fais pas peur.

L'AMOUR.

Encore s'il aimoit sans se marier, passe,
Il en seroit moins à blâmer.

L'HYMENÉE.

S'il se marioit sans aimer,
Peut-être je lui ferois grace.

L'AMOUR.

Mais contre l'Amour même oser se déclarer !

L'HYMENÉE.

Mais nourrir pour l'Hymen une haine implacable !

L'AMOUR.

C'eſt l'audace la plus coupable.

L'HYMENÉE.

C'eſt un affront qu'on ne peut réparer,
Si tu m'en crois, Amour, lions une partie,
Uniſſons-nous tous deux contre Pigmalion.

L'AMOUR.

Nous avons trop d'antipatie
Pour former la moindre union.
Ce ſeroit pour le monde une extrême ſurpriſe,
Si l'Amour & l'Hymen pouvoient ſe réunir.
Non, non, n'y ſongeons point. Le moyen de bannir
L'inimitié qui nous diviſe ?

L'HYMENÉE.

Il eſt vrai, nous n'avons aucune liaiſon ;
Je m'en plains, & l'Amour inceſſamment m'offence.
S'il pouvoit entendre raiſon,
Il verroit que c'eſt lui qui rompt l'intelligence.
Après que deux Amans frapés des mêmes traits,
Se ſont long-temps conſumés en ſouhaits,
Quelle ſeroit leur deſtinée,
S'ils ne pouvoient aller juſqu'aux effets,
A la faveur de l'Hymenée ?
Auſſi-tôt cependant l'Amour briſe en courroux
La chaîne que lui-même entre eux avoit formée ;
La torche conjugale à peine eſt allumée,

Qu'il éteint ſes feux les plus doux.
Ma flame avec la tienne eſt-elle incompatible
Et quand je vois deux cœurs unis par tes liens,
Pourquoi doit-il être impoſſible
Qu'ils le ſoient auſſi par les miens?

L'AMOUR.

Voilà ce que de nous le Peuple ſe figure,
Il nous croit bonnement de la même nature;
Le plus ſouvent je fais ce que tu fais,
Ce ſont les mêmes feux & les mêmes tendreſſes;
Mais enfin je ne ſai quelles délicateſſes
Qui me ſuivent toujours, ne te ſuivent jamais.
On goûte cent plaiſirs par la ſeule maniere
Dont j'accorde quelques plaiſirs;
Mais toi, d'une façon groſſiere
Tu contentes tous les deſirs.
Tu livres tout en proie à ces deſirs avides
Que ta facilité remplit trop promptement;
Tu prodigues d'abord cent faveurs inſipides,
Et tu t'es épuiſé dès le premier moment.
Mais de ces mêmes biens il eſt un autre uſage,
Le refus que j'en fais enflame mieux un cœur;
Je feins d'en être avare, & plus je les ménage,
Plus j'en augmente la valeur.
A nourrir les ſouhaits ſans ceſſe je m'attache,
Ce que je veux donner, je fais qu'on me l'arrache;
La plus foible faveur devient pleine d'appas,

Quand un Amant de mille vœux l'achete,
Son ardeur s'entretient sans être satisfaite ;
Il souhaite ce qu'il n'a pas,
Si-tôt qu'il a ce qu'il souhaite.

L'HYMENÉE.

Après tant de faveurs la derniere a son tour ;
Malgré ta politique il faut que l'on y vienne,
Et quand on en est là, qu'importe qu'on la tienne
Ou de l'Hymen, ou de l'Amour ?

L'AMOUR.

Quand tu combles de biens, tu n'obliges personne,
On a droit de te l'ordonner ;
Mais pour moi, je suis libre, & tout ce que je donne,
Je pourrois ne le pas donner.
Maître absolu de moi, je dispense mes graces ;
On te force à payer un tribut que tu dois ;
Tu fais ce que la Loi commande que tu fasses ;
Et je suis au-dessus des Loix.
Souvent ceux qui de toi recevroient toute chose,
Ne te font pas l'honneur de te rien demander.
Si l'on a le goût fin, peut-on s'accommoder
Des plaisirs dont la Loi dispose ?

L'HYMENÉE.

Que l'Amour fait peu ce qu'il dit !
C'est de ta liberté le funeste avantage
Qui rend de tes sujets le nombre si petit,

Et qui leur fait perdre courage.
L'Amour à les payer ne peut être forcé,
On sait qu'assés souvent il s'en est dispensé ;
On sait de plus qu'il est assés peu raisonnable,
On est sûr d'être misérable,
Et non d'être récompensé.
Mais l'Hymen offre à tous une meilleure voie
Qui conduit à la même fin ;
On est sûr de goûter la plus sensible joie,
Sans en passer par le chagrin.

L'AMOUR.

Et de-là vient, Hymen, & de-là vient sans doute,
Qu'un bien reçu de toi perd aussi-tôt son prix,
Ce qu'on acquiert sans peine est digne de mépris,
On n'estime que ce qui coûte.
Mais n'apperçois-je pas la Gloire qui s'avance ?

L'HYMENÉE.

C'est elle-même, Amour, il n'en faut point douter.

L'AMOUR.

Quel sujet nous l'amene ?

SCÈNE III.

L'AMOUR, L'HYMENÉE, LA GLOIRE.

LA GLOIRE.

UN desir de vengeance,
Que dès long-temps je cherche à contenter.
Pigmalion est Prince, & sur ceux qui commandent,
La Gloire doit toujours garder quelque ascendant;
Dans cet état indépendant
C'est de moi seule qu'ils dépendent.
Mais ce Prince de Tyr, révolté contre moi,
A pû se contenter d'être Prince en peinture.
Croiriés-vous ce qui fait son plus illustre emploi?
Le croiriés-vous? c'est la Sculpture.
Un bon Sculpteur chés lui vaut bien un Conquérant.
J'étale vainement mes charmes à sa vûe.
Armé de son ciseau, polir une Statue,
Voilà tout ce qu'il entreprend.
Je prétens me venger, & je viens t'en instruire,
Amour, tu gagneras un cœur en me servant;
La Gloire dans ce cœur ne pourroit s'introduire,

Si l'Amour ne marchoit devant.
Si tu m'ouvres l'entrée, il doit m'être accessible,
Il est aisé d'unir tes intérêts aux miens.
Qui sent un fort amour, à la gloire est sensible,
Il veut plaire, & la Gloire en offre les moyens.

L'AMOUR *à l'Hymenée.*

Vois-tu que c'est à moi que la Gloire s'adresse?
Qu'elle ne peut d'un cœur se rendre la maîtresse;
Si l'Amour par bonté ne veut la secourir?
Pour l'Hymen, son secours n'est pas fort nécessaire;
Car bien loin d'inspirer ce beau desir de plaire,
Il sait le secret d'en guérir.

L'HYMENÉE.

Tu devrois être un peu plus raisonnable.
Nous servons comme toi la Gloire à notre tour;
Et souvent tu rendrois sa perte inévitable,
Si l'Hymen ne couvroit d'un voile charitable
Mille fredaines de l'Amour.

LA GLOIRE.

A cette discorde éternelle
L'on vous reconnoît aisément.

L'AMOUR.

Pigmalion cause notre querelle,
Nous en parlions dans ce même moment.
Il nous fait à tous deux l'offense la plus vive.

Pour nous venger de lui, l'Hymen a prétendu
Que nous contractassions une ligue offensive,
Et moi je m'en suis défendu.
Voyés un peu quelle apparence
De calmer nos inimitiés.

LA GLOIRE.

Il n'est pas à propos que vous la contractiés
Cette chimérique alliance.
Il faut que l'Amour passe, & qu'il n'ait que son temps.
L'Hymen lui succede, & tout change:
Sans cela deux Epoux s'aimeroient à cent ans,
Ce seroit un désordre étrange.
L'Amour tiendroit les cœurs dans un long esclavage,
Jamais les libertés ne seroient de retour:
Il faut bien à la fin que l'Hymen les dégage,
L'Amour dans l'Univers feroit trop de ravage,
L'Hymen est nécessaire à détruire l'Amour.
Si cependant vous voulés bien m'en croire,
Empêchés qu'au Prince de Tir
Vos débats éternels ne livrent la victoire,
Faites trève du moins; songés que c'est la Gloire
Qui vous presse d'y consentir.

L'AMOUR.

La trève sera courte, & notre intelligence
Ne durera pas trop long-temps.

LA GLOIRE.

Oh ! c'eſt ainſi que je l'entens,
Et ſans tirer à conſéquence.

L'AMOUR *à l'Hymenée.*

Touche-là, je me rends à ton ardent ſouhait.

L'HYMENÉE.

Tu dis ce touche-là de ton air ordinaire ;
Les graces que ſouvent l'Amour brûle de faire,
Il paroît les faire à regret.

L'AMOUR.

Çà, mes Confédérés, ſongeons à la vengeance,
Je viens en cet inſtant d'en trouver un moyen,
Il m'a déja ſervi, m'a réuſſi fort bien,
Fiés-vous-en à mon expérience.
Narciſſe m'avoit outragé,
J'étois par ſa froideur à bout de mon adreſſe,
Ce fut par ce moyen qu'enfin je m'en vengeai ;
Pigmalion eſt de la même eſpéce.
Une Divinité me tira d'embarras,
Elle fit mon affaire, & je vous le proteſte,
Je ne m'en mêlai preſque pas,
Narciſſe eut ſon fait & de reſte.
Allons la conſulter, cette Divinité,
Vous en ſerés contens, je puis vous le prédire.

L'HYMENÉE.

Son nom ?

L'AMOUR.

C'eſt la Folie.

L'HYMENÉE.

Allons, ſans vanité
Nous relevons tous trois de ſon Empire.

LA GLOIRE.

Connoiſſés-vous la Gloire, en lui parlant ainſi?
Qui? moi? j'irois conſulter la Folie?

L'AMOUR.

Nous voilà bien; que veux dire ceci?

LA GLOIRE.

Je ſouffrirai qu'à ma honte on publie...

L'AMOUR.

Oui-dà, vous y viendrés.

LA GLOIRE.

Moi?

L'AMOUR.

Vous. Et pourquoi non?
Cette délicateſſe eſt bien imaginée.
Etes-vous, s'il vous plaît, de meilleure maiſon
Que l'Amour & que l'Hymenée?

L'HYMENÉE.

Cette délicateſſe eſt aſſés de ſaiſon,
Pour un mot, pour un rien, la Gloire ſe gendarme,

Elle eſt d'humeur à faire grand vacarme
Sans en ſavoir trop la raiſon.

à la Gloire.

Hé bien ? à la Folie on prétend vous conduire ?
Vous voilà bien malade ? Eſt-ce vous offenſer ?
Pour qui donc voulés vous paſſer ?
N'êtes-vous pas la Gloire ? c'eſt tout dire.
N'eſt-ce pas vous par qui les hommes ſont leurés
D'une eſpérance mal fondée,
Qui leur fait mépriſer des périls aſſurés,
Pour courir après une idée ?
N'eſt-ce pas vous qui repaiſſés de bruit
Ces demi-Dieux, ces Héros qui vous ſuivent ?
Vous les comblés de biens qui leur ſurvivent,
Et dont ils n'ont jamais le fruit.
Qui prétend au bonheur où votre voix l'appelle,
Meurt plutôt pour avoir un plus beau monument.
La vie imaginaire, on la cherche ardemment,
Même aux dépens de la réelle.
Mais je la tiens un peu ſujette à caution
Cette ſeconde vie, à vos grands cœurs ſi chere ;
Le début ne ſauroit m'en plaire :
Qui la veut acquérir meurt par proviſion.
Et vous vous piqués d'être ſage ?
Aſſurément c'eſt bien à vous.
Venés à la Folie, & lui rendés hommage,
Vous ne valés pas mieux que nous.

LA GLOIRE.

Des ſentimens ſi bas.....

L'HYMENÉE.

Ah! point d'apologie.

LA GLOIRE.

Quoi? je démentirois...

L'HYMENÉE.

Tout ce qu'il vous plaira.
Nous verrons qui l'emportera.
Çà, ſans façon, allons à la Folie.

L'AMOUR.

La Déeſſe a ſû nos débats.
Dans ce lieu même elle nous va paroître;
Son Palais va s'ouvrir; Gloire, n'oubliés pas
Le reſpect où vous devés être.

Le Palais de la Folie s'ouvre. Il n'eſt compoſé que de groteſques, enrichi de maſques, &c. La Folie y paroît ſur un trône, & la Raiſon enchaînée à ſes pieds.

SCENE

SCENE IV.

L'AMOUR, L'HYMENÉE, LA GLOIRE, LA FOLIE dans ſon Palais.

L'HYMENÉE.

GRande Divinité, maîtreſſe des Humains,
Toi, qu'en mille façons tout l'Univers adore,
Toi, dont on ſuit toujours les ordres ſouverains,
Soit qu'on le ſache ou qu'on l'ignore,
Toi, dont l'Empire eſt affermi
Par la glorieuſe défaite
Du ſens commun ton ennemi,
Qui pour jamais du monde a fait retraite,
L'Amour, l'Hymen, la Gloire implorent ton appui;
Tu n'as point de ſujets qui te ſoient plus fideles;
Par ton propre intérêt embraſſe nos quereles:
Si nos Divinités ſe vengent aujourd'hui,
Tu te vengeras avec elles.
Du fier Pigmalion nous nous plaignons tous trois;
Il mépriſe l'Amour, il hait le mariage;
La Gloire ne peut rien pour toucher ſon courage.
Vois, Déeſſe, combien tu perdras de tes droits,
Si ce Pigmalion eſt ſage.

LA FOLIE.

Vous, qui de mon Empire êtes les vrais soutiens,
Ministres de mes loix, amis de la Folie,
Répondés-vous de moi? même intérêt nous lie;
Tous vos ennemis sont les miens.
Sur-tout, Amour, Hymen, c'est par vous que s'éleve
Un pouvoir qui ne peut subsister que par vous.
L'Amour seul commence les fous,
Mais c'est l'Hymen qui les acheve.

LA GLOIRE.

Ne spécifiés rien, Déesse, à mon égard,
Je n'entens pas ici que l'on me joue;
Car le discours de l'Hymen, pour ma part,
Sans façon je le désavoue.
C'est malgré moi qu'il m'arrête en ces lieux,
Je ne l'ai point prié de porter la parole;
Je ne vous connois point.

LA FOLIE.

Je vous en aime mieux,
Vous en êtes d'autant plus folle.
Que l'on me reconnoisse, ou non,
Pour son unique Souveraine,
Cela ne me met guére en peine,
Et l'un & l'autre est toujours bon.
Et même qui prétend ne me pas reconnoître,
Me fait plus de plaisir que qui me reconnoît.
Les plus grands foux sont ceux qui ne pensent pas l'être;

C'eſt ne l'être pas trop que de ſavoir qu'on l'eſt.
Mon culte eſt rempli de miſtere,
Je me déguiſe aux miens, me dérobe à leurs yeux,
Et jamais on ne me ſert mieux
Que quand on ne le croit pas faire.
Cachée à la plûpart de mes Adorateurs,
En changeant mon vrai nom, j'ai l'art de les ſurprendre.
Sous des noms empruntés je reçois des honneurs
Qu'à la Folie on ne voudroit pas rendre.
Ainſi lorſqu'à l'Amour on dreſſe des autels,
L'erreur n'eſt que de nom, c'eſt à moi qu'on les dreſſe.
Quand la Gloire ſe rend maîtreſſe des Mortels,
C'eſt ſous ſon nom que je m'en rends maîtreſſe.

L'AMOUR *à la Gloire.*

Ces raiſonnemens ſont preſſans.
Voyés comme on ſe trompe en gens;
On a de la Folie une mauvaiſe idée.
Vous n'étiés pas perſuadée
Qu'elle parlât de ſi bon ſens.

LA FOLIE.

C'eſt un effet de mon adreſſe;
C'eſt de ma politique un des plus fins reſſorts.
J'ai trouvé le ſecret d'imiter la Sageſſe,
Et d'en prendre tous les dehors.
Par où nous diſtinguer, lorſqu'on nous examine?
Il faudroit avoir de bons yeux.

J'ai copié son sérieux.
Une ombre de bon sens dans mes discours domine,
Et qui croiroit qu'elle raisonnât mieux ?
Mais j'ai fait encor plus, j'ai passé mon modelle.
La Sagesse a moins l'air d'être sage que moi.
Qu'on choisisse entre nous, on me prendra pour elle,
Et l'Univers vous en peut faire foi.
On croit que l'une à l'autre est opposée,
Et que la différence en est sensible ; abus :
Nous nous touchons, la mépriſe est aisée ;
Un point nous sépare, & rien plus.
Ces Sages, dont le monde est aujourd'hui la dupe ;
Voyés quel est l'objet dont leur ame s'occupe,
La Sagesse. Après elle ils ont couru long-temps ;
Et comment à leurs soins seroit-elle échapée ?
Au lieu d'elle ils m'ont attrapée,
Et je les ai rendus contens.
Ils alloient à leur but par cent diverses routes ;
Chacun d'eux choisissoit la meilleure pour soi ;
Elles s'entrevaloient bien toutes,
Elles n'aboutissoient qu'à moi.

L'HYMENÉE *à l'Amour.*

Dans quel discours la Déesse s'embarque
A propos de Pigmalion !
On la peut aisément connoître à cette marque ;
Elle aime la digression.

LA FOLIE.

De quoi s'agissoit-il ?

L'HYMENÉE.

Bon cela.

LA FOLIE.

Je vous jure
Qu'il ne m'en souvient déja plus.

L'AMOUR.

C'est de Pigmalion.

LA FOLIE.

Il vous fait quelqu'injure;
Le compliment a roulé là-dessus,
N'est-ce pas?

L'AMOUR.

Justement.

LA FOLIE.

Il faut voir cette affaire.
Il ne veut point de l'Amour?

L'AMOUR.

Non.

LA FOLIE.

Ni de l'Hymen? ni de la Gloire? bon.
Et quel homme est-ce?

L'AMOUR.

Un Statuaire,
Mais pourtant de condition,
Prince.

LA FOLIE.

Un Sculpteur? Il me vient à la tête
La plus grotesque invention.....
Ah! le bel objet que j'apprête

A ſa biſarre paſſion !
Vous êtes tous vengés, j'en donne ma parole ;
Il aimera, ſe marira,
Et même le cœur lui viendra :
Vous ne vîtes jamais de cervelle ſi folle,
Pas un fou n'en approchera.

L'AMOUR.

Et quel eſt ce moyen encor ?

LA FOLIE.

Qu'il vous ſuffiſe
Que je ſuis ſûre de mon fait.
Si le reſte vous eſt ſecret,
Vous aurés le plaiſir au moins de la ſurpriſe.

L'AMOUR.

Mais lui jouras-tu bien un tour auſſi galant
Que celui qu'autrefois tu jouas à Narciſſe ?

LA FOLIE.

Bon, ce fut un tour de novice ;
Mais j'en prépare un excellent.
Rien en matiere de folie
Ne peut être plus achevé.
L'invention en eſt jolie.

L'HYMENÉE.

Et cela ſans avoir rêvé ?

LA GLOIRE.

La choſe eſt naturelle : un Sage qui rumine,
Ayant bien ruminé, ne délibere rien.
Un fou ſuit au haſard tout ce qu'il imagine,

Et ſouvent il rencontre bien.

L'HYMENÉE.

Mais n'admirés-vous point combien elle eſt fertile
En diverſes inventions ?

LA FOLIE.

Vous vous en étonnés! rien ne m'eſt plus facile;
Toujours nouvelles viſions.
J'invente ſans relâche, & jamais ne m'en laſſe,
Mon fond ne s'épuiſe jamais;
Et tant que des Humains ſubſiſtera la race,
J'inventerai ſur nouveaux frais.
Les ſiécles précédens ont produit mille Sages,
J'entens ſages de ma façon;
Au Genre Humain tous ont donné leçon,
Tous ont tenu de différens langages.
Peut-être vous vous figurés
Qu'il n'en eſt pas reſté pour tous les derniers âges;
Patience, & vous le verrés.
Quand je travaille à rendre une Langue plus pure,
Je l'embellis toujours par quelque changement.
Ce dernier changement, il faut, dit-on, qu'il dure.
Parlera-t-on jamais plus purement ?
Mais j'invente auſſi-tôt quelque délicateſſe;
De lui faire avoir cours mes gens prennent le ſoin;
On trouve encor que pour plus de juſteſſe,
Cette Langue en avoit beſoin.
Maintenant ſans ſcrupule on raille des manieres
Qui ſe pratiquoient autrefois.

Grands Dieux ! qu'elles étoient groſſieres !
Quelles Coutumes ! quelles Loix !
Ils avoient bien peu de lumieres.
Leurs méthodes avoient un air aſſés plaiſant ;
Il feroit beau les comparer aux nôtres.
Encore cinquante ans, & j'en introduis d'autres ;
On raillera de celles d'à préſent.
Mais la Sageſſe a cela d'incommode,
Qu'elle n'a pas cette diverſité :
C'eſt ce qu'en elle auſſi je n'ai pas imité.
Quand on la trouveroit, ſeroit-elle à la mode
Avec ſon uniformité ?
Son train toujours égal ſans doute ſeroit cauſe
Qu'on s'en dégoûteroit bientôt.
Quoi ? les hommes ſeroient toujours la même choſe ?
Ce n'eſt pas-là ce qu'il leur faut.
Ils ſecouroient le joug qu'ils auroient reçu d'elle ;
Pour ce régne étranger ils auroient du mépris ;
Ils reviendroient à moi leur Reine naturelle,
Qui ſais manier leurs eſprits.
Auſſi de jour en jour je fais mieux mes affaires,
Ma domination s'établit toujours mieux.
Les hommes d'à préſent ſont plus foux que leurs Peres ;
Leurs Fils enchériront ſur eux ;
Les Petits-Fils auront plus de chimere
Que leurs extravagans Ayeux.

LA

LA COMETE,

COMEDIE.

ACTEURS.

L'ASTROLOGUE.

FLORICE, Fille de l'Aſtrologue.

M. DE LA FOREST, Amant de Florice.

M. TAQUINET, Oncle de M. de la Forêt.

MADAME LA COMTESSE DE GOUSTIGNAN.

MADAME FRAISIER.

MATURIN, Valet de l'Aſtrologue.

FRANÇOISE, Servante.

Deux Valets de la Comteſſe.

La Scene eſt à Paris au logis de l'Aſtrologue.

LA COMETE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MATURIN, FRANÇOISE.

MATURIN.

VOILA donc notre jeune Maîtresse sur le point de se marier à Monsieur de la Forêt?

FRANÇOISE.

Oui, Maturin, c'est aujourd'hui que le contrat se doit signer, & les noces se feront au premier jour; c'est autant de bon temps qui nous vient, Maturin; nous nous réjouirons d'importance.

MATURIN.

Je m'y attens bien. Apparemment il n'y aura rien d'épargné à la fête ; Monsieur de la Forêt eſt riche, & notre Maître a auſſi amaſſé bien de l'argent avec ſon Aſtrologie. Morbleu, Françoiſe, c'eſt un bon métier que d'être Aſtrologue. Je tâche à l'apprendre ſans qu'il y paroiſſe ; je ramaſſe avec ſoin tout ce que notre Maître dit ; & pour te faire voir combien j'ai fait de progrès, tu vas être toute étonnée. Tiens, je travaille à un Almanach pour l'année quatre-vingt-un, où nous ſommes prêts d'entrer.

FRANÇOISE.

Un Almanach ! Tu es donc un grand docteur ?

MATURIN.

J'en ai déja fait une bonne partie. J'ai compoſé tous les jours de tous les mois, & je viens tout fraîchement d'achever Décembre. Mais il me reſte une petite difficulté ſur laquelle je veux te conſulter. Je ne ſais ſi à la fin de mon Almanach, car il faut un peu le groſſir, je dois mettre les vies de quelques grands

Hommes, ou la maniere de planter des choux.

FRANÇOISE.

Je crois que tu dois t'en tenir aux choux ; cela me semble assés de ta portée. Mais sur-tout n'oublie pas de te faire peindre au commencement de ton Almanach, les instrumens à la main, & lorgnant les étoiles.

MATURIN.

Je gage qu'il seroit vendu seulement sur la bonne mine que j'aurai dans mon portrait ; car tous ces autres Astrologues ont toujours de certains diables de visages aussi extraordinaires....

FRANÇOISE.

Et comment as-tu fait pour prédire le beau & le mauvais temps ?

MATURIN.

Comme ils font tous. Les Astres ne sont pas trop à ma connoissance ; j'ai eu recours à trois dés. Quand j'ai eu de certains coups, j'ai mis *frimats*, à d'autres *gelée blanche*, à d'autres *vents humides avec tonnerre*, & ainsi du reste. Tu en ris ? tu verras que mes trois dés auront deviné juste. Mais voici notre jeune Maîtresse.

SCENE II.

FLORICE, FRANÇOISE, MATURIN.

FRANÇOISE.

SAvés-vous que Maturin s'eſt mis en tête de devenir habile homme, & qu'il ſe prépare à vous dédier un Almanach de ſa façon, quand vous ſerés Madame de la Forêt?

FLORICE.

Tout de bon, Maturin?

MATURIN.

Laiſſés-moi faire. Je vous y prédirai tant de bonheurs, qu'il ne tiendra pas à moi que vous ne ſoyés ſatisfaite du mariage. Quand je ſerai encore plus ſavant que je ne ſuis, je tirerai l'horoſcope de tous Meſſieurs vos enfans. Je les ferai naître ſous des conſtellations merveilleuſes, & je vous promets déja par avance qu'il n'y en aura aucun borgne ni boiteux.

FRANÇOISE.

Voyés le grand Aſtrologue de promettre de beaux enfans à une perſonne belle & bien faite !

FLORICE.

N'importe, Françoiſe ; je vois toujours la bonne intention de Maturin, & je prétens bien que le jour de mes noces vous ayés tous deux ſujet de vous louer de ma libéralité, & de celle de Monſieur de la Forêt.

FRANÇOISE.

Le voici juſtement qui vient.

SCENE III.

M. DE LA FOREST, FLORICE, FRANÇOISE, MATURIN.

M. DE LA FOREST.

TOut ſe prépare pour mon bonheur, belle Florice. L'oncle dont vous ſavés que j'hérite, a donné avec joie ſon conſentement à notre mariage, & il va ſe rendre ici pour ſigner le contrat avec Monſieur votre pere. Partagés-vous un peu la joie que je ſens ? & votre cœur...

FLORICE.

Doutés-vous qu'il ne ſe faſſe un grand plaiſir de l'obéiſſance que je dois à mon pere, depuis qu'il s'eſt déclaré en votre faveur ? Nous ne ſommes pas malheureux d'être venus à bout de ſon eſprit, & je vous avoue que j'ai tremblé mille fois pour vous.

M. DE LA FOREST.

Il eſt vrai que les gens de ſa profeſſion

ſont d'une humeur aſſés difficile, & que le commerce qu'ils ont avec les Aſtres les rend d'ordinaire aſſés peu propres à en avoir avec les hommes.

FLORICE.

Apparemment mon pere a conſulté les étoiles ſur notre mariage ; il faut qu'elles ne lui aient rien promis que d'heureux, & nous devons être aſſés contens de voir que les influences céleſtes s'accordent avec celles que l'amour a verſées dans nos cœurs.

M. DE LA FOREST.

Pour moi, belle Florice, il étoit de ma deſtinée de vous aimer, & mon penchant.... Mais voici votre pere ; il ſemble que ſon viſage ne nous promet rien de bon.

SCENE IV.

M. DE LA FOREST, FLORICE, L'ASTROLOGUE, MATURIN, FRANÇOISE.

L'ASTROLOGUE.

QUe de fleaux pour l'année prochaine ! Que d'orages, que de famine, que de peſte, que de guerre !

MATURIN.

Bon, voilà qui eſt fort propre à mettre dans mon Almanach. J'attrape toujours quelque choſe.

M. DE LA FOREST.

Monſieur, que voulés-vous dire ?

L'ASTROLOGUE.

Ah ! mon pauvre Monſieur de la Forêt, des feux allumés dans l'air, des queues épouvantables qui tiennent la cinquiéme partie d'un grand cercle ; ou, afin que vous m'entendiés mieux, des queues

qui ont plus de quinze arpens de long.

MATURIN.

Des queues qui ont quinze arpens de long, ma chere Françoiſe! Je n'oublierai pas celui-ci.

M. DE LA FOREST.

Monſieur, expliqués-vous donc plus nettement, s'il vous plaît; nous voilà tous allarmés ſans ſavoir de quoi.

L'ASTROLOGUE.

Tout eſt perdu. Je viens de voir une affreuſe Comete qui paſſe ſur nos têtes.

M. DE LA FOREST.

Hé bien, il faut la laiſſer paſſer.

L'ASTROLOGUE.

Comment! la laiſſer paſſer. Oui, de par le diable, il faut la laiſſer paſſer; mais elle ne paſſera pas ſans nous le faire bien ſavoir. Que je te plains, pauvre genre humain!

FLORICE.

Hé! mon pere, de quoi eſt-il tant à plaindre?

L'ASTROLOGUE.

Jamais le Ciel ne verſa ſur lui de ſi malignes influences. C'eſt mille fois pis que ſi Saturne & la Lune étoient conjoints, ou que Mars & Mercure fuſſent en aſpect ſextil. Ne ſongés pas à vous marier, Monſieur de la Forêt; voici un temps trop funeſte.

M. DE LA FOREST.

Quoi, Monſieur, parce qu'il paroît une Comete?

L'ASTROLOGUE.

Tant que la Comete durera, ou qu'il reſtera dans le Ciel le moindre morceau de ſa queue, ſoyés bien ſûr que vous n'épouſerés point ma fille.

M. DE LA FOREST.

Ne m'avés-vous pas engagé votre parole?

L'ASTROLOGUE.

Oh! la Comete la retracte.

FLORICE.

Mon pere, ſongés-vous bien....

L'ASTROLOGUE.

Taiſés-vous, petite impertinente, à qui une Comete n'eſt pas capable d'ôter la démangeaiſon de ſe marier.

M. DE LA FOREST.

Hé, Monſieur, croyés-vous tout de bon que les Aſtres s'inquietent de notre mariage? Vous leur donnés bien de la pratique, ſi vous voulés qu'ils ſe mêlent de tous les menus tracas qui occupent les hommes.

L'ASTROLOGUE.

Que voulés-vous dire? Ce grand livre du Ciel, imprimé en caracteres de feu, ne contient-il pas les deſtinées de tous les hommes?

M. DE LA FOREST.

Permettés-moi de vous dire que ce grand livre n'eſt pas fort aiſé à déchifrer, & qu'avec toutes vos lunettes vous avés bien de la peine à en lire quelques mots.

L'ASTROLOGUE.

Non, ce n'eſt pas pour vous ſans doute

qu'il eſt écrit. Il n'appartient qu'à nous, deſcendans du fameux Noſtradamus, de développer ces miſteres. A quoi ſerviroient, à votre avis, tous ces aſpects des Aſtres, ſextil, trin & quadrat ? A quoi ſerviroient ces conjonctions, ces oppoſitions, ces ſtations, ces directions, ces rétrogradations ?

MATURIN *prenant ſes tablettes.*

Mettons ceci ſur nos tablettes. La peſte que me voilà riche !

M. DE LA FOREST.

Tout cela ſert à faire rouler les Planetes dans le Ciel, à les faire aller & venir. Elles vont leur train, & nous laiſſent aller le nôtre.

L'ASTROLOGUE.

Il ſuffit de vous faire regarder une Comete pour vous confondre. Sa figure extraordinaire, ſa lumiere rougeâtre, cette queue, cette barbe, cette chevelure, tout cela ne vous inſpire-t-il pas naturellement de la frayeur ?

M. DE LA FOREST.

A moi ? non. Je trouve cela fort beau ; c'eſt un nouvel Aſtre dont le Ciel nous favoriſe. Et pourquoi ne veut-on pas croire qu'il nous annonce par là quelque bonheur ? N'y a-t-il pas préſentement mille gens heureux qui ont autant de droit de remercier la Comete de leur félicité, que les malheureux ont droit de ſe prendre à elle de leur infortune ?

L'ASTROLOGUE.

Pour vous, Monſieur de la Forêt, vous n'aurés pas de remerciment à lui faire, & vous ne vous moquerés pas d'elle entre les bras de ma fille.

M. DE LA FOREST.

Mais, Monſieur, écoutés-moi, je vous en conjure, & rendons-nous un peu de juſtice. Sommes-nous des gens ſi importans, que nous puiſſions nous imaginer que le Ciel faſſe pour nous la dépenſe d'une Comete ? Si elle avoit à menacer quelqu'un, au lieu que je ſuis perſuadé qu'elle ne menace perſonne, ſeroit-ce vous & moi qu'elle menaceroit ? Voilà un feu plus gros que toute la terre qui

s'allume dans le Ciel ; & pourquoi cela ? pour empêcher le mariage de Mademoiselle Florice & de moi.

L'ASTROLOGUE.

Taisés-vous, petit esprit ; car je sens que ma bile s'échauffe ; & si jamais.....

M. DE LA FOREST.

Je céde, puisqu'il le faut ; mais enfin.....

L'ASTROLOGUE.

Et dites-moi ; a-t-on jamais vû de Comete, sans qu'il soit arrivé de grands malheurs ?

M. DE LA FOREST.

Si vous voulés bien que je vous réponde, ne m'avouerés-vous pas qu'il est bien arrivé de grands malheurs sans Comete, ou plutôt qu'ils sont presque tous arrivés sans Comete ? Pourquoi les uns sont-ils annoncés, lorsque d'autres, & même plus considérables, ne le sont pas ? Quand il n'y a point de Comete, il faut bien que l'on s'en passe, & que l'on croye que tout est arrivé selon l'ordre naturel ; mais dès que le hasard veut qu'il en paroisse

roiſſe une, c'eſt juſtement elle qu'on rend reſponſable de tout le mal.

L'ASTROLOGUE.

Qui pourroit ſouffrir ſans emportement.....

SCENE V.

L'ASTROLOGUE, M. TAQUINET, M. DE LA FOREST, FLORICE, FRANÇOISE, MATURIN.

M. TAQUINET.

J'Ai bien de la joie, Monſieur, de voir entrer mon neveu dans la famille d'un homme auſſi illuſtre que vous; & je viens avec beaucoup de plaiſir...

M. DE LA FOREST.

Hélas! mon oncle, il ne s'agit plus de cela; les choſes ont bien changé. Monſieur ne veut plus me donner ſa fille, parce qu'il paroît une Comete.

M. TAQUINET.

Parce qu'il paroît une Comete? Et quelle raiſon eſt-ce là?

L'ASTROLOGUE.

Elle eſt la meilleure du monde; & je ne mériterois pas d'être Aſtrologue, ſi je n'obéiſſois pas à la défenſe que me fait le Ciel de paſſer outre. Ne voudriés-vous point que pour vos beaux yeux je m'expoſaſſe à voir fondre ſur ma maiſon les procès, la pauvreté, les maladies, & tout l'attirail de la Comete?

M. TAQUINET.

En vérité, je vous admire. Ce contrat qu'on alloit ſigner, ce mariage qu'on alloit faire, tout demeure là, à cauſe de cette Comete qui paroît?

M. DE LA FOREST.

Oui, aſſurément; & Monſieur s'obſtine à me refuſer l'aimable Florice.

M. TAQUINET.

Vous vous moqués, cela ne ſe peut. J'aurois cinquante filles, que je les marierois toutes à la barbe de la Comete.

L'ASTROLOGUE.

Et moi, je n'en ai qu'une qui ne ſera point mariée contre toutes les régles de l'Aſtrologie.

M. TAQUINET.

Voilà de plaiſantes régles !

L'ASTROLOGUE.

Vous êtes bien plaiſant vous-même de les attaquer.

M. TAQUINET.

Etes-vous tellement entêté de vos rêveries ?

L'ASTROLOGUE.

Etes-vous tellement enſeveli dans votre ignorance ?

M. TAQUINET.

Quoi, mon neveu, vous voulés entrer dans la famille d'un homme qui me traite d'ignorant ?

M. DE LA FOREST.

Hé ! mon oncle.

L'ASTROLOGUE *à M. Taquinet.*

Ne craignés point, il n'y entrera jamais.

M. DE LA FOREST.

Hé! Monsieur.

M. TAQUINET.

Y eut-il jamais une idée plus creuse?

M. DE LA FOREST.

Ne vous emportés point, mon oncle; vous mettés les choses hors d'état de se raccommoder.

M. TAQUINET.

Va, je te trouverai un meilleur parti; tu deviendrois fou avec un beau-pere sujet à ces visions.

L'ASTROLOGUE.

Non, il ne sera point mon gendre. Je m'attirerois à dos tous les Astres que vous révérés si peu.

M. DE LA FOREST.

Monsieur, ne prenés pas garde à ce que dit mon oncle. Mon oncle n'aigrissés point l'esprit de Monsieur.

L'ASTROLOGUE.

Ah! je ne veux jamais entendre par-

ſer de vous. Je ne ſais qui me tient que je ne venge déja la Comete.

M. TAQUINET.

Je me moque de votre vengeance & de la ſienne, & de toutes les Cometes qui ont jamais été, & de toutes celles qui ſeront jamais, & de tous les aſpects des Planetes, & de tout le fatras de votre Aſtrologie. Sortons, mon neveu.

M. DE LA FOREST.

Ah! mon oncle, vous perdés tout.

L'ASTROLOGUE.

Sortés d'ici, impies que vous ètes, je vous donne ma malédiction.

M. TAQUINET.

Je me moque de ta malédiction, vieux fou d'Aſtrologue. Sortés donc, mon neveu.

M. DE LA FOREST.

Hélas! belle Florice.

MATURIN.

Ah! ma chere Françoiſe, adieu les préſens; voilà toutes nos belles eſpérances évanouies.

SCENE VI.

L'ASTROLOGUE, FLORICE, FRANÇOISE, MATURIN.

L'ASTROLOGUE.

C'Eſt un bon impertinent que ce Monſieur Taquinet. Se moquer à mon nés de la Comete! Les cheveux me dreſſent à la tête, de tous les blaſphêmes qu'il a proférés.

FLORICE.

Mon pere, faut-il que l'emportement de l'oncle faſſe tort au neveu?

L'ASTROLOGUE.

Va, laiſſe-là cet extravagant de neveu. Je veux te donner un Aſtrologue, quand la Comete ſera paſſée.

FLORICE.

Hé! mon pere, vous m'avés laiſſé prendre de l'engagement avec lui, & je ne ſuis plus en état de vous obéir comme j'aurois fait auparavant. Faut-il que vous

consultiés sur mon mariage vos Astres plus que mon cœur? Il ne m'a rien promis que d'heureux, & sa prédiction doit être aussi sûre que celle de votre Comete.

L'ASTROLOGUE.

Bon, bon, c'est bien ici du cœur qu'il s'agit. Le cœur est un plaisant Astrologue.

FLORICE.

Je m'y fierois bien autant qu'à vos Livres.

L'ASTROLOGUE.

Ho! ho! tu en tiens aussi, & ce ridicule M. de la Foreſt t'a déja communiqué son héréſie? Quand il n'y auroit que cette raison, je ne voudrois pour rien d'un gendre fait comme lui.

FLORICE.

Mon pere, laissés-vous fléchir.

L'ASTROLOGUE.

Non, je n'en démordrai pas. Avoir mépriſé tout le corps des Astrologues en ma perſonne, tout le Ciel dans la Co-

mete ! C'eſt une affaire réſolue, il ne ſera point ton mari.

FLORICE.

Souffrés que je me jette à vos pieds.

L'ASTROLOGUE.

C'eſt temps perdu.

MATURIN *ſe jettant auſſi à ſes pieds.*

Monſieur....

FRANÇOISE *à ſes pieds.*

Hé ! de grace.

L'ASTROLOGUE.

Qu'eſt-ce que ceci ?

FLORICE.

Par tout ce que vous avés de plus cher.

FRANÇOISE.

Au nom de vos Lunettes & de tous vos Inſtrumens.

MATURIN.

Par la conjonction de Venus avec Saturne.

L'AS-

L'ASTROLOGUE.

Retirés-vous, impertinens. Non, je ne ferai point abſolument le mariage, tandis qu'une Comete régnera dans le Ciel.

MATURIN.

Monſieur, on pourra faire le mariage ſi ſecretement, que la Comete n'en ſaura rien.

FRANÇOISE.

Maturin a raiſon, on fera les noces dans la cave.

FLORICE.

Ne déſeſperés point, mon pere, la tendreſſe que j'ai conçue pour M. de la Foreſt.

MATURIN.

Si c'étoit la Comete qui fût en votre place, & que nous la priaſſions autant que nous vous prions, je ſuis ſûr qu'elle n'auroit pas le cœur ſi dur que vous.

L'ASTROLOGUE.

Retirés-vous, ne m'importunés pas davantage.

FLORICE.

Je ſors, puiſque je ne puis rien obtenir

de vous. Vous avés une dureté sans exemple.

FRANÇOISE.

Et moi, je ne veux plus regarder le Ciel de trois mois. Il me semble que la queue de la Comete me pend déja sur le nés.

SCENE VII.

L'ASTROLOGUE, MATURIN.

MATURIN.

AH! Monsieur, il faut être diablement muni d'Astrologie, pour ne vous être pas rendu.

L'ASTROLOGUE.

Quand on est accoutumé à la vûe de ces corps celestes, on n'est guére ébranlé par les objets d'ici-bas.

MATURIN.

J'en suis bien ébranlé, moi qui n'ai pas tant de commerce que vous avec le Belier, le Taureau, le Capricorne, &

tous ces honnêtes Meſſieurs-là.

L'ASTROLOGUE.

Maturin, tu en ſais bien ?

MATURIN.

Monſieur, je ne laiſſe rien tomber à terre, & j'ai grand ſoin de recueillir les miettes de votre eſprit. Je ſuis curieux naturellement, & ſi j'oſois vous faire une petite priere .....

L'ASTROLOGUE.

Parle, Maturin ; je ne demande pas mieux que de cultiver les belles diſpoſitions que tu me parois avoir aux Sciences.

MATURIN.

Ce ſeroit de me prêter vos Lunettes, pour voir deux ou trois choſes dans le Ciel. Par exemple, je voudrois bien ſavoir laquelle des douze maiſons du Soleil eſt la plus logeable. Ce ſont de petites curioſités qui me viennent quelquefois en fantaiſie.

L'ASTROLOGUE.

Elles ne ſont pas trop mal fondées.

MATURIN.

Je voudrois bien encore voir la Lune avec vos Lunettes, quand elle eſt pleine.

L'ASTROLOGUE.

Et pourquoi plutôt que quand elle eſt en croiſſant?

MATURIN.

Le croiſſant n'eſt rien; mais quand elle eſt pleine, je voudrois voir de quoi elle eſt pleine.

L'ASTROLOGUE.

Vraiment tu y verrois bien des merveilles. Elle eſt toute pleine de villes, d'hommes.

MATURIN.

Bon! Monſieur, vous vous moqués; comment ces hommes tiendroient ils là-haut? Ils tomberoient tous ſur nous aſſurément, & nous verrions pleuvoir ces hommes de la Lune, qui nous caſſeroient la tête. Mais que veulent ces gens-ci?

SCENE VIII.

L'ASTROLOGUE, MATURIN, DEUX VALETS DE LA COMTESSE.

PREMIER VALET.

MOnsieur, voici la toilette de Madame la Comteſſe de Gouſtignan.

SECOND VALET.

Voici tous les ameublemens de ſa chambre juſqu'au pot.

Ils jettent tout cela ſur le Théatre.

L'ASTROLOGUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, mes enfans?

PREMIER VALET.

Monſieur, nous n'en ſavons rien. Madame la Comteſſe eſt revenue au logis toute hors d'elle-même; elle a tout mis ſens deſſus deſſous; elle a tout fait démé-

nager promptement, & elle nous envoye ici où elle nous suit.

MATURIN.

Est-ce qu'il revient des esprits chés vous ?

SECOND VALET.

Non, assurément. Mais voici Madame la Comtesse.

SCENE IX.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE DE GOUSTIGNAN, MATURIN.

LA COMTESSE.

AH! Monsieur, je ne suis point encore remise de ma frayeur.

L'ASTROLOGUE.

Qu'avés-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

La Comete, cette effroyable Comete, cette queue prodigieuse ! Je ne puis encore parler.

MATURIN.

Ah! voici encore de nos gens à Comete.

L'ASTROLOGUE.

Madame, je ne condamne point votre peur. J'ai été moi-même effrayé; jamais Phénomene si terrible n'avoit paru à mes yeux.

LA COMTESSE.

Il n'y a perſonne qui ait tant lieu de craindre que moi. J'allois paſſer le Pont-Neuf pour entrer dans le Fauxbourg S. Germain, où vous ſavés que je loge; j'ai apperçu du bout de ce Pont cette épouvantable Comete. J'ai fait arrêter mon carroſſe, je l'ai regardée avec ſoin; Monſieur, mon pauvre Monſieur, elle étoit juſtement ſur ma maiſon. J'y ai été promptement, j'en ai fait enlever mon équipage le plus néceſſaire, & je l'ai fait tranſporter chés vous, où je viens moi-même chercher un aſile contre la Comete, & m'éclaircir à fond de ce que ce peut être. Ne m'épargnés point, Monſieur, je vous en conjure, tout ce que vous ſavés là-deſſus, vous me ferés le plus grand plaiſir du monde. J'ai déja quelque légere teinture

de ces matieres, & Dieu merci, je ne ſuis pas tout-à-fait novice dans l'Aſtrologie.

L'ASTROLOGUE.

Je vous propoſerai donc, Madame, les diverſes opinions des Philoſophes, & nous nous arrêterons à la plus raiſonnable. Il y en a qui diſent que les Cometes ſont des feux qui s'allument dans l'air, & qui ſe nourriſſent des exhalaiſons que la Terre leur envoye.

LA COMTESSE.

Ah! Monſieur, nous avons grand tort de fournir nous-mêmes de la nourriture par nos exhalaiſons à ces malheureuſes Cometes qui déſolent tout.

MATURIN.

Effectivement ne pourroit-on point empêcher la Terre de leur fournir des exhalaiſons, & leur couper ainſi les vivres? Elles deviendroient ſéches comme du bois, & n'auroient plus le tein ſi enluminé. Dame, ce ſeroit-là la fineſſe. Mais voici Madame Fraiſier; ne fait-elle point auſſi apporter ſon bagage?

SCENE X.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, Mme FRAISIER, MATURIN.

MADAME FRAISIER.

N'Eſt-ce point avoir, Monſieur, une indiſcrétion mêlée de beaucoup d'audace, que de venir troubler votre ſavant entretien, pour vous conſulter touchant une queſtion qui s'eſt émue dans une aſſemblée où j'étois, ſur le nouveau Météore qui paroît au Ciel ?

L'ASTROLOGUE.

Madame, je faiſois tout à l'heure à Madame la Comteſſe un petit diſcours ſur la nature des Cometes, & vous y pouvés prendre part, ſi vous voulés.

MADAME FRAISIER.

Monſieur, ce n'eſt point de la nature des Cometes dont il s'agiſſoit entre nous.

L'ASTROLOGUE.

Et de quoi donc ? de leur mouvement ?

MADAME FRAISIER.

Rien moins, Monſieur. Ce ſont-là des choſes aſſés vaines & aſſés inutiles.

LA COMTESSE.

Comment, Madame, aſſés vaines & aſſés inutiles? Une Comete compoſée de feux allumés dans l'air, nourrie des exhalaiſons de la Terre, eſt-ce donc une bagatelle?

MADAME FRAISIER.

Nous ne nous inquiétons point de cela, Madame; notre queſtion eſt plus importante. Nous avons fait une groſſe gageure, & nous ſommes convenus qu'il falloit un homme du métier pour décider.

L'ASTROLOGUE.

Voyons donc cette queſtion.

MADAME FRAISIER.

Ecoutés-moi donc, Monſieur, s'il vous plaît, attentivement. Il y a des gens qui diſent, *la Comete;* j'ai pris parti contre eux, & j'ai ſoutenu qu'il falloit dire, *le Comete.* C'eſt à vous, Monſieur, à juger.

LA COMTESSE.

Vous le faites juge d'une belle affaire, & le cas eſt d'une grande importance.

MADAME FRAISIER.

S'il eſt d'importance ? Ne tient-il qu'à choquer la Grammaire, & doit-on ſouffrir patiemment les attentats que l'on fait contre la régularité de la Langue ?

L'ASTROLOGUE.

Madame, nous n'en ſommes pas aux noms près, & il y a bien plus lieu de s'inquiéter, que de ſavoir ſi la Comete eſt mâle ou femelle. Son cours, ſon mouvement, ſa figure, ſon parallaxe, tout cela ce ſont bien d'autres affaires.

LA COMTESSE.

Monſieur, ne nous amuſons point à la queſtion de Madame ; renvoyons-la au Dictionnaire.

MADAME FRAISIER.

Quoi, vous parlés tous deux des choſes, ſans ſavoir ſeulement comment elles s'appellent ? Quelle abſurdité, bon Dieu ! quelle abſurdité !

LA COMTESSE.

Y en a-t-il une plus grande que la vôtre, de vous inquiéter du genre de la Comete, & de paſſer par-deſſus tous les ſujets de frayeur que Monſieur vient de nous marquer ?

MADAME FRAISIER.

Madame, les gens de qualité ne ſe mettent point en peine de ce que c'eſt que le Comete; mais ils voudroient ſeulement en ſavoir le véritable nom.

LA COMTESSE.

Je veux bien que vous ſachiés qu'il y a ici des gens de qualité.

MATURIN.

Madame, c'eſt Madame la Comteſſe de Gouſtignan.

MADAME FRAISIER.

Hé bien ?

L'ASTROLOGUE.

Il paroît bien que vous n'avés jamais étudié que les noms des choſes, & que vous n'en connoiſſés guére la nature.

LA COMTESSE.

Monſieur, congédiés-la, je vous prie. Il n'eſt pas beſoin qu'elle nous rompe la tête.

MADAME FRAISIER.

Vous êtes ici en lieu où l'on applaudit vos viſions. Adieu.

Elle ſort.

LA COMTESSE.

Mes viſions !

MATURIN.

Eh ! Monſieur, que ne vuidés-vous le différend. On veut ſavoir ſi la Comete eſt mâle ou femelle. Elle a une queue, il faut.....

L'ASTROLOGUE.

Tais-toi.

SCENE XI.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, MATURIN.

L'ASTROLOGUE.

MAdame, il ſeroit indigne de vous & de moi, de nous émouvoir de ce que vient de dire cette folle.

LA COMTESSE.

Je n'y prens pas garde auſſi. Mais continués, s'il vous plaît, votre diſcours; où en étions-nous?

L'ASTROLOGUE.

Ne perdés pas un ſeul mot de ce que je vais vous dire; vous allés entendre les plus belles choſes & les plus extraordinaires du monde. Voici un ſiſtême admirable. La plûpart des Philoſophes modernes ſoutiennent que chaque Etoile fixe eſt un Soleil comme le nôtre; tous ces Soleils ont chacun leur tourbillon, c'eſt-à-dire un grand eſpace dont ils occupent le centre, & de-là ils éclairent des Terres

& des Planetes ſemblables à nos Planetes & à notre Terre.

MATURIN.

Je ne me ſens pas d'aiſe en entendant tout cela.

L'ASTROLOGUE.

Ces Soleils ont des taches auſſi-bien que le nôtre ; elles peuvent s'accrocher les unes avec les autres, & enfin s'épaiſſir de ſorte qu'elles forment une croûte fort dure qui couvre tout le corps du Soleil.

LA COMTESSE.

Quoi, Monſieur, il ſe pourroit former une croûte ſur notre Soleil ? Et ſi cela arrivoit, que deviendroit-il ?

L'ASTROLOGUE.

Il deviendroit ce que deviennent les autres en pareil cas. Ce pauvre Soleil ainſi encroûté, inhabile à toute autre choſe, ſeroit chaſſé du tourbillon dont il occupe le centre, & s'en iroit errant de tourbillon en tourbillon ; & c'eſt ce qu'on appelle une Comete.

LA COMTESSE.

J'ai mille fois plus de frayeur qu'auparavant. Dès que je verrai les moindres taches sur le corps du Soleil, je ne dormirai plus; je croirai que voilà la croûte qui se forme.

MATURIN.

Et si notre Soleil s'en alloit, que ferions-nous ?

L'ASTROLOGUE.

Nous serions bien embarrassés, & j'entre fort dans la peine de ces pauvres gens dont le Soleil est présentement parmi nous, sous la figure de Comete.

SCENE XII.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, FRANÇOISE, MATURIN.

FRANÇOISE.

MOnsieur, on vient de vous apporter des lettres de Rome.

L'ASTROLOGUE.

Ouvrons. Elles viennent de la part d'un de mes Confreres très-habile Astrologue. Elles contiennent assurément quelques observations curieuses sur la Comete. *Il lit.*

LA COMTESSE.

Monsieur, je vois de grandes marques d'étonnement sur votre visage.

L'ASTROLOGUE.

Ah! Madame, quel prodige!

LA COMTESSE.

Expliqués-vous donc promptement.

L'ASTROLOGUE.

Voilà assurément ce qui ne s'étoit jamais vû.

LA COMTESSE.

Qu'est-il donc arrivé de plus terrible à Rome qu'ici ?

L'ASTROLOGUE.

Une Comete.

LA COMTESSE.

Encore une Comete? Vous me faites trembler.

L'ASTROLOGUE.

Vous ne devineriés jamais quelle espéce de Comete.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce encore ?

L'ASTROLOGUE.

Une Comete dans un œuf.

LA COMTESSE.

Une Comete dans un œuf ! Je ne mangerai jamais d'œufs.

MATURIN.

Ni moi non plus. Que ſeroit-ce, ſi j'allois trouver une omelette de Cometes?

L'ASTROLOGUE.

Que j'aurois de curioſité de voir cet œuf prodigieux!

MATURIN.

A ce compte, Monſieur, les poules pondent donc des Cometes? Voilà une choſe bien merveilleuſe.

L'ASTROLOGUE.

Ne nous amuſons pas plus long-temps à diſcourir; il y a ici quelque choſe de ſurnaturel. Allons vîte, mes lunettes, ma peau d'ours, mon équipage, que j'aille obſerver la Comete.

LA COMTESSE.

Monſieur, je ſuis de la partie; le froid qu'il fait ne m'épouvante point; faites-moi ſeulement donner des lunettes.

L'ASTROLOGUE.

Très-volontiers, Madame; vîte, Maturin.

MATURIN.

Je m'en vais avant toutes choſes préparer le grenier pour l'obſervation.

L'ASTROLOGUE.

Non, il vaut mieux que nous allions dans l'hôtel voiſin, dont la plate-forme qui eſt extrémement élevée nous ſera plus commode. Toi, Maturin, attens-nous ici; qui que ce ſoit qui vienne, ne laiſſe parler perſonne à ma fille.

MATURIN.

Monſieur, ſouffrés que.....

L'ASTROLOGUE.

Non, demeure. Allons, Madame.

SCENE XIII.

MATURIN *seul.*

J'Ai sujet de me consoler de ce qu'il n'a pas voulu de moi. Il fait une diable de saison pour contempler les Astres, & la Comete a malicieusement choisi pour se faire observer un temps fort propre à donner des rhumes à ses observateurs. Pour moi, qui ai la poitrine délicate, je fais bien de ne me pas hasarder à gagner des fluxions.

SCENE XIV.

M. DE LA FOREST, MATURIN.

M. DE LA FOREST.

JE te trouve ici à propos, mon pauvre Maturin. Je viens de voir sortir M. l'Astrologue; car depuis notre différend

je ne me ſuis pas éloigné de ce logis. N'y auroit-il pas moyen de voir ta Maîtreſſe?

MATURIN.

Mais ſi mon Maître revient ſur ſes pas? Il m'a établi gardien de la maiſon, & m'a défendu de laiſſer entrer perſonne.

M. DE LA FOREST.

Maturin.

MATURIN.

Vous me faites pitié. Mais la voici qui vient elle-même.

SCENE XV.

M. DE LA FOREST, FLORICE, FRANÇOISE, MATURIN.

M. DE LA FOREST.

HÉ bien, belle Florice, que faites-vous, que penſés-vous après la triſte aventure qui m'eſt arrivée par l'emportement de mon oncle?

FLORICE.

Je ſonge à remédier au mal, ſi pourtant il y a quelque remede. L'eſprit de mon pere eſt extrêmement aigri contre votre oncle & contre vous, & toutes les prieres que j'ai employées pour le fléchir ont été inutiles.

M. DE LA FOREST.

Quoi, ſe peut-il que je vous perde, & que l'opiniâtreté de mon oncle, & le caprice de votre pere, m'arrachent à vous dans le moment que j'ai cru que j'allois vous poſſéder?

FLORICE.

En vérité, je ne crois pas qu'il y ait lieu de concevoir aucune eſpérance; & de l'humeur dont je le connois.....

M. DE LA FOREST.

Et bien, aimable Florice, il n'y a donc plus qu'un remede. Si vous m'aimés, je ne doute pas que vous n'y conſentiés avec joie. Souffrés que je vous enleve.

FLORICE.

Que vous m'enleviés!

M. DE LA FOREST.

Ce n'eſt pas tant vous enlever, que me ſaiſir d'un bien qui m'appartient. Mon amour & la promeſſe de votre pere ne me donnent-ils pas aſſés de droit ſur vous?

FLORICE.

Mais ſongés-vous bien quel éclat va faire l'enlevement que vous me propoſés?

M. DE LA FOREST.

Mais, belle Florice, je vous le repete encore, il n'a que le nom d'enlevement. Je vous mets dans la maiſon de votre époux, à l'abri de la mauvaiſe humeur de votre pere.

FLORICE.

Faut-il que mon cœur fortifie vos raiſons, & que je ne puiſſe me défendre?

M. DE LA FOREST.

Ne perdons point de temps, il nous eſt trop précieux.

MATURIN.

Doucement, s'il vous plaît; ſi Mademoiſelle

moiſelle Florice ſe rend, Maturin ne ſe rend pas. Son pere l'a miſe ſous ma garde.

FLORICE.

Maturin, voudrois-tu t'oppoſer à notre bonheur?

MATURIN.

Ah! je ſuis valet trop zélé & trop fidéle.

M. DE LA FOREST.

Seras-tu impitoyable?

MATURIN.

Mais ſi je ne le ſuis pas, mon dos pâtira de ma pitié.

FRANÇOISE.

Te voilà bien empêché! Ne faut-il rien faire pour les gens qui s'aiment?

M. DE LA FOREST.

Tiens, prens ceci; ſi le cœur t'en dit pour Françoiſe, je te promets de faire votre fortune à l'un & à l'autre.

MATURIN.

Mais quand mon Maître ſera venu;

quelles raiſons donnerai-je pour la ſûreté de mes épaules ?

M. DE LA FOREST.

Tu diras que des gens inconnus ont enlevé Mademoiſelle Florice à force ouverte. Allons, Mademoiſelle.

SCENE XVI.

MATURIN, FRANÇOISE.

MATURIN.

FRançoiſe, nous ſommes riches, nous ne nous attendions pas à de ſi gros préſens ; notre Maîtreſſe vaut bien mieux pour nous enlevée, que mariée du conſentement de ſon pere. Mais parlons un peu de ce qui nous regarde : tu viens d'entendre ce qu'a dit Monſieur de la Forêt ; eſt-ce une affaire faite ?

FRANÇOISE.

Comme tu voudras, Maturin. Il n'y a qu'une difficulté qui m'arrête.

MATURIN.

Quoi ?

FRANÇOISE.

C'eſt que tu fais des Almanachs.

MATURIN.

Et que t'importe ?

FRANÇOISE.

Tu devineras tout ce que je ferai ; franchement cela eſt importun.

MATURIN.

Eſt-ce que tu veux faire quelque choſe qui ne ſoit pas bon à deviner ?

FRANÇOISE.

Point du tout ; mais enfin il faut avoir une certaine liberté. Bref, Maturin, je ne voudrois pas que tu fuſſes toujours pendu aux trouſſes des Aſtres à t'informer de la vie que je menerois.

MATURIN.

Je vois bien que tu penſes t'en moquer, tu ne me crois pas aſſés grand Aſtrologue. Mais tout de bon il faudra que tu charies droit ; dame il y a là-haut un certain Ca-

pricorne qui eſt le meilleur de mes amis, & qui me dira ſi je lui reſſemble. De plus, s'il me doit arriver de ta part quelque malheur, façon de ceux qui ſont ſi communs dans le ménage, il ne manquera pas de venir quelque Comete pour m'en avertir.

FRANÇOISE.

Ah! Maturin, cela ne ſe peut; car ſi chaque mari infortuné avoit ſa Comete, le Ciel en ſeroit ſi plein, qu'elles ne s'y pourroient pas tourner.

MATURIN.

Tais-toi. Voici nos gens qui reviennent. Songe à bien jouer ton rolle, ſi tu ne veux être de moitié des coups de bâton dont j'ai la mine d'être régalé. Diſons bien que la Comete nous a apporté un grand malheur, & que c'eſt elle qui eſt cauſe de l'enlevement.

SCENE XVII.

L'ASTROLOGUE, LA COMTESSE, FRANÇOISE, MATURIN.

MATURIN.

AH! Monsieur, la Comete.

FRANÇOISE.

La Comete, Monsieur.

L'ASTROLOGUE.

Nous venons de l'observer. Vous avés sujet d'être dans l'épouvante où je vous vois; j'ai vû, mais je ne saurois parler; j'ai gagné une toux si violente.....

LA COMTESSE.

Monsieur, je ne suis pas en meilleur état que vous; j'ai aussi pardevers moi une grosse fluxion; & les fluxions de Cometes sont bien pires que les autres. Mais sans les nuages qui sont survenus, & par qui la Comete nous a été cachée, en eussai-je dû crever, je l'eusse observée jusqu'au bout.

MATURIN.

Monſieur, vous ne ſavés pas quels malheurs.....

L'ASTROLOGUE.

Ah! je ne les ſai que trop; j'ai lû dans la Comete tous les malheurs qu'elle annonce. Je vois déja la guerre dans l'Europe, la peſte dans l'Aſie, la famine dans l'Afrique.

MATURIN *bas.*

Il ne reſte rien pour l'Amérique? (*haut*) Ne ſavés-vous rien davantage?

L'ASTROLOGUE.

Quoi, cela ne ſuffit-il pas? Jamais Comete annonça-t-elle plus de malheurs?

MATURIN.

Monſieur, nous en ſavons plus que vous, Françoiſe & moi, & ſi nous n'avons point obſervé la Comete. N'auriés-vous point vû par haſard parmi les malheurs de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique..... Ah! la douleur me coupe la parole. Françoiſe, apprens à Monſieur....

L'ASTROLOGUE.

Quoi, que me veut-on dire?

FRANÇOISE.

La Comete qui vous a tant appris de choſes, devroit vous avoir appris que Monſieur de la Forêt..... J'étois avec Maturin..... Votre fille dans ce même temps.... Ah! Monſieur, quelle Comete!

L'ASTROLOGUE.

Tu ne me dis rien; pourquoi tous deux être ſi troublés?

MATURIN.

Monſieur; c'eſt que la Comete..... Vous l'obſerviés, nous étions ici, & elle a enlevé Monſieur de la Forêt.

L'ASTROLOGUE.

Je tremble; ne ſeroit-ce point que Monſieur de la Forêt auroit enlevé ma fille?

FRANÇOISE.

C'eſt cela, Monſieur; aſſurément la Comete en eſt la cauſe.

LA COMTESSE.

Mademoiſelle Florice enlevée!

MATURIN.

Dix hommes ſont entrés ici dès que vous avés été ſorti ; il n'y avoit que Françoiſe & moi. J'ai fait une réſiſtance aſſés vigoureuſe ; Françoiſe s'eſt ſervie de tous les balais, & moi de toutes les broches de la maiſon ; mais le nombre l'a emporté ſur nôtre valeur. J'ai crié inutilement au ſecours ; j'ai penſé être roué des coups que l'on m'a donnés ; & ces coquins ont enlevé Mademoiſelle Florice, ſans qu'on y ait pû mettre aucun obſtacle. Je courois vous trouver & vous apprendre ce déſaſtre, quand vous êtes arrivé.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! Comete, Comete, je te reconnois.

LA COMTESSE.

C'eſt elle aſſurément qui vous fait cette piéce-là. Elle vous regardoit tantôt d'un air aſſés déloyal.

L'ASTROLOGUE.

Ma fille enlevée ! Et les raviſſeurs, n'en a-t-on connu aucun ?

MATURIN.

J'ai reconnu le Valet de chambre de Monſieur de la Forêt, & je l'ai vû lui-même à la porte, qui a reçu votre fille, & qui lui tenoit un carroſſe prêt.

L'ASTROLOGUE.

Ah ! l'inſolent, l'arracher d'entre mes bras ! quel procédé eſt-ce là !

LA COMTESSE.

Vous aviés donc rompu avec lui ?

L'ASTROLOGUE.

Aſſurément. Si vous l'aviés entendu blaſphêmer contre les Aſtres ! Je le perdrai ; je vais tout mettre en uſage pour le pourſuivre.

LA COMTESSE.

Que vous ſervira l'éclat ?

L'ASTROLOGUE.

Quoi, il aura ma fille en dépit de moi ?

LA COMTESSE.

Vous n'en ètes plus le maître, puiſqu'elle eſt en ſon pouvoir ; il y va de

votre honneur de consentir qu'elle l'épouse.

L'ASTROLOGUE.

Recevoir dans ma famille un homme qui a traité outrageusement la Comete!

LA COMTESSE.

En l'état où sont les choses, c'est le seul parti que vous puissiés prendre.

L'ASTROLOGUE.

Allons, Madame, j'en veux consulter tous mes amis.

LA COMTESSE.

Songeons d'abord à nous reposer, nos rhumes ont besoin d'une bonne nuit.

BRUTUS,

TRAGEDIE,

Repréſentée en Décembre 1690.

A MADAME
LA DUCHESSE.

MADAME,

SI l'on étoit obligé de proportionner ſes ouvrages au mérite de ceux à qui on les dédie, j'aurois lieu de craindre votre colere, en mettant ici le nom de VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Mais, MADAME, il faudroit ſe priver de la gloire de vous rendre ſes hommages, pour peu qu'on apportât de circonſpection ſur ce point. L'étendue & l'élevation de votre eſprit laiſſeront toujours une diſtance infinie de vous aux Ouvrages qui vous ſeront préſentés; & elles vous mettent*

dans la néceſſité de pardonner les dédicaces téméraires. Si vous avés quelque indulgence pour les commencemens d'une Muſe qui conſacre ſes prémices en vous les adreſſant, je ſerai trop heureux d'avoir pû donner, ſans péril de vous déplaire, une marque publique du reſpect avec lequel je ſuis,

MADAME,

De Votre Altesse Serenissime

La très-humble, &c.
BERNARD.

PRÉFACE.

JE ſai que la coutume des Préfaces que l'on met au-devant des Piéces de Théatre, eſt de réfuter, & même aſſés fierement, ce qui a été dit contre la Piéce; je tâcherai de ne pas ſuivre cet uſage. On a fait des critiques ſur *Brutus*, je ne demande que la liberté de me défendre; après quoi, ſi l'on n'eſt pas content de mes raiſons, je paſſe condamnation.

Quelques-uns ont trouvé que j'avois un peu trop adouci le caractere de *Brutus*; & *Plutarque* à la vérité en parle comme d'un homme ſi barbare, qu'il n'eſt pas ſurprenant que nos excellens Auteurs ayent négligé ce ſujet. Pour moi, je n'aurois pas eu la témérité de le prendre, s'ils nous en avoient laiſſé d'autres, & ſi d'ailleurs je n'avois vû dans *Tite-Live* de quoi me raſſurer ſur les ſentimens de *Brutus*. Cet Hiſtorien dit qu'au travers de ſa fermeté, on lui voyoit une douleur profonde. Il s'agit alors de l'état où il parut en public; ſelon toutes les apparences, il ſe ménageoit moins en particulier, & toute ſa douleur éclatoit.

Je ne l'ai pas repréſenté dans le Sénat, ni expoſé aux yeux du Peuple, mais dans un lieu & dans des temps où il pouvoit laiſſer agir les mouvemens les plus ſecrets de ſon cœur. Quand même j'aurois un peu changé le caractere de *Brutus*, je n'aurois fait que rapprocher de nos mœurs une action qui en eſt fort éloignée, qui eſt extraordinaire même dans les mœurs Romaines; & c'eſt, ce me ſemble, la pratique commune du Théatre, que pourvû que l'on conſerve l'eſſentiel des actions, on eſt aſſés maître des motifs & des autres circonſtances. Mais je crois pouvoir dire encore quelque choſe de plus fort; l'action de *Brutus* n'eſt point une action de vertu, ſi l'on peut ſoupçonner qu'il y entre de la férocité naturelle; il faut, pour être héroïque, qu'elle coûte infiniment.

Ce qui me doit faire ſentir combien j'aurois haſardé en donnant un courage plus dur à *Brutus*, c'eſt la difficulté que quelques gens ont eue de goûter celui de *Titus*, qui vient s'accuſer lui-même, & demander le ſupplice; cependant la dureté qu'on a pour ſoi-même doit être plus aiſément ſupportée que celle qu'on a pour les autres. Je prie que l'on conſidere que *Titus* a toute la vertu imaginable; que s'il s'oublie dans un inſtant

inſtant & dans des circonſtances qui ne lui laiſſoient pas l'uſage libre de ſa raiſon, ſitôt qu'il eſt revenu à lui-même, il doit avoir horreur du crime où il eſt tombé; qu'il ſent un poids dont il faut qu'il ſe ſoulage; qu'enfin il ne peut ſe réconcilier avec lui-même, qu'en effaçant à ſes propres yeux, comme à ceux des autres, par un aveu public de ſa trahiſon, l'infamie de ce qu'il a fait.

Ceux qui ont trouvé de l'indignité à venir demander de mourir ſur un échafaud, n'ont ſans doute pas ſongé que cette honte même eſt ce qui fait ſa gloire, puiſqu'il la ſubit volontairement, parce qu'il l'a méritée, & qu'il veut ſervir d'exemple à ceux qui oſeroient faire le même crime. Voilà l'utilité de ſon action; je repete ici les mêmes choſes que j'ai dites dans la Piéce, & qui auroient pû prévenir les critiques, ſi l'on s'en étoit ſouvenu.

On ſait juſqu'à quel excès alloit l'amour de la patrie chés les Romains. N'y doit-on pas proportionner le repentir d'avoir fait contre elle le plus grand de tous les attentats? C'eſt ce que j'ai à répondre à ceux qui me diſent qu'il n'y a point d'exemple de cela dans l'Hiſtoire; il n'y a point d'exemple non plus de la même faute dans un

homme vertueux, & il me ſuffit d'avoir ſuivi le génie des Romains; j'ai eu la liberté d'imaginer un trait fondé ſur ce caractere, & ſur l'état particulier où ſe trouve *Titus*. On n'eût point déſapprouvé qu'il ſe fût donné la mort dans le remords infini qu'il eut de ſa faute; mais il n'auroit point fait aſſés, puiſqu'il y avoit quelque choſe de plus à faire, & une moindre action n'auroit pas été capable d'attendrir *Brutus*, à qui il falloit trouver moyen de donner quelques ſentimens naturels; s'il ne devoit pas être ſenſible pour ſon fils, il le devoit du moins être à la vertu héroïque de ce fils.

On a pû remarquer que je lui donne beaucoup de dureté pour *Tiberinus*; il ne change point enſuite, quand il s'adoucit à la vûe d'un courage digne du ſien; c'eſt le même ſentiment ſous une autre forme. Il eſt vrai que je le fais parler également de ſes deux fils dans le cinquiéme Acte; mais il n'a pû ſéparer leurs intérêts, puiſqu'ils étoient tombés dans la même faute, & il eſt aiſé de voir que ce n'eſt que *Titus* qui attire toute ſa pitié.

Il me reſte quelque choſe à dire ſur *Vindicius*, pour ceux qui ne ſavent pas que c'eſt un trait hiſtorique, & qu'il fut affranchi pour avoir découvert la conjuration qui ſe

faiſoit pour *Tarquin*. Le même amour de la patrie dont j'ai déja parlé, ſuffit, ce me ſemble, pour juſtifier le ſoin que *Titus* prend de demander la liberté de cet Eſclave ; il étoit de l'intérêt de Rome qu'un ſi grand ſervice ne demeurât pas ſans récompenſe.

Valerie & *Tiberinus* ont été également attaqués, quoique tous deux néceſſaires. *Tiberinus* ne pouvoit être retranché de cette Tragédie ; on ſait trop que les deux fils de *Brutus* avoient conſpiré. *Tiberinus* ſert à donner de la jalouſie à ſon frere, & à l'entraîner dans la conjuration ; s'il n'a pas un courage héroïque, il donne du relief à *Titus*. Il l'a fallu ſacrifier à un perſonnage plus important, & ce ſeroit un grand défaut dans une Piéce de Théatre, que tous les caracteres fuſſent pareils. Il demande ſa grace, mais c'eſt à ſon pere, & cette circonſtance peut le rendre moins condamnable.

C'eſt *Valerie* qui découvre la conjuration par le moyen de ſon Eſclave ; & ſi ſon rôle n'a point paru avoir aſſés de mouvement, peut-être cela vient en partie de ce que j'en avois retranché une Scene que je redonnerai, ſans oſer cependant décider ſi j'ai eu raiſon de l'ôter ou de la remettre.

ACTEURS.

BRUTUS, } *Consuls.*
VALERIUS, }

TITUS, } *Fils de Brutus.*
TIBERINUS, }

OCTAVIUS, *Envoyé de Tarquin.*

AQUILIUS, *Parent de Tarquin.*

VALERIE, *Sœur de Valerius.*

AQUILIE, *Fille d'Aquilius.*

PLAUTINE, *Confidente de Valerie.*

ALBINE, *Confidente d'Aquilie.*

MARCELLUS, *Confident de Titus.*

GARDES.

La Scene est à Rome, dans le Palais des Rois chassés.

BRUTUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, VALERIUS.

BRUTUS.

OCtavius, Seigneur, en ces lieux va se rendre;
Envoyé de Tarquin, c'est à nous de l'entendre.
Je ne crois pas devoir concerter avec vous
Ce que Rome aujourd'hui lui répondra pour nous.
La Patrie à tous deux est également chere,
Et nous n'avons ici qu'une réponse à faire.

VALERIUS.

De mon zèle, Seigneur, vos yeux ſeront témoins;
La liberté naiſſante occupe tous mes ſoins:
Et quand Valerius avec Brutus partage
Du premier Conſulat le ſuprême avantage,
Il voit que par l'exemple & l'appui de Brutus,
On prétend l'élever aux plus hautes vertus.

BRUTUS.

Votre vertu ſans doute au-deſſus de la mienne,
Seigneur, n'a pas beſoin que Brutus la ſoutienne.
Mais laiſſons ces diſcours & ces éloges vains,
Nous ne devons agir & parler qu'en Romains.
Octavius paroît.

SCENE II.

BRUTUS, VALERIUS, OCTAVIUS.

OCTAVIUS.

CONſuls, quelle eſt ma joie
De parler devant vous pour le Roi qui m'envoie,
Et non devant un Peuple aveugle, audacieux,
D'un crime tout récent encore furieux,
Qui ne prévoyant rien, ſans crainte s'abandonne
Au frivole plaiſir qu'un changement lui donne.

Rome vient d'attenter sur les droits les plus saints,
Qu'ait jamais consacrés le respect des humains.
Méconnoissant des Rois la Majesté suprême,
Elle foule à ses pieds & Sceptre & Diadême.
Et quel autre forfait plus grand, plus odieux,
Peut jamais attirer tous les foudres des Dieux?
Mais il n'est pas besoin que les Dieux qu'on offense,
Fassent par leur tonnerre éclater leur vengeance;
Ce forfait avec lui porte son châtiment.
Les Romains sont en proie à leur aveuglement,
Ils ne consultent plus les loix ni la justice,
Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice.
Le Peuple en ne suivant que sa légereté,
Se flatte d'exercer sa fausse liberté;
Et par cette licence impunément soufferte,
Triomphe de pouvoir travailler à sa perte.
Vous mêmes qu'il a mis dans un rang éclatant,
Que n'éprouvés-vous point de ce peuple inconstant?
A votre autorité chancelante, incertaine,
Il peut, quand il lui plaît, se dérober sans peine;
Il vous ôte à son gré vos superbes faisceaux.
Lorsqu'il fit choix d'abord de ses Maîtres nouveaux,
Brutus & Collatin occupoient cette place.
Depuis, un vain soupçon, une inconstante audace
à Valerius.
Dégrada Collatin, & vous donna, Seigneur,

Pour peu de temps, peut-être, un dangereux honneur.
Ah! Romulus sans doute eut tous les Dieux contraires,
Lorsqu'en ces murs naissans il rassembla nos Peres;
S'il faut que par un Peuple à lui-même livré,
Périsse cet Etat encor mal assuré.
Prévenés les malheurs qui déja se préparent;
Que par un repentir vos fautes se réparent;
Qu'un légitime Roi dans son Trône remis,
Fasse, en vous soumettant, trembler vos ennemis.

BRUTUS.

Non, Seigneur, les Romains n'ont point commis le crime
De chasser de son Trône un Prince légitime.
Un Roi qui de nos loix tient son autorité,
Coupable ou vertueux doit être respecté.
Mais bravant & nos loix, & ces loix si sacrées,
Par la Nature même aux Mortels inspirées,
Malgré la voix du sang que dans d'affreux climats
Des cœurs à peine humains ne méconnoissent pas,
Tarquin ose arracher le Sceptre à son Beau-pere;
Et sans craindre les yeux du Soleil qui l'éclaire,
Sans craindre pour témoin tout le Peuple Romain,
Tarquin à son Beau-pere ose percer le sein;
Ose jetter mourant du haut du Trône auguste,
Des Mortels le plus grand & des Rois le plus juste.
Pour ajouter encore à l'horreur de ces coups,
La fiere Tullia, digne d'un tel époux,

Se

Se hâtant d'aller prendre un fatal Diadême,
Précipite son char d'une vîtesse extrême,
Et fait par ses chevaux soudain saisis d'effroi,
Fouler le corps sanglant & d'un pere & d'un Roi.
Après de tels forfaits je puis taire le reste.
Les premiers attentats d'un orgueil si funeste,
La sœur de Tullia, le frere de Tarquin,
Dont un poison secret avança le destin,
De leur ambition déplorables victimes,
Dans cette affreuse histoire à peine sont des crimes.
Tels sont, Octavius, les légitimes Rois
Dont vous venés ici représenter les droits.
Ah! nul encor chés nous par cette infame voie
N'avoit de la Couronne osé faire sa proie.
Un Roi qui le premier régna contre la loi,
D'un Peuple vertueux sera le dernier Roi.

VALERIUS.

Seigneur, à ces raisons qui sont notre défense,
J'ajoute des Romains la longue patience;
Par un Maître cruel trop long-temps oppressés,
A la révolte enfin nous nous vîmes forcés.
La haine, les frayeurs, ou les soupçons d'un homme,
Etoient les seules loix qu'on reconnût dans Rome;
Des meilleurs Citoyens l'exil ou le trépas
Causoient par-tout des pleurs qui ne se montroient pas;

La vertu la plus haute étoit la plus coupable,
Et Brutus aujourd'hui si grand, si respectable,
Ne fut-il pas réduit à la nécessité
D'emprunter les dehors de la stupidité?
Dieux! le soin d'un Héros, son étude éternelle
Fut de cacher une ame & trop noble & trop belle.
Cependant les Romains vainement gémissans,
De toutes parts encore étoient obéissans.
Mais quand la tirannie impunément maîtresse,
Crut pouvoir sans péril attenter sur Lucrece,
Ces Romains jusqu'alors esclaves si soumis,
Pour venger la pudeur se crurent tout permis.
Ainsi quand nous avons détruit cette puissance,
L'amour des nouveautés, une injuste licence,
A l'exil de Tarquin n'eurent aucune part;
Rome s'est seulement affranchie un peu tard.

OCTAVIUS.

Par les bontés du Roi voyés votre injustice;
Tarquin qui des Romains doit chercher le supplice,
Vous offre encor la paix les armes à la main;
Je ne viens en ces lieux que dans ce seul dessein.
Mais si vous refusés la paix qu'il vous propose,
Ce Roi, le fer en main, justifiera sa cause.
Déja de l'Etrurie il arme tous les bras;
Déja ses vastes champs sont couverts de soldats;
Et bientôt Porsenna contre un Peuple rebelle,
Va des fronts couronnés soutenir la querelle.
Car enfin de son Trône indignement chassé,

Tarquin par ce forfait n'eſt pas ſeul offenſé ;
Et ſi de Porſenna la valeur éclatante
Ne pouvoit accabler Rome encore naiſſante,
D'un Roi dépoſſédé l'exil & les malheurs
De tous les autres Rois lui feroient des vengeurs.

BRUTUS.

Les légitimes Rois n'ont point reçu d'offenſe,
Seigneur, & des Tarquins nous bravons la puiſſance.
Ce qui nous a rendus criminels à leurs yeux,
Dans le parti de Rome attirera les Dieux.
Vainement contre nous s'éleve l'Etrûrie ;
Nous ſoutiendrons l'éclat d'une injuſte furie.
Tarquin ſous ſes drapeaux ne peut avoir rangé
Qu'un Peuple à l'appuyer foiblement engagé.
Mais à tous ſes efforts, fachés que Rome oppoſe
Des bras fortifiés par l'horreur qu'il nous cauſe ;
La crainte de rentrer dans de ſi rudes fers,
Rendra toujours vainqueurs ceux qui les ont ſoufferts.

OCTAVIUS.

De votre aveugle haine il ne faut rien attendre ;
Mais ce n'eſt pas aſſés, le Sénat doit m'entendre ;
Un péril ſi preſſant peut le faire trembler.

BRUTUS.

Dans deux heures, Seigneur, il ſe doit aſſembler ;
Mais n'en attendés rien qui vous ſoit favorable ;
Soyés ſûr de trouver le Sénat implacable ;
Rome n'a qu'un eſprit.

OCTAVIUS.

Si mes conseils sont vains,
Du moins j'aurai tout fait pour sauver les Romains.

SCENE III.

BRUTUS, VALERIUS.

BRUTUS.

L'Avis des Sénateurs ne nous met point en peine ;
Sénat, Peuple, Consuls, tout a la même haine ;
On ne croit point Tarquin favorisé des Dieux,
Jusqu'à pouvoir de Rome être victorieux.
Ainsi tranquillement écoutons sa menace ;
A d'autres sentimens laissons reprendre place ;
Passons à d'autres soins. Qu'on appelle mes fils.
Songés au doux espoir que l'aîné s'est permis ;
Seigneur, à votre sœur destiné par vous-même,
Il est temps qu'il arrive à ce bonheur suprême.
Maintenant de Titus le nom a quelque éclat ;
Vous savés quelle estime en a fait le Sénat,
Lorsque pour prévenir une prompte entreprise,
La Porte Quirinale à ses soins fut commise.
Ses vertus, le combat contre les Vejentins,
Où ce fils a fait seul triompher nos destins,
Redoublent envers lui mon amour paternelle,

Que votre exemple encore affermisse son zele ;
Qu'étant à votre sœur, le nom de son époux
L'associe aux vertus qu'on voit briller en vous.

VALERIUS.

J'attens ce jour, Seigneur, avec impatience,
Vous verrés obéir ma sœur sans résistance ;
Son cœur depuis long-temps sur un si doux espoir
A pris des sentimens qui suivent son devoir.
Unissons nos maisons, achevons l'hymenée,
Seigneur, & pour demain marquons-en la journée.

BRUTUS.

J'y consens ; à demain. Il ne me reste plus
Qu'à ranger sous l'hymen le frere de Titus ;
Le donnant pour époux à la jeune Aquilie,
Je veux qu'à ma famille Aquilius se lie.
Ce parent des Tarquins est demeuré Romain ;
Jamais à leurs forfaits il ne prêta la main ;
On n'a point confondu ses vertus & leur crime ;
Il a sû des Romains se conserver l'estime ;
On ne l'a point chassé de ce Palais des Rois
Où nous ont établis nos illustres emplois ;
J'oserai présumer que par mon alliance,
Je le puis affermir encor dans l'innocence.
Il peut beaucoup dans Rome, & par de doux moyens
On se doit assurer de pareils Citoyens.

VALERIUS.

J'admire une vertu si pure & si solide ;

L'amour de la Patrie eſt tout ce qui vous guide.
Pour naître, pour régner à jamais parmi nous,
La liberté, Seigneur, avoit beſoin de vous.
Mais je vois en ce lieu les deux freres ſe rendre;
Expliqués vos deſſeins, ils viennent les apprendre.

SCENE IV.

BRUTUS, TITUS, TIBERINUS, MARCELLUS.

BRUTUS.

APprochés-vous, Titus, j'ai réglé votre ſort.
Avec Valerius depuis long-temps d'accord,
A l'hymen de ſa ſœur je vous ai fait prétendre;
Pour cet illuſtre hymen je ne dois plus attendre;
C'en eſt fait, à demain le jour eſt arrêté.

TITUS.

Quoi! Seigneur.....

BRUTUS.

A demain; telle eſt ma volonté.
A conclure l'hymen ma gloire s'intéreſſe.
Mais pourquoi dans vos yeux cette ſombre triſteſſe?

TITUS.

Ah! Seigneur, apprenés ma faute & mon malheur;

Je ne puis vous cacher le trouble de mon cœur.
Je n'en disconviens point, Valerie est aimable;
Mais envers ses appas je m'avourai coupable;
Depuis qu'à cet hymen vous m'avés engagé,
Mon cœur sous d'autres loix malgré moi s'est rangé.

BRUTUS.

Prétens-tu t'affranchir d'un illustre hymenée,
Lorsqu'à Valerius ma parole est donnée;
Lorsque sa sœur déja te voit comme un époux?
Malgré mon amitié, redoute mon courroux.
Surmonte la foiblesse où ton cœur s'abandonne;
Plus j'estime Titus, & moins je lui pardonne;
Je hâterois l'hymen dans l'espoir d'étouffer
Des feux dont un Romain doit toujours triompher.
Tu connois mes desseins, suis-les sans résistance.
Je veux, Tiberinus, la même obéissance;
Aquilius paroît votre ami dès long-temps,
Obtenés Aquilie, & mes vœux sont contens.

TIBERINUS.

J'obéirai, Seigneur; plus heureux que mon frere,
Je l'adore, & je puis l'aimer sans vous déplaire.

TITUS.

Seigneur . . . . .

BRUTUS.

Ne poursuis pas un indigne discours;
Brutus est sans égard pour d'aveugles amours.

L'amour dans nos pareils ne fait point l'hyménée ;
Je n'écouterai rien, ma parole eſt donnée.

SCENE V.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

JE demeure interdit, déſeſperé, confus ;
Dans ce malheur preſſant je ne me connois plus.
Ciel ! on m'ôte Aquilie, on m'arrache à moi-même ;
Lorſque je ſuis aimé, je perdrois ce que j'aime ?
Mille ſoins m'ont acquis un bien ſi précieux,
Et mon heureux Rival l'obtiendroit à mes yeux ?
Un ſeul mot de Brutus en faveur de ce frere,
Prévaudroit ſur mes ſoins, ſur le bonheur de plaire ?
Quel ſecours, Marcellus ? que pourrai-je tenter ?

MARCELLUS.

Je ne vois nul eſpoir qui doive vous flatter.
L'infléxible Brutus a donné ſa parole ;
L'amour eſt à ſes yeux une ardeur trop frivole ;
Il n'en connut jamais les peines, les douceurs,
Et ne peut être ému de toutes vos douleurs.

L'amour à la pitié ne sauroit le conduire ;
Ah ! pourquoi votre cœur se laissoit-il séduire ?

TITUS.

Pouvois-je d'Aquilie éviter le pouvoir ?
Et puis-je en l'adorant écouter mon devoir ?
Mais sans blesser les loix sous qui l'amour me range,
Ne peut-on pas donner par un heureux échange,
A la sœur du Consul mon frere pour époux ?

MARCELLUS.

Songés, Seigneur, qu'il aime en même lieu que vous.
Quel sujet d'immoler sa tendresse à la vôtre ?
D'ailleurs Valerius vous préfere à tout autre,
Et si j'en puis juger, Valerie encor plus.
Mais, Seigneur, agissés auprès d'Aquilius ;
Faites qu'à votre frere il refuse sa fille,
Qu'il cherche à vous unir lui-même à sa famille ;
Du Consul votre pere il est consideré,
Peut-être il changeroit vos destins à son gré ;
Si vous êtes aimé, faites par Aquilie
Qu'Aquilius obtienne . . . . .

TITUS.

Ah ! tu me rends la vie.
Aux ordres des Consuls je ne puis obéir ;
Je ne vois que l'amour que je ne puis trahir.
Allons chés Aquilie, & si j'ai sû lui plaire,

Parlons, preſſons; il faut qu'elle fléchiſſe un pere.
Ciel! je vois Valerie. En l'état où je ſuis...
Sortons; il faut la fuir, & cacher mes ennuis.

SCENE VI.

VALERIE, PLAUTINE.

VALERIE.

IL me fuit, & demain un nœud ſacré nous lie!
Il me fuit, & peut-être il court vers Aquilie!
Je ſoupçonne qu'il l'aime, & mes cruels ſoupçons
S'augmentent tous les jours par de triſtes raiſons.

PLAUTINE.

Non, Madame, il ne peut vous avoir apperçue.

VALERIE.

Il la cherche ſans doute, & ne m'a que trop vue.
Vengeons-nous pour calmer l'inutile regret
De lui voir de l'amour ſans en être l'objet.

PLAUTINE.

Peut-être trop d'amour vous donne trop d'allarmes;
Peut-être on le verroit plus ſoumis à vos charmes,
S'il connoiſſoit l'amour qui ſut vous enflamer.

VALERIE.

Hé! l'ignoreroit-il, s'il me pouvoit aimer?
Pourquoi vois-je le trait dont ſon ame eſt bleſſée?

Hélas ! que ne lit-il ainſi dans ma penſée ?
Pourquoi Valerius m'ordonna-t-il des vœux
Que Titus déſormais rendra ſi malheureux ?
En louant ſes vertus, il augmentoit ſans ceſſe
Ce que ſon ordre en moi fit naître de tendreſſe.
Il verſoit en mon cœur le dangereux poiſon
Que prêtent à l'amour l'eſtime & la raiſon.

PLAUTINE.

Titus doit être à vous, qu'il aime ou qu'il haïſſe ;
Ainſi Brutus l'ordonne, il faut qu'il obéiſſe.

VALERIE.

Moi ! je l'épouſerois, lorſqu'il ſent d'autres feux !
Non, non, mon cœur trop fier, quoiqu'il ſoit amoureux,
Va ſe faire une juſte & triſte violence.
Aux ordres des Conſuls je ferai réſiſtance.
Mais quoi ! je ſervirai Titus dans ſes amours !
Il faut par mon hymen en arrêter le cours.
Et que ſai-je, Plautine, il m'aimera peut-être ;
Ma tendreſſe à la fin ſe fera reconnoître.
Témoin de mes ſoupirs, il peut s'en émouvoir ;
Dans mes ſoins amoureux il lira ſon devoir.
Ce devoir, mon amour, le conviront ſans ceſſe
A me donner ſon cœur, à payer ma tendreſſe ;
Penſes-tu qu'il pourra toujours leur réſiſter ?
Non, de m'aimer un jour il ne peut s'exempter.
Mais découvrons s'il voit le pere d'Aquilie ;
Rompons tous leurs deſſeins, il y va de ma vie.
Le jour de mon hymen à demain arrêté,

Va redoubler leurs soins & leur activité;
Ils n'épargneront rien aujourd'hui pour me nuire.
Sachons . . . . .

PLAUTINE.

De leurs desseins qui pourra vous instruire?

VALERIE.

Vindicius est propre à servir mes projets;
Cet esclave est sensible à tous mes intérêts;
Tu sais qu'Aquilius avant moi fut son maître;
Sans se rendre suspect il peut chés lui paroître.
Peut-on le soupçonner d'un desir curieux?
Qu'il écoute, qu'il voie, on ne craint pas ses yeux;
Qu'il examine tout, & me le vienne apprendre;
Vas, cours, donne cet ordre, il ne faut point attendre.
Qu'il vienne me trouver dans mon appartement.
Cachons à tous les yeux ma honte & mon tourment.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

OCTAVIUS, AQUILIUS.

OCTAVIUS.

Tandis qu'à m'écouter le Sénat se prépare ;
Et qu'il n'est point encor d'ordre qui nous sépare ;
Songeons à profiter d'un temps si précieux ;
Seigneur, c'est pour vous seul que je viens en ces lieux.
Je n'ai rien espéré d'une ambassade vaine,
Que de cacher à tous le sujet qui m'amene ;
Et de me ménager un entretien secret,
Où de vos soins pour nous vous m'apprissiés l'effet.
Hé bien, Aquilius, que devons-nous attendre ?
En faveur de Tarquin est-on prêt d'entreprendre ?
Dès cette même nuit il croit qu'il peut revoir
Les superbes Romains soumis à son pouvoir.

Achevons : sur son trône il est temps qu'il remonte;
L'entreprise est mal sûre, à moins que d'être prompte.

AQUILIUS.

Seigneur, j'ai rassemblé cinq cens jeunes Romains,
Qui se sont dévoués à servir nos desseins;
Un des fils de Brutus, Tiberinus lui-même,
Sans peine a conspiré pour des Princes qu'il aime;
Plus que les nœuds du sang, une étroite amitié
Avec les fils du Roi l'avoit toujours lié.
De nos Maîtres nouveaux l'inflexible rudesse
A choqué les esprits d'une libre jeunesse,
Et tous avec les Rois veulent voir de retour
Les plaisirs, la licence, & l'éclat d'une Cour.
Mais à cette hardie & nombreuse cohorte
Il manque de pouvoir disposer d'une porte.
Si l'aîné de Brutus vouloit se joindre à nous,
Dès cette même nuit Rome seroit à vous.
Pour un succès aisé notre dessein demande
La Porte Quirinale, & Titus y commande.

OCTAVIUS.

N'avés-vous rien tenté, Seigneur, pour l'engager?
Au parti de Tarquin ne peut-on le ranger?

AQUILIUS.

Il adore ma fille, & peut-être par elle

A Titus pour le Roi j'inſpirerai mon zèle.
D'un cœur qu'elle poſſede elle ſait le chemin ;
Je veux qu'elle lui parle en faveur de Tarquin,
Et la faiſant entrer dans cette confidence,
Je prétens de l'Amour employer l'éloquence.
Inſtruite du ſecret depuis hier ſeulement,
Elle ignore l'effort qu'on veut de ſon Amant.
Pour rendre encor plus ſûr l'effet que je deſire,
Par degrés elle-même il faudroit la conduire.

OCTAVIUS.

Une Amante a toujours l'art de perſuader,
Mais par elle un ſecret pourroit ſe haſarder.

AQUILIUS.

Ne craignés rien, Seigneur, Aquilie eſt capable
Du ſecret le plus grand, le plus inviolable.
De plus, ignorés-vous quelle ſevere loi
Met obſtacle au deſſein de rétablir le Roi ?
Quiconque ſeulement en ſeroit le complice,
Sous de cruels tourmens Rome veut qu'il périſſe.
Rome, ſans diſtinguer âge, ſexe, ni rang,
N'écoute que ſa haine, & demande du ſang.
Quand ma fille pourroit, ſans l'ordre de ſon pere,
Réveler à Titus cet important miſtere,
Titus ſait trop du moins qu'en ne le cachant pas,
Il conduit ce qu'il aime au plus affreux trépas.
Dans un même attentat avec moi je la lie,
Et fais ma ſûreté du péril d'Aquilie.
Rien n'eſt à redouter ; il ne reſte qu'à voir
Par quel art j'agirai pour tenter ſon devoir.

i je dois....

OCTAVIUS.

Mais, Seigneur, à ce que j'entens dire;
Pour Aquilie auſſi Tiberinus ſoupire;
Peut-elle être le prix que l'un & l'autre attend?
Ce ſeroit perdre tout que faire un mécontent.

AQUILIUS.

Seigneur, lorſqu'avec nous Tiberinus s'engage;
Ce n'eſt point à l'amour que l'on doit cet ouvrage.
Même entre les premiers, quand il a conſpiré,
Son cœur pour elle encor n'avoit pas ſoupiré.
Ainſi ſans avoir droit à cette récompenſe,
Il en peut ſeulement concevoir l'eſpérance.
Et moi, ſans la détruire & ſans l'autoriſer,
De prétextes divers je le puis amuſer,
Tandis qu'une agréable & ſolide promeſſe
Intéreſſant Titus, & flattant ſa tendreſſe,
L'uniroit avec nous, ſans que tout le parti,
Ni que ſon frere même en pût être averti.
Lorſqu'on éclatera, par des ordres contraires;
Je ſaurai l'un de l'autre écarter les deux freres.
Je ne veux rien riſquer; mais malgré tout notre art,
Les grands deſſeins toujours courent quelque haſard.

OCTAVIUS.

Non, nous ne riſquons rien; votre rare prudence
Me donne du ſuccès une entiere aſſurance.

Mais

Mais je vous le redis, dès cette même nuit
Tarquin dans ces remparts veut se voir introduit.
Obtenés de Titus qu'avec nous il conspire ;
L'amour s'en mêlera ; peu de temps doit suffire.
J'apperçois Aquilie, & je vais vous quitter ;
Du pouvoir de ses yeux tâchés de profiter.
Cependant à Tarquin je dois porter un gage
Qui marque en quel état est votre grand ouvrage ;
Prenés de nos amis & le nom & le seing,
Et je l'assurerai de son retour prochain.

SCENE II.

AQUILIUS, AQUILIE.

AQUILIE.

JE me jette à vos pieds dans ma douleur extrême,
J'attens grace d'un pere, & d'un pere qui m'aime ;
Tiberinus, Seigneur, appuyé par Brutus,
Va demander ma main sans craindre vos refus.
Ah ! si mes sentimens osent ici paroître,
Je le hais, & ma haine est injuste peut-être ;
Mais j'ai fait pour la vaincre un inutile effort,
Et s'il m'obtient de vous, vous me donnés la mort.

AQUILIUS.

Ma fille, un tel époux ne doit point vous déplaire;
Il auroit plus d'éclat, s'il n'avoit point de frere.
Il est vrai que Titus, plus grand, plus glorieux,
Du Peuple & du Sénat attire plus les yeux.
Ces illustres Romains que nous tâchons de suivre,
Tous nos Héros en lui semblent devoir revivre;
Mais si Tiberinus ne le peut égaler,
Par de moindres vertus on peut se signaler;
Et mon engagement....

AQUILIE.

Ciel! m'auriés-vous promise?
Mon pere, à quel destin me verrois-je soumise?

AQUILIUS.

Non, je n'ai rien promis, & suis plus engagé;
Tiberinus m'oblige, & n'a rien exigé;
Mais lié d'intérêt, il a droit de prétendre
Que s'il est votre Amant, je le prendrai pour gendre.

AQUILIE.

Ainsi mon seul secours est dans mon désespoir?

AQUILIUS.

Vos injustes douleurs ont sur moi du pouvoir;
Mais malgré ma raison, s'il faut que je leur cede,
Aux maux que vous craignés je ne vois qu'un remede.
Si Titus vous aimoit, son cœur.... vous rougissés,

Votre rougeur augmente, & m'en apprend assés.
Vous l'aimés, je le vois ; mais parlés, Aquilie,
Un pere vous l'ordonne ; il fait plus, il vous prie.
Ne me deguisés rien ; c'est pour votre bonheur
Que je veux pénétrer au fond de votre cœur.

AQUILIE.

Je ne saurois cacher le trouble de mon ame.
Pardonnés-moi, mon pere, une innocente flame ;
Il faut vous rassurer ; vous craignés, je le voi,
Qu'un cœur qui s'est donné ne vous manque de foi.
Mais quand vous m'honorés de votre confidence,
Mon pere, je vous jure un éternel silence.
Aujourd'hui que Titus plein de son désespoir,
Ignorant vos desseins, sachant votre pouvoir,
Pour détruire un hymen où son pere l'engage,
Est venu me prier de tout mettre en usage,
De vous montrer mes pleurs, & de vous obliger
A parler aux Consuls, à les faire changer,
A ne vouloir donner qu'à Titus Aquilie,
A faire que son frere épousât Valerie ;
Vains projets d'un Amant qui connoît peu son sort,
Il trouve encore en vous un obstacle plus fort.
Je viens de l'assurer qu'il ne peut rien prétendre ;
Mais j'ai tû le secret qu'il tâche en vain d'apprendre.
Ah ! lorsque je renonce à Titus pour jamais,
Ne me forcés pas d'être à l'Amant que je hais.

AQUILIUS.

Ma fille, je voudrois faire encor davantage.
Ne puis-je vous donner l'Amant qui vous engage ?

AQUILIE.

Hé ! ne me flattés point dans mon cruel deſtin.
Vous ne quitterés pas le parti de Tarquin ;
Et tout retient Titus ; ſon pere, la Patrie.
Il aime ſon devoir, Rome en lui ſe confie.
Non, non, je le connois ; lié de tant de nœuds,
Il ne peut....

AQUILIUS.

Il peut tout, s'il eſt bien amoureux ;
Titus peut éviter un fatal hymenée,
Et pour s'en garantir il n'a que la journée.
Les Conſuls ont le droit de le tranniſer ;
Ils veulent cet hymen ; Titus doit tout oſer.
Nous livrant cette nuit la porte qu'il commande ;
Il rompra pour jamais l'hymen qu'il appréhende ;
Demain Maîtres dans Rome, il nous ſera permis
De diſpoſer de tout au gré de nos amis.
En ſecret dès ce jour je l'accepte pour gendre ;
De vous, de votre Amant votre ſort va dépendre.
Songés-y.

AQUILIE.

Non, mon pere, il n'y faut pas penſer.

AQUILIUS.

S'il vous aime, Aquilie, il faudra l'y forcer.
Engagés votre Amant à servir votre pere ;
Si Titus n'est à vous, vous serés à son frere.
Quelques heures encor je pourrai l'éviter ;
C'est à Titus à voir s'il veut vous mériter.
Hâtés-vous de savoir où je peux le conduire,
Et venés me parler avant que de l'instruire
Du secret important qui vous est revelé.

AQUILIE *seule.*

Non, cet affreux secret sera toujours celé.

SCENE III.

AQUILIE, ALBINE.

ALBINE.

D'Où vient cette douleur qui dans vos yeux est peinte,
Madame, & qu'en mon cœur elle porte de crainte ?
Un pere se sert il de son droit souverain ?
Est-ce à Tiberinus qu'il donne votre main ?

AQUILIE.

Ne cherche point, Albine, à connoître ma peine ;
Je ne puis te la dire, & ta recherche est vaine.

Coulés, coulés, mes pleurs que j'ai trop retenus;
Le respect paternel ne vous arrête plus.
Vengés le tendre amour qu'un cruel pere opprime,
Lorsqu'il veut un tribut qui peut-être est un crime.

ALBINE.

Quoi!

AQUILIE.

Je ne puis parler. Laisse-moi mes ennuis;
Il faut te les cacher, Albine, si je puis.
Garde de pénétrer pourquoi mon cœur soupire,
Même en disant si peu, je crains de te trop dire.

SCENE IV.

AQUILIE, TITUS.

TITUS.

HÉ bien, quel est le sort d'un Amant malheureux?
Mon rival...

AQUILIE.

Ah! Seigneur, on approuve nos feux,
Mon pere en a d'abord découvert le mistere;
J'ai déclaré l'horreur que j'ai pour votre frere,
J'ai rougi, quand de vous il a voulu parler;

Il a vû que j'aimois, je n'ai pû le celer.
Son estime pour vous a rempli mon attente ;
Il vous honore assés au gré de votre Amante,
L'amour même ne peut vous donner rien de plus,
Que les titres brillans qu'il croit qui vous sont dûs ;
Voilà notre bonheur. Quels maux sont à sa suite !
De ses intentions il m'a trop tôt instruite ;
Le parti qu'il propose est terrible pour vous,
Vous ne voudrés pas être à ce prix mon époux.

TITUS.

Peut-il à trop haut prix mettre l'objet que j'aime ?
Hé ! qui peut effrayer une tendresse extrême ?
Que vous faites d'injure au malheureux Titus !
Peut-il vous pardonner tant de pleurs répandus ?

AQUILIE.

Ils sont justes, hélas ! mon destin déplorable
En rendra désormais la source inépuisable.

TITUS.

Ainsi vous persistés à déchirer mon cœur.
Sur quoi se peut fonder cette fatale erreur ?
Ces soupirs douloureux & ces cruelles larmes
Offensent à la fois mon amour & vos charmes.
Ah ! pour vous mériter, que ne ferois-je pas ?
Heureux qu'on ait pû mettre un prix à vos appas.

AQUILIE.

Non, d'un honteux succès je ne suis que trop sure.

TITUS.

Qui me peut, juſte Ciel, attirer cette injure ?
Inhumaine, cruelle ! Ah ! je ne répons plus
De moi, de mon amour, après ces durs refus.
Je ne puis ſoutenir cette affreuſe injuſtice ;
Pour le plus tendre amour eſt-il un tel ſupplice ?
Ingrate, il eſt donc vrai, vous doutés de ma foi ;
Mes feux n'ont encor pû vous répondre de moi.
Eſt-ce ainſi que l'Amour nous unit l'un à l'autre ?
Et comment peut mon cœur s'aſſurer ſur le vôtre ?

AQUILIE.

Ne me condamnés point avant que de ſavoir
Ce qui fait mes refus, mes pleurs, mon déſeſpoir.
Non, je ne doute point de votre amour extrême ;
Je vous le marque aſſés, Seigneur, quand je vous aime ;
Mais malgré votre amour, & malgré tout le mien,
Renonçons l'un à l'autre, & n'eſperons plus rien.

TITUS.

O Ciel ! dans vos diſcours que pourrois-je comprendre ?
Vous avés des ſecrets que je ne puis apprendre ;
Et vous pouvés encor dire que vous m'aimés !
Et moi, lorſque de vous tous mes ſens ſont charmés,
Que votre hymen fait ſeul tout le bien où j'aſpire,

Je

Je le refuſerois ! Vous oſés me le dire !
Non, Madame, plutôt votre cœur a changé,
Plutôt Tiberinus peut l'avoir engagé.

AQUILIE.

Je ne répondrai point, Seigneur, à cette injure.
Mes pleurs, mon déſeſpoir, ma mort que je crois ſure,
Pourront juſtifier un ſilence obſtiné,
Dont ce cœur qui vous aime eſt le premier gêné.

TITUS.

Vous déguiſés en vain. Oui, votre cœur m'outrage,
Vous m'avés dès tantôt tenu même langage,
Vous n'avés point calmé mes trop juſtes ſoupçons,
Vous me déſeſperés & cachés vos raiſons.

AQUILIE.

Je l'ai dit, mon devoir m'ordonne de les taire ;
Il faut vous les cacher.

TITUS.

Et le pourriés-vous faire,
Si votre Amant ſur vous avoit quelque pouvoir ?
Ah ! Madame, l'amour n'a-t-il pas ſon devoir ?
Mais c'eſt trop demeurer dans cette peine extrême,
Voyons Aquilius ; qu'il me parle lui-même,
Apprenons quelles loix il voudra m'impoſer.
Allons.

AQUILIE.

C'eſt ſon ſecret, il en peut diſpoſer.

SCENE V.

AQUILIE, ALBINE.

AQUILIE.

AH Ciel ! juſqu'à quel point je viens de me contraindre !
Je n'oſe lui parler, & je l'entens ſe plaindre.
Que j'ai ſouffert ! Jamais je ne l'ai tant aimé.
Les ſoupirs, les tranſports de ſon cœur enflamé,
L'obſtacle que je crains, tout augmentoit ſes charmes.
Laiſſe-moi, tu contrains mes plaintes & mes larmes.

ALBINE.

Je vois Tiberinus, je vous laiſſe avec lui.

SCENE VI.

AQUILIE, TIBERINUS.

TIBERINUS.

NE cherchés point, Madame, à cacher votre ennui,
D'un inutile soin votre esprit s'embarrasse.
De vos pleurs répandus je vois encor la trace ;
Votre douleur dépeinte & vos tristes soupirs
Mal étouffés encor, marquent vos déplaisirs.
Que je suis malheureux de chercher à vous plaire !
Je vous ai fait savoir les desseins de mon pere,
Et je vois vos douleurs naître avec mon espoir ;
J'ai craint ce que je trouve, & je cherche à vous voir.

AQUILIE.

Et pourquoi pensés-vous, Seigneur, avoir fait naître
Le chagrin qu'en mes yeux vous avés vû paroître ?
Le succès de vos vœux est-il donc si certain ?
D'Aquilius mon pere obtenés-vous ma main ?

TIBERINUS.

Non, je voulois encore obtenir de vous-même
Votre cœur qui mépriſe une tendreſſe extrême.
Je ſai qu'Aquilius approuvera mon feu;
De puiſſantes raiſons m'aſſurent ſon aveu;
Et ſi votre rigueur encor me déſeſpere,
Si mes reſpects ſont vains, craignés l'ordre d'un pere.

AQUILIE.

Quel plaiſir auriés-vous à me tiranniſer?
Et pourquoi malgré moi ſonger à m'épouſer?

TIBERINUS.

Ingrate, demandés pourquoi je vous adore,
Pourquoi vous allumés le feu qui me dévore;
Pourquoi par vos appas les cœurs ſont attirés.
Je connois le rival que vous me préférés;
Mais, Madame, ſur lui mon cœur a l'avantage;
Je ſai ce que je ſens, & j'aime davantage.
Croyés-en le tranſport qui me rend odieux,
Mais qui vous marque au moins le pouvoir de vos yeux.
L'invincible aſcendant d'une force ſuprême
M'engage malgré vous, ſouvent malgré moi-même,
Et cependant, encor que je combatte en vain,
Me fera demander malgré vous votre main.
Je connois vos rigueurs, votre haine babare,

Et le triſte bonheur que l'amour me prépare ;
Je ne puis cependant m'empêcher d'y courir ;
Enfin ſi je vous perds, c'eſt pour vous acquérir.
Tout ce que contre moi vous allés entreprendre,
De mes ſoins importuns ne pourra vous défendre.
Vous verrés vos refus & vos cruels combats
Me punir, vous venger, mais ne me guérir pas.
Si je me poſſédois, quand vous m'êtes contraire,
Je vous rendrois à vous, vous obtenant d'un pere.
Hélas ! tant de raiſon ne peut être à mon choix.
Je vous aime ; voilà ma raiſon & mes loix.

AQUILIE.

N'employés pas tant d'art, Seigneur, pour me ſurprendre ;
Votre dure conduite eſt facile à comprendre ;
Non, ce n'eſt point l'amour qui la peut inſpirer ;
Lorſque vous ne ſongés qu'à me déſeſperer.
Votre barbare cœur qui ſe plaît à mes larmes,
Qui dans mes plus grands maux trouve ſes plus doux charmes,
Seul vous fait travailler à mes cruels malheurs.
Pourriés-vous en m'aimant faire couler mes pleurs ?
Un Amant ne deſire en ſon ardeur extrême,
Qu'un bonheur qu'il partage avec l'objet qu'il aime.
Et croyés-moi, Seigneur, pour des cœurs délicats
L'hymen n'eſt point heureux, quand l'amour ne l'eſt pas.

TIBERINUS.

Je ſerai malheureux, & je ſuis né pour l'être.
Dès long-temps vos rigueurs me l'avoient fait connoître ;
Mais je ſaurai du moins les moyens d'empêcher
Qu'on jouiſſe d'un bien qu'on prétend m'arracher.
Dans l'état où je ſuis, un ſeul eſpoir me reſte ;
Il faut qu'à mon rival mon malheur ſoit funeſte.
S'il garde votre cœur quand j'aurai votre foi,
Il eſt en vous perdant plus malheureux que moi.

AQUILIE.

Plus malheureux que vous ! gardés-vous de le croire ;
J'aurai ſes déplaiſirs gravés dans ma mémoire ;
Je ne le verrai plus ; mais mes yeux & mon cœur,
Jour & nuit occupés à plaindre ſon malheur,
Empoiſonnant l'hymen où vous croyés des charmes,
Vous feront envier ſes ſoupirs & ſes larmes.

TIBERINUS.

Ingrate, il eſt donc vrai que vous pouvés l'aimer !
Vous oſés m'avouer qu'il a ſû vous charmer ;
Je ſai depuis long-temps que votre cœur l'adore ;
Cependant malheureux, j'en ſuis ſurpris encore ;
Quand j'en voulois douter, vous me le déclarés.
Je ne balance plus, & vous en ſouffrirés.

Peut-être que mon cœur ému par votre plainte,
Eût differé l'hymen où vous ſerés contrainte ;
Mais puiſqu'un autre amour vous y fait réſiſter,
Mon juſte déſeſpoir ne peut rien écouter.
Je vous ſuis odieux ; il faut que votre peine
Soit d'épouſer l'objet de votre injuſte haine.
Je vais d'Aquilius en ce même moment
Obtenir pour l'hymen un prompt conſentement.

SCENE VII.

AQUILIE *ſeule.*

A Sa menace, ô Ciel ! ſerois-je ſans réponſe ?
A l'hymen de Titus faut-il que je renonce ?
Oui, perdons un eſpoir qui ne me convient plus ;
J'en pourrois prendre encore en penſant à Titus.
Mais pourquoi n'oſer rien lorſque j'en ſuis aimée ?
Quand un fatal hymen tient ſon ame allarmée,
Je me tairai ? j'irai d'un rival odieux
Approuver les tranſports à la face des Dieux ?
Non, tu n'as pas en vain découvert ta penſée ;
Je préviendrai le coup dont tu m'as menacée ;
Mon cœur devient hardi par la crainte où l'a mis
Le tirannique eſpoir que le tien s'eſt permis.
Ah ! ne balançons plus, allons dire à mon pere
Qu'en l'amour de Titus avec raiſon j'eſpere.

Il n'aura pû le voir, & mon pere aujourd'hui
Donne aux ſeuls Conjurés un libre accès chés lui.
Qu'il me laiſſe parler, qu'il garde le ſilence;
Mes pleurs près d'un Amant auront plus d'éloquence,
Et mieux que les raiſons ſauront le pénétrer.
Mais, Dieux! dans quel parti je veux le faire entrer!
Arrête, ne ſuis point un tranſport qui t'abuſe.
Et que deviens-je, ô Ciel! ſi Titus me refuſe?
S'il ſouffre cet hymen, que je ne trouve affreux,
Que parce que mon cœur a partagé ſes feux?
Quand je l'adore, hélas! qu'il eſt cruel de craindre
Qu'approuvant ſon amour, je ne trouve à m'en plaindre!
Il n'importe; évitons d'être à Tiberinus.
Parlons, mourons plutôt des refus de Titus.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

TITUS, AQUILIE.

AQUILIE.

MOn pere m'a permis de rompre le silence;
Et vos soupirs sur moi n'ont que trop de puissance.
Je cede; mais avant que je laisse à regret
Echaper pour vous seul cet important secret,
Je veux par des sermens que votre foi s'engage.
Jamais sans mon aveu vous ne ferés d'usage
Du secret que l'Amour va mettre entre vos mains,
Et vous l'ignorerés avec tous les Humains.

TITUS.

Oui, j'en jure des Dieux le nom inviolable,
Tout ce qui parmi nous est le plus redoutable,
Tout ce que nous laissa Numa de plus sacré,
Tout ce qui des Mortels fut jamais adoré.
Mais pourquoi ces sermens me sont-ils nécessaires?

Ah! croyés-en plutôt mille soupirs sinceres.

AQUILIE.

Hé bien, je vais parler, c'est vous qui le voulés;
On cherche à rétablir les Tarquins exilés;
On conspire, & mon pere est chef de l'entreprise.

TITUS.

Ai-je bien entendu? Ciel, quelle est ma surprise!
Quelle suite d'horreurs! que de maux je prévoi!
Quel obstacle se met entre Aquilie & moi!

AQUILIE.

Hélas! si vous m'aimiés, vous auriés dû m'entendre.
Le projet étonnant que je vous viens d'apprendre,
Loin de rompre des nœuds si doux, si pleins d'attraits,
Si vous le secondés, nous unit à jamais.
En livrant à Tarquin la Porte Quirinale,
Vous vous affranchissés d'épouser ma rivale.
Tarquin maître en ces lieux vous devra son retour,
Et mon pere à ce prix m'accorde à votre amour.
D'abord un tel projet m'avoit paru terrible,
Mais l'amour à mes yeux l'a fait voir moins horrible.
Je tremble maintenant, je frissonne d'effroi,
Qu'il ne soit vû de vous autrement que de moi.
Est-ce un crime après tout de remettre en sa place
Un Roi, dont les malheurs ont mérité la grace?

Si ce parti, Seigneur, eût blessé l'équité,
Jusqu'au dernier soupir je l'aurois rejetté.

TITUS.

Non, non, Madame, non, disposés de ma vie;
Ordonnés qu'à l'instant je vous la sacrifie;
En vous obéissant, mon sort sera trop doux.
Mais malgré tout l'amour dont je brûle pour vous,
Je n'acheterai point un objet que j'adore,
Par une trahison que tout mon cœur abhorre.
Faut-il que mon bonheur me soit offert en vain?
Faut-il que votre Amant vous refuse sa main?
Et pourquoi parliés-vous? ô jour que je déteste!
Pourquoi l'ai-je arraché ce secret si funeste?

AQUILIE.

Laissés-moi ce secret, il n'appartient qu'à moi.
Hélas! je prévoyois le coup que je reçoi.
J'en voulois épargner la honte à ma tendresse;
Tant que de mon secret j'étois encor maîtresse,
Pourquoi de vos refus ne me pas garantir?
Ils étoient moins cruels à prévoir qu'à sentir.
Non, je n'ai point douté de votre ingratitude,
Et je n'en puis souffrir la triste certitude.

TITUS.

Madame, ces refus n'ont point dû vous blesser;
Ce n'est qu'au seul Tarquin qu'ils peuvent s'adresser.
Voulés-vous que l'amour dans le crime m'engage?

Si j'ai quelques vertus, elles ſont votre ouvrage:
Quel honteux changement! & quel prodige enfin,
Que le fils de Brutus qui ſerviroit Tarquin!

AQUILIE.

Seigneur, Tiberinus, votre ſang, votre frere,
Votre rival enfin, conſpire avec mon pere.

TITUS.

Tiberinus conſpire! & ſur quel vain eſpoir
Vouloit-on m'engager dans un crime ſi noir?
Sans doute à ſon amour votre main eſt acquiſe;
A ce prix ſeulement il eſt de l'entrepriſe.

AQUILIE.

L'amour n'eſt point entré dans ſon engagement;
Il ſervoit les Tarquins avant que d'être Amant:
Mais le lien étroit qui l'attache à mon pere,
Fait que ſur mon hymen il n'eſt rien qu'il n'eſpere.
Mon pere cependant de vos vertus charmé,
Prêt à trahir l'eſpoir dont il eſt animé,
Sans lui promettre rien, le laiſſe encor prétendre,
Et veut dès aujourd'hui vous recevoir pour gendre,
En vous cachant à tous comme à Tiberinus,
En l'occupant ailleurs....

TITUS.

Non, je n'écoute plus,

Je ne veux point savoir si je pourrois encore
Ravir à mon rival un objet que j'adore.
En vain vous m'en offrés les moyens dangereux,
Je veux voir l'esperance interdite à mes vœux ;
Et quoique par ce coup ma mort soit infaillible,
Je veux voir désormais mon bonheur impossible.
Peut-être qu'à la fin vos funestes appas
Engageroient mon cœur dans de honteux combats.
Je vous fuis pour jamais.

AQUILIE.

Ah Ciel ! qu'allés-vous faire ?
Allés-vous à la fois me perdre avec mon pere ?
Malgré tous vos sermens, malgré tout votre amour,
Chargé de mon secret, l'allés-vous mettre au jour ?
Qui l'eût cru qu'Aquilie à ce point fût à plaindre,
Et même que Titus eût pû la faire craindre ?

TITUS.

Que vous répondre, hélas ! dans le trouble où je suis ?
Sai-je ce que je fais, Madame ? je vous fuis.

AQUILIE.

Arrêtés, ou donnés la mort à votre Amante.
Qui peut vous retenir ? & qui vous épouvante ?
Quoi ! vous déliberés, & vous m'allés trahir !

O pere infortuné, que tu dois me haïr!
Pourquoi t'ai-je assure dans mon erreur fatale,
Que l'ardeur de Titus à ma tendresse égale,
Ne me laissoit plus craindre un triste évenement?

TITUS.

Il ne connoît que trop & vous & votre Amant.
Vous m'avés fait risquer un serment téméraire;
Criminel à parler, criminel à me taire,
Des crimes aujourd'hui je n'ai plus que le choix.
Mais quoi? je ne l'ai point, l'Amour me fait des loix.
Titus ne peut parler; dissipés vos allarmes;
Mais après le forfait que lui coûtent vos charmes,
Si par quelque moyen qu'il n'ose souhaiter,
La conjuration peut d'ailleurs éclater,
Il sera plus ardent à venger sa Patrie,
Que si par son silence il ne l'eût point trahie;
Et contre les Tarquins justement animé,
Il se justifiera d'avoir trop bien aimé.

AQUILIE.

Et cependant, Seigneur, quel destin dois-je attendre?
D'être à Tiberinus qui pourra me défendre?

TITUS.

Hé bien, que vous importe? il va se faire aimer;
Vous sacrifiant Rome, il saura vous charmer.
Car enfin ce n'est plus l'amour qui vous inspire;

A servir les Tarquins tout votre cœur aspire.

AQUILIE.

Poursuivés, poursuivés, achevés de m'aigrir;
J'aime cette injustice, elle peut me guérir.
Joignés à vos refus le mépris & l'injure;
De mon ressentiment je n'étois pas bien sure.
Mon cœur porté toujours à vous justifier,
Malgré ce peu d'amour, n'eût pû vous oublier;
Vous servés ma raison, en outrageant ma flame.
Dites que je feignis de vous donner mon ame;
Dites que je voulus mendier votre cœur,
Pour pouvoir des Tarquins réparer le malheur.
Et que me fait à moi leur retour, leur absence?
De vous seul occupée avec trop de constance,
L'amour m'avoit ôté tout autre sentiment.
Quel soin me touche encore en ce triste moment?
J'ai craint de voir nos cœurs séparés l'un de l'autre.
Quoi donc, mon intérêt, ingrat, n'est pas le vôtre?

TITUS.

Madame, pardonnés mon crime à ma douleur.
Trop foible contre vous je m'arme de fureur;
Je veux tenir suspects vos pleurs, votre cœur même,
Enfin tout ce qui fait qu'un malheureux vous aime.
Mon esprit contre vous tâche de s'irriter;
Mais de cet art cruel je ne puis profiter.

Vous voyés le péril où vous mettés ma gloire;
Madame, par pitié, cédés-moi la victoire.
Vos charmes ſont trop forts, mon cœur eſt trop ſoumis;
N'exigés rien de moi que ce qui m'eſt permis.

AQUILIE.

Je ne ſai point uſer d'un pouvoir tirannique;
A votre ſeul bonheur une Amante s'applique.
Seigneur, de votre amour je n'exige plus rien,
Et je prétens ainſi vous marquer tout le mien.
Suivés vos ſentimens; je vais dire à mon pere
Qu'au retour des Tarquins vous trouvant trop contraire,
Je n'ai pû haſarder avec vous ſon ſecret.
Et pour Tiberinus, je prévois à regret.....

TITUS.

Ah! pour l'unique prix de l'amour le plus tendre,
D'être à Tiberinus tâchés à vous défendre;
Epargnés-moi, Madame, un ſi cruel ennui;
Je ne puis être à vous, ni vous ſouffrir à lui.

AQUILIE.

Vous pouvés de ce ſoin vous fier à ma haine;
Mais ſous ce triſte joug ſi mon devoir m'entraîne,
J'eſpere que les Dieux que touchera mon ſort,
Bientôt à mes douleurs accorderont la mort.

SCENE

SCENE II.

TITUS *seul.*

HÉ bien, puis-je douter encor de sa tendresse?
Elle qui de mon sort devoit être maîtresse,
Avec quelle douceur m'a-t-elle pardonné
L'outrage que lui fait un refus obstiné?
Quand Rome à ses appas me paroît préférable,
Elle n'éclate point contre un Amant coupable.
Enfin elle veut bien renoncer à ses droits,
Et son cœur pour m'aimer semble prendre mes loix.
Que vous m'êtes cruels, Pere, Rome, Patrie!
Quels appas, quel amour mon cœur vous sacrifie!
Hélas! & par quels biens, par quels honneurs offerts,
Pourrés-vous me payer le bonheur que je perds?
Et que sai-je après tout si la raison demande
Que de servir Tarquin un Romain se défende?
Rome est abandonnée à son Peuple inconstant;
Que de périls pour elle en cet état flottant!
Quels maux! à moins qu'un Roi ne reprenne sa place.
Le superbe Tarquin instruit par sa disgrace,
Reviendroit en ces lieux plus humain & plus doux.

Mais si nous attendons l'éclat de son courroux,
Quel orage va fondre ! & par quelle puissance
Pourrons-nous soutenir l'effort de sa vengeance ?
Ah ! tant de Citoyens ses partisans secrets,
De cet Etat sans doute ont vû les intérêts ;
Sans doute ils ont voulu prévenir la tempête.
Et moi, quel vain devoir, quel scrupule m'arrête ?
J'aime, & j'ai mon bonheur, si je veux, dans mes mains,
Et je suis incertain du vrai bien des Romains.
Dans le doute où je suis, décide, Amour, décide.
Mais qu'il est dangereux de te prendre pour guide !
Non, non, défions-nous de ton pouvoir sur moi,
Et ne hasardons point un crime sur ta foi.

SCENE III.

TITUS, TIBERINUS.

TITUS.

JE vois par le chagrin qui dans vos yeux se montre,
Que vous êtes ici blessé de ma rencontre.
Vous cherchiés Aquilie, à ce que je puis voir.

TIBERINUS.

Je ne me défens point d'un si juste devoir.
Je puis, à son hymen destiné par mon pere,
Et lui rendre des soins, & tâcher de lui plaire.
Mais vous à qui Brutus destine d'autres nœuds,
De quel droit refuser de souscrire à ses vœux?

TITUS.

Il faut en convenir, je n'ai rien à répondre.
Je sai que vos vertus ont de quoi me confondre,
Qu'à ces vertus Brutus ne peut être trompé,
Que de ses seuls desirs vous êtes occupé.

TIBERINUS.

Je les suivrai du moins sur l'hymen d'Aquilie.

TITUS.

Est-ce dans peu de temps que ce doux nœud vous lie?

Croyés-vous que vos soins vous doivent réussir ?

TIBERINUS.

Vous en doutés, ce jour peut vous en éclaircir.
Seigneur, vous en aurés le premier la nouvelle;
Mais je cours promptement où mon amour m'appelle.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

DÈs ce jour ! il le peut, rien ne l'arrête plus.
Brutus veut cet hymen ; j'offense Aquilius.
Des discours menaçans d'un rival redoutable,
Attendrai-je en repos l'effet irréparable ?
Quoi ! je pourrai souffrir qu'il me vienne enlever
Ce qu'aux dépens de tout je devrois conserver !
Et mon timide cœur qu'un vain scrupule étonne,
Lui cédera les droits qu'un tendre amour me donne !

SCENE V.

AQUILIUS, TITUS.

AQUILIUS.

JE viens de voir ma fille ; elle m'a déguisé,
Seigneur, qu'elle vous eût encor rien proposé ;

Mais ſes pleurs qui couloient, ſon trouble, ſa contrainte,
Ses ſoupirs étouffés m'ont découvert ſa feinte.
Elle vous a parlé.

TITUS.

Seigneur, je ne ſai rien.
Et ce diſcours obſcur.....

AQUILIUS.

Vous m'entendés trop bien;
Il n'eſt pas temps ici de faire un vain miſtere;
Aquilie eſt en vain obſtinée à ſe taire;
Tout m'a rendu certain qu'elle vous a parlé.
Vous ſavés mon ſecret, je n'en ſuis point troublé.
Puiſque toujours pouſſé par un aveugle zele,
Vous ſuivés les fureurs d'une Ville rebelle,
Tiberinus, Seigneur, avant la fin du jour,
Recevra de ma main l'objet de ſon amour.

TITUS.

Avant la fin du jour! Ah! que viens-je d'entendre!

AQUILIUS.

Il l'aime; ce parti me reſte ſeul à prendre,
Puiſque je perds l'eſpoir de vous faire changer.

TITUS.

Vous me déſeſperés, craignés-en le danger.
Un Amant qui perd tout, ne doit plus rien connoître.

AQUILIUS.

Ma vie eſt en vos mains, vous en êtes le maître;
Je le ſai; mais, Seigneur, ſi vous nous découvrés,
Je ſai ce que doit faire un chef de Conjurés.
Un homme tel que moi n'attend pas les ſupplices;
Vous aimés Aquilie, elle eſt de mes complices;
Ce fer en même temps terminant notre ſort,
Saura nous épargner une honteuſe mort.

TITUS.

Quel projet plein d'horreur! quel démon vous l'inſpire?
Vous pourriés . . . . .

AQUILIUS.

Il ſuffit, Seigneur, je me retire;
Je vais donner parole.

TITUS.

Ah! dans cet embarras
Je ne puis rien réſoudre, & ne vous quitte pas.

ACTE QUATRIÉME.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, PLAUTINE.

VALERIE.

Viens prendre part, Plautine, à l'excès de ma joie;
Il faut que mon transport à tes yeux se déploie.
Ce n'est pas vainement que chés Aquilius
Nous avons fait entrer tantôt Vindicius.
Aquilius chés lui rassembloit des perfides,
Qui prêtoient aux Tarquins leurs armes parricides;
Plautine, ils conspiroient, & leurs soins criminels
Remettoient Rome en proie à des Maîtres cruels.
Par bonheur mon esclave a découvert leur trame,
Lorsqu'il ne s'appliquoit à servir que ma flame.

PLAUTINE.

Madame, qui l'eût cru que Rome dans son sein
Pût cacher les auteurs de cet affreux dessein?

Et qui ſont ces Romains ardens à la détruire ?

VALERIE.

Je n'ai pas pris encor le ſoin de m'en inſtruire.
J'ai tremblé pour Titus, & mon cœur éclairci
Pour le reſte, Plautine, eſt ſans aucun ſouci.
Parmi les Conjurés on n'a point vû paroître
Le Héros que mon cœur a reconnu pour maître ;
Ses vertus l'ont ſauvé dans un pas ſi gliſſant,
Et malgré ſon amour Titus eſt innocent.
Contente, j'ai conduit mon eſclave à mon frere ;
Et ſeul je l'ai laiſſé réveler ce miſtere.
Plautine, connois-tu quelles ſont les douceurs
De voir une rivale abandonnée aux pleurs ?
Mon amour eſt vengé ; je ne crains plus rien d'elle ;
Son nom ſera couvert d'une tache éternelle.
Déſormais tout ſépare Aquilie & Titus,
La fille d'un coupable & le fils de Brutus.
De ſon indigne choix il rougira lui-même ;
Pour en laver la honte il faut enfin qu'il m'aime.
Peut-être a-t-elle part à ce complot affreux ;
Digne ſang des Tarquins, elle agiſſoit pour eux ;
La fille a ſecondé le pere dans ſon crime ;
Et l'un & l'autre doit nous ſervir de victime.

PLAUTINE.

Vous avés de haïr un ſujet aſſés grand ;
Mais je vous l'avourai, ce tranſport me ſurprend.

Je

Je vois que vos souhaits attentent à leur vie.
Vous étiés autrefois moins cruelle ennemie,
Et par les malheureux facile à désarmer,
Jamais en haïssant vous n'étiés loin d'aimer.
Mais, Madame, aujourd'hui.....

VALERIE.

Quand l'amour fait la haine;
Plautine, elle est affreuse, implacable, inhumaine.
On m'enlevoit un cœur qui faisoit mes desirs;
On va me le payer par mille déplaisirs.
Mais est-il trop de maux pour une telle offense
Jouissons pleinement d'une juste vengeance.
Quoi que souffre Aquilie, & dût-elle en mourir,
Hélas! j'ai plus souffert qu'elle ne peut souffrir;
Et la joie où je suis en perdant ma rivale,
Aux maux qu'elle m'a faits n'est pas encore égale.

SCENE II.

BRUTUS, VALERIE.

BRUTUS.

J'Attens Valerius qui doit ici venir,
D'un secret important il doit m'entretenir.

VALERIE.

Je pourrois commencer, Seigneur, à vous l'apprendre;
Pour rétablir Tarquin, on veut tout entreprendre.
On conspire.

BRUTUS.

On conspire! ô Rome! ô droits sacrés!
Madame, savés-vous le nom des Conjurés?

VALERIE.

Aquilius conduit cette trame funeste.

BRUTUS.

Aquilius! ô Ciel!

VALERIE.

J'ignore tout le reste.

BRUTUS.

Qui l'a pû découvrir?

VALERIE.

Un esclave, Seigneur,
Qui fait jusque sur moi rejaillir cet honneur.
Il est de ma maison.

BRUTUS.

Grands Dieux! qui les inspire?
Dans ce honteux parti quel charme les attire?
De lâches Citoyens entr'eux ont concerté

De livrer au Tiran leurs murs, leur liberté!
Ah! j'atteſte des Dieux la Majeſté ſuprême,
Et s'il le faut encor, j'en jure Rome même,
Je vais en leur perſonne achever de punir
Le crime des Tarquins qu'ils veulent ſoutenir.

SCENE III.

BRUTUS, VALERIUS, VALERIE.

BRUTUS.

AH! Seigneur, quel forfait j'apprens par Valerie!
Des traîtres préparoient des fers à leur Patrie.

VALERIUS.

Je tremble du péril, Seigneur, qu'elle a couru;
Le ſoin des Dieux pour nous n'a jamais tant paru.
L'indigne Ambaſſadeur, ſous un nom reſpectable,
Etoit venu conclure un traité déteſtable.
Un eſclave conduit par nos heureux deſtins,
Découvre le complot qu'on fait pour les Tarquins.
Il m'eſt venu ſoudain révéler l'entrepriſe.
J'ai vû Rome trahie. Alors plein de ſurpriſe,

Plein d'horreur, j'ai couru, j'ai volé dans ces lieux,
Où tant de criminels se cachoient à nos yeux.
Ils sont pris; mais leur Chef, par une prompte fuite,
Déja loin de ces murs échappe à ma poursuite.

BRUTUS.

Il conspire! grands Dieux! qui l'auroit pû prévoir!
Le perfide chargé d'un attentat si noir,
De quel front, juste Ciel! sur quelle confiance
Avoit-il de Brutus accepté l'alliance?
A quels chagrins mon fils se seroit vû livré,
Quand son beau-pere enfin se seroit déclaré!
Quel deshonneur pour lui! quelle douleur extrême!

VALERIUS.

Ne répondés ici, Seigneur, que de vous-même.
Le zèle dont je vois votre cœur transporté,
Peut-être par ce fils n'est pas bien imité.

BRUTUS.

Ah! que me dites-vous? expliqués ce mistere, Seigneur.

VALERIUS.

Que ne peut-on à jamais vous le taire!
Seigneur, de vos vertus rassemblés tout l'effort;
Brutus même aujourd'hui ne peut être trop fort.
Je frissonne pour vous de ce que je vais dire.

Avec Aquilius Tiberinus conſpire.

BRUTUS.

De mon exemple, ô Ciel! ſeroit-ce là le fruit!
Il conſpire! non, non, vous êtes mal inſtruit,
Seigneur, je ne crois point qu'une tache ſi noire,
Du ſang qui l'a formé puiſſe ternir la gloire.

VALERIE.

Il eſt aiſé, Seigneur, de voir par quels chemins
On a pû le conduire à ſervir les Tarquins.
Du traître Aquilius il adoroit la fille;
Il a pris les fureurs de toute la famille.

BRUTUS.

A ces affreux revers ſerois-je deſtiné!

VALERIUS.

Je ne puis épargner un pere infortuné.
J'ai ſaiſi ce papier qui m'inſtruit de leur rage;
Eux-mêmes à Tarquin aſſuroient leur hommage;
Voyés ici leurs noms que leurs mains ont tracés.

BRUTUS.

Quoi! le nom de mon fils! ô Ciel! en eſt-ce aſſés!

VALERIUS.

Je ſai quelle eſt l'horreur du coup qui vous accable;
J'aurois voulu ſauver Tiberinus coupable;
Mais vous êtes Conſul, vous ſavés mieux que moi

Quelle eſt de ce haut rang l'indiſpenſable loi,
On va vous l'amener.

SCENE IV.

BRUTUS, VALERIE.

VALERIE.

SI votre ame affligée,
Seigneur, par mes diſcours peut être ſoulagée,
Souffrés que je vous diſe au moins qu'en vos malheurs
Le Ciel vous garde un fils qui doit ſécher vos pleurs.
Aquilie eut ſur lui la fatale puiſſance,
Par qui Tiberinus a perdu l'innocence.
Il l'aimoit; cependant elle n'a pû penſer
Qu'aux loix de ſon devoir il osât renoncer.
On n'a point attaqué ſa vertu trop connue,
Et ſon nom ne s'eſt pas offert à votre vue.

SCENE V.

BRUTUS, VALERIE, TIBERINUS, GARDES.

TIBERINUS.

VOus me voyés, Seigneur, déſeſperé, confus;
Je dois me ſouvenir que vous êtes Brutus;
Que l'auſtere vertu qui vous rend redoutable,
Va juſqu'au fond du cœur confondre le coupable.
Mais, Seigneur, me voyant amener devant vous,
Et comme un criminel embraſſant vos genoux,
Je ne puis me défendre en un ſort ſi contraire,
De penſer que Brutus peut être encor mon pere.

BRUTUS.

Pour me voir votre pere, êtes-vous donc mon fils?
Mes exemples par vous ont-ils été ſuivis?
Quand j'ai chaſſé Tarquin, vous prenés ſa défenſe?
A quel titre oſés-vous implorer ma clémence?
Vous devés me connoître, & vous examiner;
Brutus fut toujours juſte, & ſait peu pardonner.

Quoi donc ! vous voulés voir Tarquin dans nos murailles,
Célébrer son retour par mille funerailles ?
Rendés-moi compte, ingrat, de toutes vos fureurs ;
Quel charme trouviés-vous à causer nos malheurs ?
Qui vous fait tant haïr la liberté publique ?
Deviés-vous partager le pouvoir tirannique ?
Quand vous nous rameniés ces Maîtres orgueilleux ;
Deviés-vous de nos jours disposer avec eux ?

TIBERINUS.

Non, Seigneur, votre vie étoit en assurance ;
Des Tarquins à ce prix j'embrassois la défense.

VALERIE.

Souffrés que je vous dise en faveur de ce fils,
Que par son amour seul son crime fut commis ;
Aquilie a tout fait.

BRUTUS.

La pitié vous abuse,
L'amour à des forfaits ne peut servir d'excuse.

TIBERINUS.

Ce n'est qu'à votre amour que j'en veux appeller ;
La nature pour moi ne peut-elle parler ?

BRUTUS.

Je n'écouterai pas sa voix trop indulgente,
Et Rome dans mon cœur sera la plus puissante.

TIBERINUS.

Eſt-il quelque devoir qui puiſſe rendre vains
Les droits de la nature, & ſi forts & ſi ſaints?
Seriés-vous ſans vertus à moins d'un parricide?
Entre les loix & moi que votre ſang décide.

BRUTUS.

Prétens-tu me toucher quand je te vois frémir?
Encor ſi de ta faute on t'entendoit gémir!
Lâche, tu crains la mort, & ne crains pas le crime!
Tu ne pouſſeras point un ſoupir légitime;
Le moindre repentir ne t'eſt point échappé,
Et du ſeul châtiment ton cœur eſt occupé.
C'eſt en vain que pour toi parleroit la nature;
Tu ſaurois dans mon ame étouffer ce murmure;
Je ne te connois plus; ôte-toi de ces lieux;
Par ta vile frayeur n'offenſe plus mes yeux.
Autant que ton forfait, ta lâcheté me bleſſe.
Attens mon ordre.

TIBERINUS.

Dieux!

BRUTUS.

Sors, cache ta foibleſſe.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, VALERIE.

BRUTUS.

MAis j'apperçois Titus. Mon fils, approchés-vous,
Contre un perfide frere animés mon courroux ;
Notre gloire à tous deux par ſon crime eſt ternie.
Faut-il qu'un même ſang vous ait donné la vie !
Qu'un fils qui ſe prépare un glorieux deſtin,
N'ait pour frere qu'un traître ; un ami de Tarquin !
Que pour vous mon amour fut toujours légitime !
Mais pourquoi ce ſilence ? ignorés-vous ſon crime ?

TITUS.

Non, Seigneur ; mais hélas ! Ciel ! je ne puis parler.

BRUTUS.

Que j'aime ce chagrin, qu'il me doit conſoler !
Ta mortelle douleur fait revivre ton pere.
C'eſt à toi d'effacer la honte de ton frere,
De réparer l'affront que je vais recevoir.
Embraſſe-moi, mon fils ; toi, mon unique eſpoir ;
Toi ſeul auras ce nom, & la force en redouble.

Mais encore une fois, parle. Quel eſt ce trouble?
Répons, mon fils, répons à mes empreſſemens.

TITUS.

Trop indigne, Seigneur, de vos embraſſemens,
Même indigne du jour dont la clarté m'offenſe,
Depuis que j'ai perdu la gloire & l'innocence,
Je dois.....

BRUTUS.

Ah Ciel! je tremble. Explique ce ſecret.

TITUS.

Je viens pour vous l'apprendre, & l'aurois déja fait,
Si par votre amitié que j'ai peu méritée,
Et qu'encore un moment j'ai cependant goûtée,
Vous n'aviés ſuſpendu l'aveu d'un crime affreux.
J'ai craint de vous porter un cri trop douloureux;
J'ai plus ſenti ma honte éprouvant vos careſſes;
Mon cœur à vos vertus comparoit ſes foibleſſes.
Je n'ai pû me réſoudre à vous dire, Seigneur,
Votre fils eſt un traître, il va vous faire horreur;
Du plus noir des forfaits il ſe trouve coupable.
Tarquin.....

BRUTUS.

N'acheve pas; dans l'horreur qui m'accable,
Laiſſe encore douter à mon eſprit confus,
S'il me demeure un fils, ou ſi je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avés point, il n'eſt pas temps de feindre.

Seigneur, apprenés tout, pour n'avoir plus à craindre.

VALERIE.

Qu'apprens-je, justes Dieux! quel revers imprévu!

BRUTUS.

Implacable destin, à quoi me réduis-tu?
De toute ma maison quelles fureurs s'emparent!
Mes deux fils révoltés contre moi se déclarent.
Je suis dans ma famille environné d'ingrats,
Qui contre leur Patrie osent prêter leurs bras;
Qui rappellent le joug de nos indignes Maîtres;
Et le sang de Brutus ne forme que des traîtres.
Et toi, pour qui ton pere étoit préoccupé,
Toi, de qui les dehors m'ont si long-temps trompé,
Toi, dont je sens le plus la perfidie extrême,
Je te dois plus haïr que Tiberinus même;
Tu dois être puni d'une plus grande erreur
Où tes fausses vertus avoient jetté mon cœur.

TITUS.

N'attendés pas de moi que j'ose vous répondre;
Dans l'état où je suis, j'aime à me voir confondre.
Vos reproches, Seigneur, n'égaleront jamais
Et ceux que je mérite, & ceux que je me fais.
La Porte Quirinale à mes soins confiée,
L'heureuse liberté sur vous seul appuyée,
Seigneur, je livrois tout par un honteux traité;

Mais un vif repentir l'a bientôt détesté.
J'ai pû sauver mes jours d'une juste poursuite ;
Les témoins de mon crime ont tous deux pris la fuite ;
Le crime est ignoré. Le seul Aquilius
Peut m'en convaincre, & fuit avec Octavius.
Avec eux ma retraite auroit été facile ;
Mais au camp de Tarquin ils m'offroient un asile ;
Et moi saisi d'horreur je reviens à vos yeux
Soulever contre moi les hommes & les Dieux.
Mon erreur se dissipe & me paroît affreuse.
Je viens vous demander la mort la plus honteuse.
Je sai que de mourir j'avois la liberté ;
Mais je suis équitable, & j'ai plus mérité.
Pour donner à ma mort encor plus de justice,
Il y faut ajouter la honte du supplice ;
Il faut servir d'exemple à qui peut m'imiter.
Je dois ma tête à Rome, & je viens l'apporter.

BRUTUS.

A tous mes sentimens je ne puis plus suffire.
Je te vois criminel, cependant je t'admire.
Ton crime fit ma haine, & je la sens mourir.
Tu redeviens mon fils lorsque tu veux périr.

TITUS.

Hâtés-vous donc, Seigneur, de remplir mon attente ;
Prononcés un Arrêt dont Rome soit contente.

Délivrés-la de moi ; terminés le destin
D'un Romain qui prêtoit son secours à Tarquin.
Je remets à vos pieds cette fatale épée,
Par qui vous auriés vû votre attente trompée.

BRUTUS.

Je la prens, car en vain mon cœur est adouci;
Titus est criminel, & n'est plus libre ici.

VALERIE.

Seigneur, dans un revers si rude & si funeste,
Abandonnerés-vous le seul bien qui vous reste?
Le Sénat vous doit tout; de cet auguste corps
Brutus peut à son gré remuer les ressorts.
Il peut sauver son fils en demandant sa grace.
Seigneur, son crime est grand, mais sa vertu l'efface;
L'aveu qu'il fait ici, lorsqu'il a succombé,
Le rend plus glorieux que s'il n'eût pas tombé.

TITUS.

Quelle indigne pitié peut vous avoir saisie?
La bonté de Brutus ne peut rien sur ma vie.
Je sai ce qui m'est dû, Madame; & c'est en vain
Qu'on ose demander la grace d'un Romain.

BRUTUS,

Titus, je te retrouve, & crois que sans foiblesse
Je puis laisser pour toi renaître ma tendresse.
Mon fils, car ton remords étouffant mon courroux,

A la pitié d'un pere arrache un nom si doux ;
Tu fléchis de Brutus le courage inflexible ;
Tu frappes de mon cœur l'endroit le plus sensible ;
Lorsque tu te repens, je ne puis te blâmer ;
Je ne puis que te plaindre, & peut-être t'aimer.
Mais avec ces vertus, avec ce grand courage,
Comment de ton devoir as-tu perdu l'image ?
Infortuné Titus, quel funeste moment
A produit dans ton cœur un si grand changement ?

TITUS.

Ma raison un instant, Seigneur, s'est égarée ;
Peut-être un peu plus tard je l'aurois recouvrée.
Oui, Titus engagé sans être résolu,
N'auroit point achevé ce qu'il avoit conclu.
Mais je suis criminel, je reviens, je m'accuse,
Et qui cherche à mourir ne cherche point d'excuse.
Je ne vous dirai point par quels moyens secrets
On m'a fait de Tarquin prendre les intérêts ;
Il suffit que la trame ait été découverte,
Et qu'à Vindicius je pardonne ma perte.
Je fais plus, je demande une grace en mourant.
Vous voyés quel service un Esclave vous rend ;
C'est par ses soins heureux que Rome est dégagée
Des funestes périls où vos fils l'ont plongée.
Faites qu'on l'affranchisse, & que Rome à vos yeux
En fasse un Citoyen qui la servira mieux.

VALERIE.

Seigneur, soyés touché d'une vertu si pure,
Elle doit vous aider à suivre la nature.
Vos deux fils vont périr, employés-vous pour eux;
Titus mérite seul qu'on parle pour tous deux.
Ne croyés pas blesser votre vertu sévere;
On peut être Consul sans cesser d'être pere.
On peut être Romain, & proteger Titus.

BRUTUS.

Oui, je me sens séduit, mon fils, par tes vertus.
Ma rigueur contre toi n'a rien qui la soutienne;
Ta noble fermeté fait ébranler la mienne.
Je pars, & je vais voir de quels yeux le Sénat
Apprenant ton remords, verra ton attentat.
Je ne puis cependant me promettre ta grace.

TITUS.

Ah! je vois mon forfait que ce mot me retrace,
Lorsque la mort m'est dûe, eussiés-vous quelque espoir,
Je vous l'ai dit, Seigneur, je ferai mon devoir.

BRUTUS *aux Gardes.*

Vous, demeurés.

SCENE VII.

TITUS, VALERIE.

TITUS.

Laissés un criminel, Madame,
Qui va perdre le jour par une mort infame.

VALERIE.

Et j'en suis cause?

TITUS.

Vous!

VALERIE.

Je ne puis plus cacher
Un secret que mes maux ont droit de m'arracher.
Apprenés qui vous perd, Seigneur, c'est Valerie,
Sa folle passion, sa lâche jalousie.
Sachés que je vous aime; aussi-bien la pudeur
N'est plus intéressée à cacher mon malheur.
Mon amour désormais n'a plus rien qui le flate,
Et c'est pour vous venger que je veux qu'il éclate.
Vous m'étiés destiné, mais une autre eut pour vous
Le charme trop flateur dont mon cœur est jaloux.

De tout votre secret je me voulus instruire;
Je croyois que vos soins ne tendoient qu'à me nuire.
Je vous fais épier, Vindicius me sert,
Va chés Aquilius, & tout est découvert.
Jugés du désespoir où mon ame est plongée;
Je ne sens plus l'aigreur d'une Amante outragée,
Des chagrins plus cruels viennent me déchirer,
Par moi ce que j'adore est tout prêt d'expirer,
Je prépare le fer qui doit trancher sa vie,
J'excite ses bourreaux; déteſtable furie,
J'allume le bucher qui le doit consumer.
Malheureuse! voilà comme tu sais aimer.
Déteste-moi, déteste une ame furieuse,
Venge-toi du forfait d'une Amante odieuse;
Et me donnant la mort que j'ai sû mériter,
Préviens le coup fatal que je t'allois porter.

TITUS.

Ne vous repentés point, par vous Rome est sauvée.

VALERIE.

Hé! je t'aurois perdu pour l'avoir conservée!
Mais non, tant de vertus vont gagner le Sénat;
Ta mort & non ta grace est contraire à l'Etat.
Je vais à te servir encourager mon frere.
Puisse, puisse ma flame une fois salutaire,
Servir ce que j'adore au gré de mes souhaits;
Ou je me punirai des maux qu'elle t'a faits.

Elle sort.

TITUS *seul.*

Madame..... elle me fuit. Mais que penſe Aquilie ?
Du moins je n'aurai point à craindre pour ſa vie,
Avec Aquilius elle a fui de ces lieux.
Ne me trompai-je point ? Je la vois, juſtes Dieux !

SCENE VIII.

TITUS, AQUILIE.

TITUS.

EN quel lieu venés-vous ? Fuyés, fuyés, Madame ;
Venés-vous augmenter le trouble de mon ame ?
Hélas ! ai-je beſoin, dans l'état où je ſuis,
De voir par vos périls redoubler mes ennuis ?

AQUILIE.

Que je fuie ! & Titus croit m'en donner l'envie !
Et c'eſt quand je conçois qu'il veut perdre la vie !
J'ai vû votre douleur dans vos yeux éclater ;
J'ai vû dans quels périls vous pouviés vous jetter.
Je me ſuis éloignée un moment de mon pere,
Son trouble l'a permis ; je viens me ſatisfaire.
Titus, connoiſſés-moi, je vais chercher Brutus,

L'instruire des combats que vous avés rendus ;
Etaler d'un Amant la longue résistance,
Assurer que mes pleurs vous ont fait violence,
Qu'il fallut mon amour, mes plaintes, mon courroux,
Pour forcer le devoir d'un Héros tel que vous.

TITUS.

D'un soin si généreux cessés de rien prétendre.
Qu'allés-vous faire ? ô Ciel !

AQUILIE.

Mourir pour vous défendre.
Je vais livrer un sang aux Romains odieux,
Qui peut les appaiser & satisfaire aux Dieux.

TITUS.

Ciel ! peut-on n'épargner ni le sexe ni l'âge ?

AQUILIE.

Non, non, être Romaine est mon seul avantage;
A ce nom glorieux si j'ai mal satisfait,
Il me rend digne au moins d'expier mon forfait.
Adieu.

TITUS.

Ciel ! demeurés, Madame. Il faut la suivre ;
Arrêter son dessein, & la forcer de vivre.

ACTE CINQUIÉME.

SCENE PREMIERE.

VALERIE, PLAUTINE.

VALERIE.

QUel trouble ! quelle horreur ! & quels affreux tourmens !
Pour un cœur plein d'amour redoutables momens !
Hélas ! Plautine, hélas ! que faut-il que j'espere ?
Le Sénat assemblé maintenant délibere ;
C'est lui qui de Titus régle aujourd'hui le sort,
Et c'est lui dont j'attens ou la vie ou la mort.
Dans cette incertitude, hélas ! je vis à peine.
Mais quelle illusion peut me rendre incertaine ?
Puis-je donc du Sénat ignorer la rigueur ?
Et dois-je un seul moment douter de mon malheur ?

PLAUTINE.

Pourquoi sentir les maux avant leur certitude ?

L'Arrêt que vous craignés pourroit être moins rude.

VALERIE.

Je n'ai plus qu'un moment, hélas! pour en douter;
Marcellus du Sénat va me le rapporter.
Mais de Titus les Dieux ont réfolu la perte,
Puifqu'ils fouffroient fa faute, & qu'ils l'ont découverte.
Le traître Aquilius en fuyant arrêté,
A fait voir de Titus le funeſte traité;
Titus par ce témoin devient plus puniſſable.
Quand lui ſeul s'accuſoit, il étoit moins coupable;
Rien ne peut maintenant lui prêter du ſecours.
J'ai cauſé le péril qui menace ſes jours;
Et le Ciel irrité me doit pour mon ſupplice,
La mortelle douleur de voir qu'il y périſſe.

SCENE II.

VALERIE, PLAUTINE, MARCELLUS.

MARCELLUS.

MAdame, le Sénat vient de se séparer.

VALERIE.

Hé bien, dis-moi ? je tremble.

MARCELLUS.

Il faut tout espérer.
Aux deux fils de Brutus le Sénat favorable,
Les a seuls exceptés d'une troupe coupable ;
Il met leur pere seul en droit de les juger ;
Ainsi par ce détour il veut les protéger.
Leur pere à leur trépas ne pourra se résoudre ;
Et s'en remettre à lui n'est-ce pas les absoudre ?

VALERIE.

Que de vives frayeurs ton récit fait cesser !
Marcellus, quel bonheur tu me viens annoncer !
Mais Brutus vient.

SCENE III.

BRUTUS, VALERIE, PLAUTINE.

VALERIE.

SEigneur, on passe votre attente;
La rigueur du Sénat devant Brutus tremblante,
N'ose lui donner lieu de répandre des pleurs,
Et les séveres loix respectent ses douleurs.

BRUTUS.

Oui, du sort de mes fils le Sénat me rend maître;
Si cet honneur est grand, je dois le reconnoître.

VALERIE.

Je vous laisse y penser. Vous êtes en état
De payer dignement les bontés du Sénat.
Cependant s'il fait voir une juste indulgence,
Titus qu'il se conserve en est la récompense.

SCENE IV.

BRUTUS, GARDES.

BRUTUS.

O Pere infortuné! ſens-tu ce coup affreux?
Entens-tu du Sénat le détour dangereux?
Il connoît pour tes fils combien tu t'intéreſſes;
Il veut te reprocher tes indignes foibleſſes,
Leur grace qu'il t'a vû prêt à lui demander;
Toi-même de leur ſort il te fait décider;
Il veut que tu ſois juge, & par ce caractere
Il prétend te guérir des foibleſſes de pere.
Reprens donc d'un Conſul toute la dignité;
De la mort de tes fils vois la néceſſité.
A ce funeſte arrêt ſi tu ne peux ſurvivre;
Ton auſtere devoir n'en eſt pas moins à ſuivre:
Donne d'un noble effort l'exemple glorieux;
Satisfais le Sénat, Rome, & meurs à leurs yeux:
Ah! ſi de la juſtice on ne me voit capable
Que quand hors d'intérêt je puis être équitable;
Si je ne puis, des Loix me voyant le ſoutien,
Verſer le mauvais ſang, quand ce ſang eſt le mien;
Si je détruis ces Loix que j'ai faites moi-même;
Au ſuperbe Tarquin rendons le Diadême.

Hé ! de quel front m'asseoir pour juger des Romains,
Lorsque deux criminels sont sauvés par mes mains ?
De quel front dérober à de justes supplices
Les deux fils du Consul d'entre tous les complices ?
Ils sont tous condamnés, je le sai, je l'ai vu ;
Faut-il un tel secours à ma foible vertu ?
Ah ! Titus, ton remords satisfaisoit ton pere ;
Rome ni le Sénat n'ont pû s'en satisfaire.
Ils ont trop fait sentir à l'amour paternel,
Qu'un criminel d'Etat est toujours criminel.
Et ne puis-je prévoir la suite dangereuse
Qu'auroit pour les forfaits ma clémence honteuse ?
Si je sauve mes fils, cent traîtres chaque jour
Vont naître autorisés par mon timide amour.
Prononçons, il le faut, en vain je délibere ;
Où la loi doit parler, c'est au sang à se taire.
Quels troubles sent mon cœur ! frappons le coup fatal ;
Evitons mille maux, en hâtant un grand mal.
Hola ; Gardes, à moi. Surmontons ma tendresse ;
Je me fais des efforts avec trop de foiblesse.

UN GARDE.

Seigneur.

BRUTUS.

Que vais-je dire ! Ah ! mon trouble renaît ;

Ma bouche se refuse à ce funeste arrêt.
Prononçons cependant. Hélas! plus je retarde,
Et plus dans ce combat ma gloire se hasarde.
Allés dire à mes fils.... Ciel ! quelle est ma fureur !
Non, non, dispensons-nous d'un devoir plein d'horreur ;
Il ne m'est point honteux de manquer de courage ;
Quand il faut pour punir aller jusqu'à la rage....
Tu te flattes, Brutus ; parle, il faut prononcer.
De punir un forfait, qui peut te dispenser ?
C'en est fait, vainement mon cœur s'en épouvante.

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS.

BRUTUS.

AH ! Seigneur, soutenés ma vertu chancelante ;
Je sacrifie aux Loix mon plus cher intérêt ;
Je condamne mes fils, j'en prononce l'arrêt.
Instruisés le Sénat de ce qu'un pere ordonne ;
Instruisés-en un fils que le trépas étonne.
Tiberinus n'a point assés de fermeté
Pour entendre un arrêt par son pere dicté.

De grace, s'il se peut, adouciſſés sa peine.
Titus est plus Romain; faites qu'on me l'amene;
Qu'il reçoive mon ordre & mes derniers adieux.

VALERIUS.

J'ai prévu de Brutus cet effort glorieux;
L'attente du Sénat par vous n'est point trompée;
Du sort de vos deux fils Rome entiere occupée,
A ne vous rien cacher, murmuroit hautement
Qu'on se remît sur vous d'un pareil jugement.
Je venois vous le dire; & sûr de votre zèle,
De la haute vertu qui vous est naturelle....;

BRUTUS.

Seigneur, n'achevés pas. Dans l'état où je suis;
Ces éloges cruels augmentent mes ennuis;
Un soin trop violent m'agite & me dévore;
Et même je pourrois me repentir encore.
Pour remplir votre attente & mon devoir affreux;
Il faut un cœur barbare autant que généreux.
Allés, j'ai prononcé. Dans un moment peut-être
De l'amour paternel je ne serois plus maître.

VALERIUS.

Mais, Seigneur, votre fils pourra vous ébranler.

BRUTUS.

Non, non, il entendra son arrêt sans trembler.
Voudroit-on m'empêcher de voir un fils que j'aime,
Lorsqu'il est à la mort condamné par moi-même?
Faites tout préparer.

SCENE VI.

BRUTUS *seul.*

VA, ministre cruel ;
Par mon ordre à mes fils porter le coup mortel.
Hé bien, es-tu content, Sénat impitoyable ?
Va repaître tes yeux d'un spectacle effroyable ;
Va te souler du sang que je verse pour toi ;
Vante l'arrêt cruel que Rome obtient de moi.
Nomme, pour honorer l'excès de ma furie,
Le bourreau de son sang, pere de la Patrie ;
Accable-moi d'honneurs ; & moi qui désormais
Ne pourrois soutenir l'horreur que je me fais,
Je vais loin de ces murs pleins de mon infortune,
Je vais quitter le soin de la cause commune.
Exerce qui voudra tes rigoureuses loix,
Il m'en a trop coûté pour maintenir leurs droits.
Rome, tu vois Brutus qui tremble, qui s'étonne ;
Pardonne la foiblesse où mon cœur s'abandonne.
Quand malgré ma douleur & mes gémissemens,
J'affermis par mon sang tes heureux fondemens.
Mais j'apperçois Titus. Ciel ! pourrai-je lui dire
Qu'il faut que dans ce jour par mon ordre il expire !

SCENE VII.

BRUTUS, TITUS.

BRUTUS.

VOus sentés-vous, mon fils, toujours le même cœur ?

TITUS.

J'ai demandé la mort, & l'attens sans frayeur.

BRUTUS.

Reçois donc mes adieux pour prix de ta constance ;
Porte sur l'échafaud cette mâle assurance.
Ton pere infortuné tremble à te condamner ;
Va, ne l'imite pas, & meurs sans t'étonner.

TITUS.

Mon trépas vous fera plus d'honneur que ma vie ;
Vous le devés aux Dieux, à vous, à la Patrie.

BRUTUS.

Je t'ai dû condamner, je ne m'en repens pas ;
Mais je sens que ma mort va suivre ton trépas.

TITUS.

Seigneur, par mon forfait ma mort est légitime,

Mais la vôtre pour moi seroit un nouveau crime.
Vos nobles sentimens sont trop tôt abbatu
Je ne mérite point d'affoiblir vos vertus.

BRUTUS.

Cache-moi ta constance, elle augmente ma peine ;
Hais-moi, j'aurois besoin du secours de ta haine.
Je vois tout ce qu'en toi je pouvois desirer,
Mais tes vertus ne font que me désesperer.
Mérite maintenant ta mort & ma colere,
Ne montre plus un fils à qui n'est plus ton pere.
A Rome en te perdant quand je marque ma foi,
Peut-être je deviens plus criminel que toi.

TITUS.

Ne vous reprochés point un arrêt équitable,
Seigneur, mon crime a dû vous rendre impitoyable.
Nous sommes dans ce jour trop justement punis ;
Adoptés la Patrie au lieu de vos deux fils.
Si je puis en mourant vous faire une priere,
Qu'Aquilie innocente, & votre prisonniere,
Qui se charge d'un crime afin de me sauver,
N'éprouve point le sort que je vais éprouver.
Dépendante d'un pere injuste, impitoyable,
Elle a pleuré, gémi de son dessein coupable,
Et lui seul m'a surpris dans un moment d'effroi,
Où j'ai craint qu'un rival ne l'emportât sur moi.
Je serai trop heureux, Seigneur, si quand j'expire,
Pour laver mon forfait, mon sang seul peut suffire.

Consolés-vous, mon pere, & songés que Titus;
S'il n'eût point eu d'amour, eût eu quelques vertus.
Je n'ose demander un souvenir plus tendre;
Pour un fils criminel ce seroit trop prétendre.

BRUTUS.

Tu peux esperer tout, hors de me consoler.
Adieu, mon fils, adieu, je ne puis te parler.

SCENE VIII.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

Je touche, Marcellus, à mon heure derniere;
Titus dans un instant va perdre la lumiere.
Quel nom va-t-il laisser, hélas! quel souvenir
Conserveront de lui les siécles à venir!

MARCELLUS.

Votre remords mérite une éternelle estime;

TITUS.

Ah! le juste avenir ne verra que mon crime.
Va porter mes adieux à l'objet que j'aimai;
Elle sait si mon cœur étoit bien enflamé.
Si le nom de Titus dans Rome est exécrable,

Qu'au moins pour Aquilie il ſoit encore aimable.
Allons, c'eſt trop tarder. Mon ſupplice eſt-il prêt?
Faiſons exécuter nous-même notre arrêt.
Rome, pardonne-moi mon funeſte caprice;
Mon juſte repentir, ma mort t'en font juſtice.
Si l'amour m'a ſéduit en un fatal moment,
Le Romain a bientôt déſavoué l'Amant.
J'entens du bruit, ſortons.

SCENE IX.

VALERIE, VALERIUS.

VALÉRIE.

OUi, je prétens le ſuivre;
Coupable de ſa mort, je ne puis lui ſurvivre;
Je vais du même fer qui tranchera ſes jours,
Des miens & de mes maux finir le triſte cours.
On m'arrête, grands Dieux!

VALERIUS.

Non, il n'eſt pas poſſible;
Ma ſœur, que vous voyiés ce ſpectacle terrible;
Dans ces funeſtes lieux vous n'aurés point d'accès.
Mon cœur de vos douleurs ne blâme point l'excès;

Du plus grand des Romains j'ai vû l'ame héroïque
S'abbatre sous le poids d'un devoir tirannique ;
De son funeste arrêt Brutus épouvanté,
A laissé du Héros la noble dureté.
Il perd le souvenir de sa gloire passée,
De l'effort qu'il a fait sa vertu s'est lassée ;
L'homme reprend ses droits pour sentir son malheur ;
Brutus par son silence exprime sa douleur.
De ce pere tremblant....

VALERIE.

Ah ! que sa triste vie
Des plus cruels remords soit toujours poursuivie.
Puisse-t-il par son sang que lui-même a versé,
D'un parricide affreux voir le Ciel courroucé.
Puisse-t-il par ce crime inoui sur la terre,
Des Dieux sur ces remparts attirer le tonnerre.
Que l'ombre de Titus excite des fureurs ;
De l'horreur de sa mort qu'il naisse mille horreurs ;
Et que de son bucher Rome long-temps fumante,
Soulage, s'il se peut, la douleur d'une Amante.
O Ciel ! il est donc vrai que Titus va mourir.
Hélas ! à son secours que ne puis-je courir !
Barbares, arrêtés, quel crime allés-vous faire ?
Grands Dieux, permettrés-vous que le Soleil l'éclaire ?

Ah ! Titus va périr de ce coup inhumain !
Je vois le bras levé qui lui perce le sein.
Que ne peut Valerie en punissant ce crime,
Prendre tout l'Univers aujourd'hui pour victime ;
Et voir privés d'encens & sans autels, ces Dieux
Qui souffrent qu'on répande un sang si précieux.

SCENE DERNIERE.

VALERIUS, VALERIE, PLAUTINE.

PLAUTINE.

Les deux fils de Brutus....

VALERIE.

N'acheve pas le reste.

VALERIUS.

Ils sont morts ?

PLAUTINE.

Aquilie, en ce moment funeste,
Soit d'un poison secret, ou soit de sa douleur,
Expirante comme eux....

VALERIUS.

Prenés ſoin de ma ſœur.
O tirannique amour! ô funeſte journée!
A quel prix, liberté, nous êtes-vous donnée!

POËME

Préſenté pour le prix de l'Académie Françoiſe de 1675.

La gloire des Armes & des Lettres ſous LOUIS XIV.

ILluſtres Conquérans, dont le Dieu des combats;
De triomphe en triomphe accompagnoit les pas;
Et vous, qui par les ſoins qu'un doux loiſir inſpire,
Eleviés avec vous les Muſes à l'Empire;
Rois, qui fûtes toujours, par vos faits inouis,
Le modele des Rois juſqu'au temps de LOUIS;
Si jadis entre vous l'ordre des Deſtinées
Partagea les vertus des Têtes couronnées,
Voyés & la Nature & le Ciel aujourd'hui,
Prodigues pour LOUIS, les réunir en lui.
Il en eſt parmi vous, dont les ſeules victoires,
En faveur de leurs noms parlent dans les Hiſtoires.
Il en eſt, qui contens d'un auguſte repos,
Ont trouvé dans la paix l'art de vivre en Héros.
Mais que ſans ſe fixer dans ces diverſes routes,
Pour courir à la gloire, un Roi les prenne toutes,
Qu'il aſpire à la fois à ce double laurier,

De Héros pacifique, & de Héros guerrier,
Qu'il accorde en lui seul des titres si contraires ;
C'est ce que n'ont point vû les siécles de nos Peres ;
C'est de quoi nos destins plus heureux & plus doux,
Ne donneront jamais le spectacle qu'à nous.
Si pour voir sous sa loi couler le Rhin esclave,
LOUIS ne s'attachoit qu'à dompter le Batave,
Ou si son cœur charmé par de plus doux emplois,
Pour protéger les Arts, suspendoit ses exploits,
Il se croiroit oisif, & sa gloire indignée
Murmureroit tout bas de se voir trop bornée.
Il veut plus, & tandis que les plus forts remparts
N'attendent pour tomber que ses premiers regards,
Que pour remettre au joug Salins, Besançon, Dole,
Impatient de vaincre, il court moins qu'il ne vole,
Et qu'à suivre ses pas attachée à jamais,
La victoire étudie, & prévient ses souhaits,
Paris est chaque jour embelli d'édifices,
Où s'exercent les Arts sous ses heureux auspices ;
Où les Muses suivant sa main qui les conduit,
De Bellone en fureur n'entendent point le bruit.
Qu'importe qu'aujourd'hui la Grece ne retienne
Que les superbes noms de la Grece ancienne,
Que des restes douteux & de tristes débris
De ces murs où les Arts étaloient tout leur prix ?
D'un grand Roi pour Paris les bontés souveraines

Consolent l'Univers de la perte d'Athenes.
Ici dans une Tour qu'il fait bâtir exprès,
Pour mesurer du Ciel les spheres de plus près,
Jusques dans le Soleil l'art conduit notre vue;
S'il a la moindre tache, elle est soudain connue;
Et cet espace immense entre nous & les Cieux,
N'en peut rien dérober à l'effort de nos yeux.
Là s'éleve un Palais pour ces esprits sublimes,
Qui sondant la Nature, en percent les abîmes,
Et qui se faisant jour dans leur épaisse nuit,
L'exposent toute entiere aux regards qu'elle fuit.
En vain pour y former un invincible obstacle,
Ses plus communs effets nous cachent un miracle;
Le secours qu'un Monarque a daigné nous offrir,
Dans son plus noir chaos nous fait tout découvrir.
Quel Héros, en voyant les Muses florissantes
Unir pour le louer leurs voix reconnoissantes,
N'envoyer que son nom à nos derniers neveux,
Auroit, comme LOUIS, porté plus loin ses vœux?
C'est lui qui des Guerriers réprimant la licence,
A l'ordre militaire asservit leur vaillance;
Et si c'est le chemin que tinrent les Romains,
Pour voir de l'Univers l'empire dans leurs mains;
Si dans un Art si grand toi seule les imites,
France, de ton pouvoir quels seront les limites?
Tes malheureux Soldats, dont les corps mutilés
Marquent la noble ardeur qui les a signalés,
Trouvent un doux séjour, où par des soins pro-
digues

LOUIS a préparé le prix de leurs fatigues ;
Où s'exhale en repos leur ſenſible douleur
De n'être plus témoins de ſa haute valeur,
Et d'apprendre ſans ceſſe au bruit de ſes conquêtes ;
Que de nouveaux lauriers couronnent d'autres têtes.

Après l'illuſtre accord des Muſes & de Mars ;
Que pourroient à ta gloire oppoſer les Ceſars ?
Que la poſtérité, grand Roi, ſeroit injuſte,
Si tu n'étois qu'égal chés elle au grand Auguſte ;
Et ſi de tes hauts faits l'éternel ſouvenir
N'y tenoit que le rang qu'il y pourra tenir !
Sous lui du monde entier les forces ſuccomberent ;
Sous ſes loix à l'envi les Muſes triompherent,
On a droit juſques-là de vous traiter d'égaux,
L'avantage eſt pareil, & vous êtes rivaux :
Mais Auguſte, ou l'amour, ou l'effroi de la terre,
Se borna dans les ſoins, ou de paix, ou de guerre ;
Il ſût les partager, & toi ſeul à la fois,
De ces ſoins réunis tu ſoutiens tout le poids.

PRIERE POUR LE ROI.

TOI qui laiſſes briller ſur le front des Monarques
Un rayon de ta Majeſté,
Qui les fais reconnoître à d'éclatantes marques
Pour les vivans portraits de ta Divinité ;
Toi de qui les bontés paſſant notre eſpérance,

Nous

Nous ont fait don d'un si grand Roi,
Qu'on voit tout l'Univers envier à la France
Le bonheur de suivre sa loi :
Parmi tant de périls où l'entraîne un courage
Qui se reprocheroit un moment de repos,
Daigne conserver ce Héros,
Et tu conserveras ton plus parfait Ouvrage.

Le Prix fut remporté par Monsieur DE LA MONNOYE.

POËME

Présenté pour le Prix de l'Académie Françoise de 1677.

L'éducation de MONSEIGNEUR *LE DAUPHIN.*

FRance, de ton pouvoir contemples l'étendue ;
Vois de tes ennemis l'union confondue ;
Ils n'ont fait après tout par leurs vains attentats,
Que te donner le droit de dompter leurs Etats.
Floriſſante au-dedans, au-dehors redoutée,
Enfin au plus haut point ta grandeur eſt montée,
Mais ce rare bonheur, France, dont tu jouis,
N'iroit pas au delà du régne de LOUIS ;
Ton Empire chargé des dons de la victoire,
Succomberoit un jour ſous l'amas de ſa gloire ;
Si LOUIS dont les ſoins embraſſent l'avenir,
Ne te formoit un Roi qui ſût la ſoutenir.
Il faut tout un Héros pour le rang qu'il poſſede ;
A moins qu'on ne l'imite, en vain on lui ſuccede.
Que le ſceptre eſt pénible après qu'il l'a porté !
Par tant d'Etats ſoumis ſon poids s'eſt augmenté ;
Et par un ſi grand Roi ces Provinces conquiſes,

Dans les mains d'un grand Roi veulent être remises.
Peut-être étoit-ce assés pour remplir ce destin,
Que le sang de LOUIS nous donnât un Dauphin,
Sorti d'une origine & si noble & si pure,
Que de vertus en lui promettoit la nature,
Et qui ne se fût pas reposé sur sa foi?
Mais comme elle auroit pû ne faire en lui qu'un Roi,
LOUIS fait un Héros si digne de l'Empire,
Que nous l'élirions tous, s'il se devoit élire.
Peuples, le croirés-vous? de cette même main
Dont le foudre vengeur ne part jamais en vain,
Sous qui l'audace tremble, & l'orgueil s'humilie
Il trace pour ce Fils l'histoire de sa vie,
Ce long enchaînement, ce tissu de hauts faits,
Qu'aucuns momens oisifs n'interrompent jamais.
Ne nous figurons point qu'il la borne à décrire
Un Empire nouveau qui grossit notre Empire,
Nos drapeaux arborés sur ces superbes forts
D'où Cambrai défioit nos plus vaillans efforts,
Et d'Espagnols défaits ses campagnes couvertes,
Et la riche Sicile ajoutée à leurs pertes;
Exploits trop publiés, & dont il veut laisser
L'exemple à tous les Rois, s'ils l'osent embrasser.
Mais les profonds secrets de sa haute sagesse,
Ce n'est qu'à son Dauphin que ce Héros les laisse.

Tous ces vaſtes deſſeins qu'exécute un inſtant,
Et dont il ne nous vient que le bruit éclatant,
Les yeux ſeuls de ſon Fils découvrent leur naiſſance.
Il les voit lentement meurir dans le ſilence,
Et recevoir toujours d'inſenſibles progrès,
Tant que tout à l'envi réponde du ſuccès,
Et que de tous côtés la fortune ſoumiſe
Se trouve hors d'état de trahir l'entrepriſe.
Tremblés, fiers Eſpagnols; Belges, reconnoiſſés
De quoi par ces leçons vous êtes menacés.
Quand LOUIS affrontant vos feux & vos machines,
De vos murs abbatus entaſſe les ruines,
Que rien ne ſe dérobe à ſon juſte courroux;
Peut-être n'eſt-il pas plus à craindre pour vous;
Que quand avec les ſoins de l'amour paternelle,
Il s'attache à former ſon Fils ſur ſon modelle.
Dans ce préſent qu'il fait à ſes Peuples charmés,
Combien d'autres préſens ſe trouvent renfermés!
Il nous donne en lui ſeul des victoires certaines;
Il nous donne l'Ibere accablé de nos chaînes.
Combien, heureux François, devés-vous à LOUIS,
Pour toutes les vertus dont il orne ce Fils!
Mais s'il falloit encor qu'à ces vertus guerrieres;

Les Muſes, les Beaux Arts prêtaſſent leurs lumieres,
Combien lui devés-vous pour le grand Montauzier,
Qu'à ce noble travail il daigne aſſocier !
Il eſt cent & cent Rois dont peut-être l'hiſtoire
Dans la foule des Rois cacheroit la mémoire,
Si de leurs ſucceſſeurs l'indigne lâcheté
Ne leur donnoit l'éclat qu'ils n'ont pas mérité ;
Princes de qui les noms avec gloire ſurvivent,
Parce qu'on les compare avec ceux qui les ſuivent.
Quelquefois même un Roi qui ne ſe répond pas
Que d'aſſés longs regrets honorent ſon trépas,
Par un tour politique en ſecret ſe ménage
D'un indigne héritier le honteux avantage.
Tibere dût l'Empire à ſes heureux défauts ;
Auguſte eût pû d'ailleurs craindre peu de rivaux ;
Mais enfin aux Romains ſa vertu fut plus chere,
Quand elle eut le ſecours des vices de Tibere.
Tu dédaignes, LOUIS, ces maximes d'Etat ;
Tu veux qu'un ſucceſſeur augmente ton éclat ;
Mais loin qu'à ſes dépens ton grand nom ſe ſoutienne,
Tu veux que par ſa gloire il augmente la tienne.
Animé de ton ſang, formé par tes leçons,
De diſciple & de fils réuniſſant les noms,
Quelles hautes vertus peut-il faire paroître,

Qu'il n'hérite d'un Pere, ou n'apprenne d'un Maître ?
Les Peuples compteront au rang de tes bienfaits
Le bonheur dont sa main comblera leurs souhaits :
Et par son bras vainqueur nos ennemis en fuite,
N'imputeront qu'à toi leur puissance détruite.
Déja tous nos François, spectateurs de tes soins,
Dans ces voix d'allegresse à l'envi se sont joints.
Notre jeune Dauphin des beaux desirs s'enflame,
LOUIS par ses leçons lui transmet sa grande ame,
Il attend qu'il le suive un jour d'un pas égal,
Et dans son propre Fils se promet un rival.

Le Prix fut remporté par Monsieur DE LA MONNOYE.

POËME

Préſenté pour le Prix de l'Académie Françoiſe de 1687.

Le ſoin que le Roi prend de l'éducation de la Nobleſſe dans ſes Places & dans Saint Cyr.

NObleſſe, heureux haſard, digne de nos hommages,
Toi qui par un beau titre ornes les grands courages,
Toi qui leur preſcrivant de glorieuſes loix,
Sur eux à la vertu donnes de nouveaux droits,
Malgré ton juſte orgueil & tes fieres promeſſes,
Hélas ! que deviens-tu ſans l'appui des richeſſes !
Indiſpenſable appui pour tes plus beaux deſſeins,
Néceſſité fatale & honteuſe aux Humains !
Souvent aux champs de Mars ceux que ta voix convie,
Cultivant des ſillons, ſeul eſpoir de leur vie,
Sous de ruſtiques toits inconnus & cachés,
A des emplois trop vils ſans relâche attachés,
Paſſent des jours ſans gloire, & dans ces ſoins champêtres,

Ce sang si généreux reçu de leurs Ancêtres,
S'avilit jusqu'au point qu'il ne regrete pas
Les lauriers dont LOUIS couronne ses soldats.
Plus tristement encore un beau sang dégenere.
L'avouerai-je en ces vers ? ce Sexe né pour plaire,
Et combattre toujours contre ce qui lui plaît,
Peut dans de longs malheurs oublier ce qu'il est.
Il n'apprend point assés à repousser les armes
Des ennemis flateurs qu'il se fait par ses charmes.
Et n'est-ce pas un piége alors pour la beauté,
Qu'un rayon de fortune à ses yeux présenté ?
Ah ! faut-il que l'Amour, dont la force est si grande,
Pour séduire les cœurs, jusqu'à cet art descende ?
Mais c'est LOUIS qui régne, il ne s'occupe plus
Qu'à fixer parmi nous l'empire des Vertus.
Le sort leur livre en vain des attaques cruelles,
Ce Héros s'est chargé de le vaincre pour elles.
O vous dans vos tombeaux, qui vous intéressés
A l'honneur des Neveux que vous avés laissés,
Sur la foi de LOUIS vous ne devés plus craindre
Que de vos noms par eux l'éclat vienne à s'éteindre.
Ce Roi devient leur pere, ils en sont adoptés;
Dès que par leurs malheurs ils lui sont présentés :
Il fait valoir leur sang, & dans leur impuissance,

LOUIS

LOUIS remplit en eux leur illuſtre naiſſance.
Quel eſſain de jeuneſſe excité par ſes ſoins,
Délivré déſormais des indignes beſoins,
Vole où s'apprend ſous lui l'art qui mene à la Gloire,
Lieux conſacrés à Mars, Ecoles de victoire,
Terreur de nos voiſins, à qui s'offrent de près
De leurs futurs vainqueurs les menaçans progrès!
Tous ces jeunes Guerriers inſtruits de ce qu'ils doivent
Au bras qui les ſoutient, au ſecours qu'ils reçoivent,
Fiers de porter le nom d'Eleves d'un Héros,
Brûlent de quitter l'ombre & le ſein du repos.
De ſes nobles leçons qu'il leur demande compte,
Que ſa juſtice exige une vengeance prompte,
Ils partent, & ſoudain mille périls bravés
Vont montrer ſous quel maître ils furent élevés;
Et par leurs vifs efforts, des Provinces nouvelles
Vont payer, s'il ſe peut, ſes bontés paternelles.
Mais des mêmes bontés il offre encore à nous
De plus charmans effets, des ouvrages plus doux.
Dans les murs de Saint Cyr, aſile ſolitaire,
LOUIS montre encor plus le tendre cœur d'un pere.
Là dans un plein repos, au milieu des bienfaits
Que ſa puiſſante main y répand pour jamais;
On voit couler les jours d'une troupe nombreuſe

Que formerent les Cieux aimable & malheureuſe,
Et pour qui leurs faveurs & leurs dons les plus beaux
Etoient peut-être encore une ſource de maux.
Là d'un trop doux péril une entiere ignorance
Permet que la beauté régne avec l'innocence :
Difficile union ! mais qu'on doit au pouvoir
Du modéle fameux qui ſouvent s'y fait voir.
La vertu ſous le nom d'une illuſtre héroïne,
Deſcend dans ce ſéjour, y préſide, y domine,
Telle que l'on a dit que ſes charmes puiſſans
Des mortels étonnés auroient tous les encens,
Attireroient les vœux des cœurs les moins ſenſibles,
Si ces charmes jamais pouvoient être viſibles.
Héureux qui de l'hymen prêt à ſuivre les loix,
D'une épouſe en ces lieux viendra faire le choix.
Que ſa noble douceur, ſa conduite fidelle,
Que tout rendra Saint Cyr recommandable en elle !
Mais plus louable encor celle qui dans ces murs
Se vouera toute entiere à des devoirs plus purs.
Ainſi s'étend à tout l'auguſte Intelligence
Qui veille ſans relâche au bonheur de la France.
Le Héros dont le bras ne ceſſe de tenir
Un foudre toujours prêt à ſoumettre ou punir,
Lui qui pour commander à l'Europe allarmée,
N'a qu'à laiſſer agir ſa ſeule renommée,

Est le même Héros qui fait former nos mœurs,
Par qui la piété régne dans tous les cœurs,
Par qui l'unique foi dompte l'hydre à cent têtes.
Nos plus divines loix, nos plus belles conquêtes
Ont la même origine, & partent d'un seul Roi.
Siécles, à nos discours ajouterés-vous foi?
Lorsque dans le passé notre Histoire enfoncée,
Par un lointain confus sera presque effacée,
Peut-être les esprits faussement pénétrans
Feront-ils de LOUIS deux Héros différens.

PRIERE POUR LE ROI.

IL ne part qu'un souhait de tous les cœurs François,
Seigneur, & chaque jour vos autels nous entendent
Pousser vers vous une commune voix.
Faites durer des jours dont nos destins dépendent;
Ne rappellés que tard dans les Cieux qui l'attendent,
Le plus parfait de tous les Rois.
Ne pouvons-nous pas prendre une juste assurance;
Que vous ne l'eussiés point par vos dons éclatans
Rendu si nécessaire au bonheur de la France,
Si vous n'aviés dessein qu'elle en jouît long-temps?

Le Prix fut remporté par Mademoiselle DESHOULIERES.

AD SERENISSIMUM PRINCIPEM CONDÆUM,

Solo lacte victitantem. *

Ne sit pudori lacte regales mero
Mutare, Borboni, dapes;
Luxu & remoto, pellere innocentibus
Sitim famemque poculis.
Haud alius olim, rege Saturno, cibus
Heros aluit & deos:
Cùm pura adhuc, recensque ab auctoris manu
Natura nesciret dolum;
Rivisque latice candido manantibus
Curam & labores mergeret.
Tunc illa lacti concolor proles suo
Agitabat ævum latius:
Nec quid senectus, quidve lautitiæ comes
Foret podagra, noverat.

* Par le P. Commire, Jésuite.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONDÉ;

Sur ce qu'il ne vit plus que de lait.

Si la frugalité qui régne en vos repas
Succede au luxe qu'elle chaſſe ;
Si de cent mets exquis le lait y tient la place ;
Grand Prince, n'en rougiſſés pas.
Autrefois lorſque la nature
Ne faiſoit que ſortir des mains de ſon auteur,
Et conſervoit un tranquille bonheur,
En ſe conſervant toute pure,
La terre vit couler mille ruiſſeaux de lait
Sur ſes campagnes fortunées ;
Dieux & Héros en burent à ſouhait,
Et vécurent longues années.
Ils avoient beau s'en régaler,
Jamais aucune maladie :
Parmi tant de plaiſirs, jamais pour les troubler
Goutte ne fut aſſés hardie.
Pour ce grand Jupiter qui fait craindre en tous lieux
Sa majeſté ſuprême & ſa vaſte puiſſance,
Une chévre eut l'honneur d'alaiter ſon enfance:

Tunc & capella plena ſiccantem ubera
Tellus adoravit jovem:
Qui, ne ſibi unquam tam bonus deeſſet liquor,
Nutricem olympo tranſtulit.
Apollo dulci rore quum cuperet frui
Servavit Admeti boves,
Mammaſque crebro ſuxit, Ambroſiæ ut vetus
Abſtergeret faſtidium.
Hoc ipſe madidus nectare Alcmenæ puer
Novæ fecit orbi ſidera:
Quot ab ore guttæ, dum bibit, defluxerant,
Tot iêre per cœlum faces:
Languere inerti ne tamen credo otio,
Queis molle placuit poculum:
Lac auget animos. Inde magnorum venit
Effector operum ſpiritus,
Paroque bilis igne, cognatæ & ferens
Superas ad arces pectora
Ætherius ardor. Sic feros idem Hercules
Lactantis in matris ſinu

Il fut nourri de lait, & ce Maître des Dieux
Le trouvant à son goût, soit par reconnoissance,
Soit pour avoir toujours du lait en abondance,
Mit sa nourrice dans les Cieux.
Et quel fut le sujet de la métamorphose
D'Apollon en simple Berger?
A garder un troupeau, s'il voulut s'engager.
Quelle en pouvoit être la cause?
Si ce n'est que ce Dieu se sentoit dégoûté
De ce fade nectar versé par Ganimede,
Et que de son dégoût c'étoit le vrai remede
Que de boire du lait en pleine liberté.
Voyés ces Astres dont à peine
Il vient jusques à nous une foible lueur:
C'est-là ce même lait qui tomba par malheur
De la bouche du fils d'Alcmene;
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuses gouttes,
En Astres il les changea toutes;
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a su.
Le lait n'inspire pas une molesse oisive:
Un grand cœur en conçoit une flame plus vive,
Qui sans souffrir aucun repos,
Par les élancemens d'une vertu divine,
Remonte vers le Ciel, d'où l'esprit d'un Héros
Sent qu'il tire son origine.
C'est ainsi que vainqueur de deux serpens affreux,
A l'Univers Hercule sut apprendre
Que la jeune valeur qu'il essayoit sur eux,

Elisit angues, seque conciliis Deûm
Patrioque deberi polo,
Jam tum probavit. Sed quid exemplis fidem
De fabulosis quærimus?
Ephrataus ille pastor, immanes manu
Cui ludus ursos frangere;
Cui sæpe presso gutture horrendum fremens
Succubuit in sylvis leo;
Virtutis unde robur indomitæ hauserat
Et cor pavere nescium?
Per sola patrios rura sectantem greges
Succo fovebat vivido
Expers aratri vitula, & infestis lupos
Lacessere audax cornibus.
Hinc funda victrix, & Palæstinus caput
Suo ense truncatus gigas.
Tibi ipse testis, Borboni, an lac martios
Restinguat ignes pectore:
Dicat Batavo mutuam in cladem & probrum
Male fœderatus Celtiber,

Jusqu'au Ciel même auroit droit de prétendre.
Si la gloire dès-lors fut son unique objet,
D'où tiroit-il ces forces, ce courage ?
Du lait qu'il avoit pris ; car il étoit d'un âge
A n'avoir pris encore que du lait.
Mais d'un Héros imaginaire
Nous nous autorisons en vain.
Vous connoissés ce Pasteur du Jourdain,
Qui ne se fit point une affaire
De déchirer les lions de sa main.
Jamais avec un coup de fronde
Du bruit de sa valeur eût-il rempli le monde,
Et jamais eût-il terrassé
Ce Philistin, l'effroi de la Judée entiere,
Sans le lait qu'il avoit sucé
De quelque Geniſſe guerriere ?
Pourquoi, Prince, chercher d'autre témoin que vous ?
La généreuse ardeur qui vous rend invincible,
Le lait peut-il l'éteindre ? & parce qu'il est doux,
Votre bras dans la guerre en est-il moins terrible ?
Que l'Espagne le dise, elle qui ne s'unit
A la Hollande sa rebelle,
Que pour partager avec elle
Les malheurs éclatans dont la France punit
Cette République infidelle.
Qu'ils le disent aussi, ces valeureux Soldats,
Qui dans de longs festins étudioient la guerre ;

Epulisque opimis frustra, & ardenti mero
Germanus iram suscitans.
Valles Senesi strage cumularunt suâ,
Vinoque rubrum & sanguine
Auxere sabim. Pinguia obscœnas adhuc
Pascunt volucres corpora.
Ceu quum Libyssa matris expressum bibit
Mammâ furorem turgidâ,
In bella catulus fertur & savos boum
Tristique custodum nece
Exercet ungues. Efficaci poculo
Ad arma sic victor redit,
Nova & juventas. Te quidem nuper tribus
Cum vidit auctum laureis,
Hostesque trepido fugere cogentem gradu;
Alsatia juvenem credidit.
Nunc ergo dum te rore vitali fovet,
Vireſque fessas recreat,
Lacti vicissim reddis antiquum decus,
Meritosque honores asseris.

Ces Allemans qui puiſoient dans un verre
L'héroïque chaleur qu'ils portoient aux combats;
La Sambre ſe vit teinte, & ſes ondes troublées
De ſang & de vin confondus.
Aujourd'hui dans Senef ces grands corps étendus,
Rempliſſent encor les vallées.
Mais quel Héros a remporté
Sur des buveurs de vin cette illuſtre victoire?
C'eſt un buveur de lait. Notre poſterité
En liſant ſes exploits, les pourra-t-elle croire?
S'en rapportera-t-elle à la fidélité,
Ou de ma Muſe, ou de l'Hiſtoire?
Tel qu'un jeune lion qui boit en même temps
Et la fureur & le lait de ſa mere,
Et qui des ongles & des dents
Sur les troupeaux exerce ſa colere;
Tel, graces à ce lait dont la douce liqueur
Vous a fait de vos ans oublier la foibleſſe,
Vous avés au combat repris votre jeuneſſe,
Et votre premiere vigueur.
Sans doute quand le Rhin vous vit de ſon rivage
Couronner votre front de cent lauriers nouveaux,
Il crut qu'il falloit être en la fleur de ſon âge
Pour porter tout le poids de ces nobles travaux.
Cependant pour le lait votre reconnoiſſance
Va ſi loin, que déja vous ne lui devés rien.
Si de votre ſanté c'eſt l'unique ſoutien,
Il en reçoit la récompenſe;
Vous lui faites honneur quand il vous fait du bien.

Nam jure dici meruit Heroum cibus :
Quando ipſe feciſti tuum.
*Jam Gallus * omnis nomini favens ſuo ;*
Pro delicato nectare
Faſtidioſus deſpuet ſuetas dapes ;
Spretique dona Liberi.
Jam rurſus imbre lotæ divino novum
Trahent nitorem lilia.
At tu liquores quæ gravi numquam uberi
Summittere almos deſinis,
Juvenca felix ! ſi poteſt quicquam meum
Spondere carmen, & poteſt ;
Non fabuloſis clara Graiûm verſibus
Io tibi ſe præferet :
Ex homine quánquam facta bos, Dea ex bove
Templo remugît aureo,
Populoſque blanda voce poſcentes opem
Oraculis conterruit.

* Galli à voce γαλα, quæ lac ſignificat, haberi nomen dicuntur.

Tous nos François glorieux de vous suivre,
Des superbes festins ne feront plus d'état;
Et je prévois qu'ils ne voudront plus vivre
Que d'un nectar si délicat.
Bacchus même verra la vigne abandonnée,
Il arrachera de chagrin
Les pampres dont sa tête est toujours couronnée;
Et maudira la fatale journée
Où pour le lait vous quittâtes le vin.
Les lys dont le lait seul rend la couleur si belle,
En seront arrosés pour la seconde fois:
Et nous admirerons une fraîcheur nouvelle
Sur ces illustres fleurs de l'Empire François.
Et toi, que le destin reservoit à la gloire
De nourrir un Héros si grand,
Si d'une immortelle mémoire
Je suis un assés bon garant,
Geniſſe mille fois heureuse,
Tu peux bien t'en fier à moi;
Io, cette Io si fameuse,
Quoi qu'en ait publié la Grece fabuleuse,
Ne l'emportera point sur toi.
Il est vrai que de fille elle devint Geniſſe,
De Geniſſe Déesse, & qu'aux pieds des autels
Tout un Peuple attend d'elle un seul regard propice,
Et qu'il suffit qu'elle mugisse
Pour rendre un oracle aux mortels.
Mais laisse-lui ces foibles avantages:

Dicêre quondam nobiles inter feras
Tenere Olympi paſcua:
Vernoſque cornu ducere aurato dies
Tauri marita lucidi.
Interea olentes perge regali memor
Herbas Alumno carpere:
Præſteſque Francis lactea ut ſerus via
Condæus ad ſuperos erat.

Oui, tes deſtins ſeront encor plus beaux,
Et tu tiendras ton rang dans ces grands pâturages
Que rempliſſent au Ciel cent nobles animaux.
Là par un doux hymen tu te verras unie
Au celeſte Taureau digne de tes amours;
Et vous viendrés tous deux de compagnie
Nous amener nos plus beaux jours.
Cependant repais-toi plus qu'à ton ordinaire,
Choiſis la meilleure herbe & la plus ſalutaire;
D'un illuſtre Héros tu répons aujourd'hui;
Conſerve-nous long-temps cette valeur ſuprême
Dont nous faiſons notre plus ferme appui:
Et ſache que tu dois avoir ſoin de toi-même,
Pour avoir plus de ſoin de lui.
Empêche que CONDÉ n'aille de trop bonne heure
Par le chemin de lait prendre ſa place aux Cieux;
Encor que ſon grand cœur vole à cette demeure,
Le plus tard ce ſera le mieux.

REGI,

Pro recuperata valetudine. *

Diffugere metus procul,
Latare incolumi, Gallia, Principe;
Et jactantiùs aureis
Frontem laurigeram cingere liliis
Ne differ: nimis ah! nimis
Forti quamquam animo dissimulans tulit,
Sævus torsit eum dolor:
Dum ferrum medici parcere nescium,
Crudelesque piè manus
Fallacis latebras excuterent mali.
Quo nos vulnere saucii,
Ut cœlum ambiimus sollicitâ prece!
Ut pro Rege vicarium
Mortis quisque furori obtulimus caput!
Sic, quum lumine languido
Passus deliquium sol, mediâ die
Noctem turbidus objicit
Improvisam oculis; omnia lugubri

* Par le même.

AU ROI,

Sur le recouvrement de ſa ſanté.

LA crainte & les ſoucis loin de nous ſe retirent ;
Que de notre bonheur nos ennemis ſoupirent :
France, porte à leurs yeux avec plus de fierté
Les lys & les lauriers dont tu te ceins la tête.
Tu vois de ton Héros les jours en ſureté ;
Triomphe, ta plus belle & plus noble conquête
Ne l'a jamais tant mérité.
Qu'il ſouffrit de vives atteintes,
Lorſque d'officieuſes mains
Lui prêtoient à regret des ſecours inhumains !
Il tenoit ſes douleurs captives & contraintes,
Il leur refuſoit fierement
D'un ſoupir ou d'un cri le vain ſoulagement ;
On n'a connu ſes maux que par nos plaintes.
L'art qui par d'utiles rigueurs
Répare & ſoutient la nature,
Ne lui faiſoit point de bleſſure
Qui ne ſe fît ſentir juſqu'au fond de nos cœurs.
Que les menaces paſſageres
Qui parurent alors du celeſte courroux,
Attirerent de vœux empreſſés & ſinceres !

Stant obducta ſitu : feræ
Lamentantur ; aves flebiliter gemunt,
Flores vita etiam fugit,
Extincto ſupereſſe indociles patri.
At curæ ite graves : viget,
Et luci LODOIX reſtituit ſuos.
Hinc grates agimus rei
Votorum meritas, non ſine lacrymis
Quas amor male continet,
Haud tantæ capiens lætitiæ modum.
Illo ſoſpite quid Deus
Majus Francigenis aut melius daret?
Non ſi lapſus ab æthere
Victrices Aquilas Fædifrago Inſubri
Rurſum Carolus inferat,
Ereptaque Arabi Cantabria, jugo
Infrænes premat Hungaros ;
Ac Cimbrum Ligeri ſubjiciat mare ;
Penſet BORBONIDEN ſatis,
Nec virtute nepotem æquet Avus pari.
Ejus prælia poſteris
Quum faſti memores, famaque dividet,
Quâ tandem poterunt fide
Vatum ſe levibus demere fabulis?

En offrir pour LOUIS, c'eſt en offrir pour nous.
Telle eſt à nos regards l'horreur qui ſe préſente,
Telle eſt la ſubite épouvante
Qui ſaiſit l'Univers ſurpris, inquiété,
Quand le Soleil dans ſa courſe éclatante
Perd, ou ſemble du moins perdre cette clarté
Par qui la nature eſt vivante,
Et qui ſeule en fait la beauté.
Si prodiguant ſa vie on en ſauvoit une autre,
Nous n'euſſions pas craint pour la vôtre,
Grand Roi, nous étions prêts de renoncer au jour.
Mais Dieu vous rend à nous, content de reconnoître
Que par l'excès de notre amour
Nous ſommes dignes d'un tel Maître.
Que nos cœurs ſont reconnoiſſans!
Quelle vive allegreſſe en tous lieux ſe déploie!
De-là partent tous ces encens
Que d'ici vers le Ciel un Peuple heureux envoie,
Et ces concerts ſacrés tous les jours renaiſſans,
Et ces larmes, de notre joie
Témoins encore plus puiſſans.
Que LOUIS vive, il n'eſt aucune grace
Dont nous devions importuner les Cieux.
Quand le plus grand des Héros de ſa race,
Charles *, abandonnant le ſéjour glorieux,
Où près du Trône ſaint il occupe une place,
Reviendroit régner en ces lieux;
Quand recommençant même une courſe nouvelle,

* Charlemagne.

Seu narrabitur ungulâ
Sulcatus Vahalis quadrupedum, & lacus
Audax per tumidos eques
Intrare armifera castra Batavia;
Seu dicetur ut insolens
Olim frana pati, denique paruit
Fractis Flandria viribus:
Ut devicta iterum non violabili
Se Burgundia Gallia
Junxit fœdere. Quis finibus additum
Nostri non stupet Imperi.
Abruptis Luceburgum è scopulis minax?
Una quisve duas die
Arces non refugit credere deditas;
Alpini hanc dominam Padi
Illam, Rhene, tui gurgitis arbitram?
Prado luget adhuc Nomas
Exustum pulviis Algerium ignibus.
Nec syrtis Tripolim sua
Francis Fulminibus præstitit inviam.
Currunt divitis Indiæ
Pinus merce graves, per freta barbaris
Circumsessa triremibus
Secura: neque jam Massiliotico

Il soumettroit aux Francs pour la seconde fois
Et le Lombard perfide & le Saxon rebelle ;
Qu'il apprendroit aux Huns à vivre sous des Loix ;
Ebranleroit l'Empire ennemi de la Croix ,
Qu'au milieu de l'Espagne avoit fondé le More :
Ah ! nous regreterions encore
Et LOUIS & ses grands exploits.
Quel autre sur le Rhin se frayant un passage,
Eût fait fendre cette onde aux pieds de ses chevaux ;
Et par ce grand péril eût sur l'autre rivage
Cherché d'autres périls & de plus grands travaux ?
On voit avec terreur la Flandre belliqueuse
Baissant sous notre joug une tête orgueilleuse ,
Qui n'a plié que sous mille hauts faits ;
Et la Bourgogne aux lys autrefois arrachée ,
A ces mêmes lys attachée
Par un bras qui répond qu'elle l'est pour jamais.
Ces superbes rochers , d'où Luxembourg tranquille
Bravoit des assiégeans la valeur inutile ,
De nos efforts se sont-ils garantis ?
Des desseins que jamais on n'auroit pressentis ,
Ont fait naître en un jour deux conquêtes nouvelles ,
Sous qui le Pô , le Rhin , jusqu'au sein de Thétis ,
Tremblans & désormais fidelles ,
Roulent leurs flots assujettis.
Sur les sables brûlans de l'Afrique allarmée ,
Des brigands redoutés par des crimes heureux ;

Deprehenſus pelago inſtitor
Pejus naufragio ſervitium timet.
Laureis ſed magis omnibus
Claret pacis opus, Maxime Rex, tuæ:
Quà Divis Hydra centiceps
Deteſtata jacet. Caperat huic tamen
Membris ire novus calor,
Paulatim que ſolo ſe reparabilis
Tollebat capitum ſeges,
Jactans horrifero gutture ſibila.
Spem nunc abjicit improbam,
Te damnata ſupremùm incolumi mori.

De nos foudres encor reſpirent la fumée ;
Ils frémiſſent encor des ravages affreux
Qui reſtent dans leurs murs de la pluie enflamée
Qu'un ordre de LOUIS fit deſcendre ſur eux.
L'infame ſoif de l'or qu'ils ne peuvent éteindre,
Déſormais cependant reſpecte nos vaiſſeaux ;
De leurs avides mains l'ardeur ſait ſe contraindre ;
Nos tréſors à leurs yeux ſont portés ſur les eaux ;
On n'a plus ſur la mer que la mer ſeule à craindre.
Mais de tous ces exploits & l'éclat & le fruit,
Et tout ce que LOUIS a fait par ſon tonnerre ;
Cede à l'ouvrage ſaint que la paix a produit.
Cette hydre qui ſortant de l'éternelle nuit,
Déclaroit au Ciel même une inſolente guerre ;
Tombe ſous le Héros dont le bras la pourſuit,
Et ſes cent têtes ſont par terre.
Elles ſembloient pourtant devoir ſe relever,
Dans peu leurs ſifflemens pouvoient ſe faire entendre ;
La nouvelle fureur qu'elles alloient reprendre,
Plus que jamais eût oſé nous braver.
Mais libre du péril que craignoit votre Empire ;
Vous vivés, grand Monarque, & ſans que votre bras
S'attache contre l'hydre à de nouveaux combats ;
Elle vous voit, & pour jamais expire.

LE DUC DE VALOIS,

HISTORIETTE.

TOut dormoit dans Paris, la nuit étoit ſans Lune,
De nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un jeune Seigneur en ſecret échappé,
Se dérobant à ſa ſuite importune,
Sortit, d'un gros manteau le nés enveloppé.
Tout cela, dirés-vous, ſent ſa bonne fortune;
Vous ne vous êtes pas trompé.

Il étoit attendu par une jeune Dame
Qui de ſon vieux mari n'allongeoit pas les jours:
Vous dire ici comment il ſut lui toucher l'ame,
Ce ſeroit un trop long diſcours.
Et puis dans ce détail quel beſoin qu'on s'engage;
Après qu'on vous a déja dit
Que l'Amant étoit jeune, & le Mari ſur l'âge?
Cela, ce me ſemble, ſuffit.
Mais de ſavoir leurs noms ſi vous êtes en peine,
Vous allés les apprendre tous;
Valois étoit l'Amant, la Belle étoit la Reine,
LOUIS douze le vieil époux.

Il n'avoit point d'enfans; lui mort, la Loi Salique ajugeoit

Adjugeoit à Valois ce qu'il avoit de bien.
Le reſte de ſes jours ne tenoit plus à rien,
Encore étoit-ce un reſte aſſés mélancolique,
Et cependant il avoit entrepris
D'engendrer un hoir mâle, & cela ſans remiſe.
La Reine vint alors de Londres à Paris,
Pour l'aider dans cette entrepriſe.
On ne décide point auquel il tint des deux,
Mais enfin de l'hoir mâle on n'eut point de nouvelles.
Valois aima la Reine, & déja même entr'eux,
Les unions des cœurs paſſoient pour bagatelles.
Il ſentoit approcher l'heure du rendés-vous.
Que de vœux empreſſés! que de tranſports de flame!
Les plaiſirs à venir flatoient ſi bien ſon ame,
Que des plaiſirs préſens ne ſeroient pas plus doux.
Je ne ſais par quelle avanture
Dans ce temps juſtement il rencontre Boiſy.
C'étoit un homme âgé, d'une ſageſſe mure,
Enjoué cependant, & ſage avec meſure,
De plus ſon confident choiſi.
Ah! Boiſy, lui dit-il, tu vois de tous les hommes
Le plus heureux, le plus content;
Au milieu de la nuit, au moment où nous ſommes,
La Reine, la Reine m'attend.
J'entens, lui dit Boiſy; fier de votre victoire,
Tout tranſporté d'amour, & de joie enyvré,

Vous courés chés la Reine y recueillir la gloire
Du tendre & doux accueil qui vous eſt préparé.
C'eſt un bonheur pour vous plus grand qu'on ne peut croire,
Que pour vous arrêter vous m'ayés rencontré;
Et ſi la Reine étoit avec vous plus féconde
Qu'elle ne l'eſt avec ſon vieil époux,
(Or cela me ſemble, entre nous,
Le plus vraiſemblable du monde)
Le Roi ſeroit enfin au comble du bonheur;
Grace à vous, il ſe verroit pere,
Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur;
Et ce que par lui-même il n'eût jamais ſû faire,
Vous le feriés en ſa faveur?
De-là tirés la conſéquence;
Vous prévoyés bien comme moi,
Que vous qui, LOUIS mort, hérités de la France,
Vous verriés après lui Monſieur votre fils Roi;
Et puis, Seigneur, réduit à recevoir la loi,
Il faudroit prendre patience.
Valois qui juſqu'alors plein de ſa paſſion,
Ne ſongeoit qu'aux plaiſirs de ſa chere conquête,
Se vit aſſaſſiné d'une réflexion
Qui vint troubler toute la fête.
Qu'il eût bien mieux aimé, s'expoſant au haſard
D'être ſujet toute ſa vie,
Gaiment & ſans ſcrupule achever ſa folie,
Quand il eût dû la connoître trop tard!
Sans doute le péril de perdre un Diadême

Refroidiſſoit l'ardeur de ſes empreſſemens;
Mais auſſi ce péril avoit tant d'agrémens,
Qu'il valoit la royauté même.
Si l'honneur fierement lui montroit tant d'Etats
Que lui devoit coûter ſon aimable foibleſſe,
Un autre honneur de différente eſpéce,
Mais pourtant auſſi fort, lui demandoit tout bas,
Que dira de toi ta Maîtreſſe?
Quand l'amour avoit le deſſous,
Il trouvoit de Boiſy la morale aſſés bonne;
Il jugeoit qu'il vaut mieux manquer un rendés-vous,
Que de manquer une Couronne:
Qu'oſer lui préferer de légeres douceurs,
C'eſt d'une viande creuſe aiſément ſe repaître;
Et que de ſa Maîtreſſe acceptant les faveurs,
Il jouoit à ſe faire un Maître.
A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une Maîtreſſe & ſi belle & ſi chere!
Encor ſi cet amour étoit moins avancé,
Ce ne ſeroit pas une affaire;
Mais ſur le point d'être récompenſé,
La planter là, cela ne ſe fait guere.
Il ſait de plus qu'il a le préſent dans ſes mains;
L'avenir n'eſt pas ſûr, pourquoi s'en mettre en peine,
Et ſur une crainte incertaine
Refuſer des plaiſirs certains?
L'irréſolution étoit d'une nature

A ne prendre pas si-tôt fin ;
Mais Boisy de qui l'ame étoit un peu plus dure,
Le prit & le força de rebrousser chemin :
Sans cela de long-temps il n'eût rien pû conclure.
Ce sage confident soulageant son ennui
Par de bonnes raisons morales,
Quoiqu'il se révoltât encor par intervales,
Le remena coucher chés lui. *

EPITRE.

A Peine la naissante Aurore
Embellit le Ciel & le dore,
A peine renaît la clarté,
Que voici votre petit More
Qui vient criant, » je suis boté :
» Je m'en vais trouver la beauté,
» Qu'apparemment ton cœur adore ;
» Car, à dire la vérité,
» Je t'en crois toujours enchanté,

* » Le Comte d'Angoulême (*depuis*, *François I.*) » devint amoureux de la jeune Reine ; mais on lui » fit appercevoir qu'il couroit risque de se donner » un Maître. Grignaux fut l'auteur de ce sage con- » seil, suivant quelques-uns ; d'autres en font » honneur à Gouffier, & d'autres à du Prat. ce *Abregé Chronol. de M. le P. Hénault*, *année* 1514.

Gouffier est le même que *Boisy*. Il avoit été Gouverneur du jeune Prince.

» Ou je ne suis qu'une pécore.
» Et qui pourroit être tenté
» De lui faire infidélité,
» Auroit bien besoin d'ellébore.
» Vîte, vîte, qu'on fasse éclorre
» Des vers où son nom soit chanté;
» Fi de la prose, je l'abhorre.
» Par moi paquet sera porté,
» En stile des Dieux usité.
» Tout autre emploi me deshonore;
» Et sied mal à ma dignité. «
Alors je n'ai pas consulté
Le Dieu que le Parnasse implore,
Mais une autre divinité,
De qui je veux que l'on ignore
Et le nom, & la qualité.
Voici ce qu'elle m'a dicté,
D'un ton de voix, non pas sonore,
Mais si bas, si précipité,
Que j'ai perdu tout, excepté
Ces trois mots que je sais encore.
» Si vous voulés par votre absence
» Exciter plus d'impatience,
» Enflammer encor plus l'amour,
» Revenés; il suffit d'un jour.

SUR UNE ABSENCE.

Aurois-je trahi mes ſermens?
L'abſence dans mon cœur produit des changemens ;
Une plus vive ardeur m'enflame & me dévore ;
J'en ſens mille fois plus encore
Que l'amour qui m'occupe, eſt mon unique loi.
Ah! puiſſe l'objet que j'adore,
En être changé comme moi.

SUR LE MÊME SUJET.

Solitaire ſéjour, que j'ai beſoin de toi !
Sauve-moi des plaiſirs qui s'offriroient à moi ;
Aide encor, s'il ſe peut, à ma triſteſſe extrême ;
Nourris ma rêverie, entretiens mes ſoupirs.
Qu'il eſt doux d'être ſans plaiſirs,
Quand on eſt loin de ce qu'on aime !

SUR LE MÊME SUJET.

QUoi ! le Soleil ne feroit plus qu'un tour,
Et je reverrois ma Silvie !
Daigne encor juſques-là me conſerver le jour,
Et tu pourras, charmant Amour,
Dans ce moment diſpoſer de ma vie.

SUR UN CACHET.

QUand je mis dans mon écritoire
Cette petite tête noire
Qui doit me ſervir de cachet,
J'entendis (qui l'auroit pu croire ?)
Qu'elle me parloit clair & net,
Comme la tête de la Foire.
Regarde-moi de tes deux yeux,
Me dit-elle ; je ſuis eſclave,
Et j'ai vû le jour en des lieux
Plus ardens qu'un miroir concave.
Avec moi, ne crois pas permis
De cacheter pour ton Iris
Une lettre qui ſoit écrite

D'un ſtile froid ou peu ſoumis.
Je te le dis & le repete ;
Une lettre ſur ce ton-là,
Tu peux chercher qui la cachete ;
Je ne ſuis pas propre à cela.
Va, lui dis-je, mon pauvre More,
Tu ne me connois pas encore ;
Mes lettres ſont dignes de toi.
Cachete ſans te mettre en peine ;
En cachetant pour ta Climene,
Tu pourrois te ſervir de moi.

PRINTEMPS.

DEpuis le temps heureux où mon cœur fut bleſſé,
Pour la troiſiéme fois, leger Amant de Flore,
Tu reviens dans nos champs d'où l'hiver eſt chaſſé,
Et tu me retrouves encore
Aux pieds du même objet où tu m'avois laiſſé.
Je ſais que pour ton inconſtance
Un ſpectacle pareil eſt aſſés ennuyeux.
J'en ſuis fâché ; mais ſi cela t'offenſe,
Ne reviens plus, cher Zéphire, en ces lieux.
Pour moi, tant que mon Iſmene
Me conſervera ſa foi,
Je me paſſerai ſans peine
De ton Printemps & de toi.

A MADAME DE ***

Qui alloit à Verſailles.

QUand vous verrés au milieu de Verſailles
Les Courtiſans d'un ſeul homme occupés,
Remplis de lui juſqu'au fond des entrailles,
A chaque inſtant ſe livrant des batailles,
Pour attraper ſes regards échappés;
Tout à part vous, ſouvenés-vous de dire,
Je régne auſſi, j'ai ma cour que je tiens;
Un ſeul ſujet compoſe mon empire;
Mais n'en déplaiſe au bon Roi notre Sire,
Je ne voudrois le donner pour les ſiens.

A LA MÊME.

HIer, quand ma lettre fut cloſe,
Et que le petit Porteroſe
Eut reçu ſa commiſſion,
Je fis une réfléxion.
Un ſeul ſujet; c'eſt peu de choſe,
Et de l'empire qu'il compoſe,
Le monde aura compaſſion.

Il ſeroit aſſés néceſſaire
De donner quelque commentaire
Sur ce mot que j'ai haſardé.
Voici donc comme je l'explique
Par le ſecours du Dieu Delphique
Qui ne m'a pourtant guére aidé.
Tu ſais quel eſt l'objet, Amour, dont j'ai fait choix.
Fais que de ſes beaux yeux j'éprouve ſeul les armes ;
Ne crains point d'être injuſte à l'égard de ſes charmes,
En ne ſoumettant pas mille cœurs à ſes loix.
Mon cœur eſt aſſés tendre, il eſt aſſés fidelle
Pour t'acquitter envers elle
De tout ce que tu lui dois.

MADRIGAL.

QU'Iris a d'attraits & de graces !
Qui jamais raſſembla plus de préſens des Dieux ?
O Venus, ſi tu les ſurpaſſes,
Deſcens du Ciel pour convaincre nos yeux.

VERS SUR LE REPROCHE qu'on lui avoit fait d'être Normand.

BElle Iris, on eſt ce qu'on peut.
Je ſuis Normand, je le confeſſe,
Fort peu lié par ma promeſſe,
Si mon intérêt ne le veut.
Avec un pareil caractere,
Vous craignés un engagement ;
Mais, Iris, jugés ſainement,
Quel intérêt j'ai de vous plaire.
Pour être fidéle & ſincere,
Il me ſuffit d'être Normand.

POMONE *à* IRIS.

JE vous envoye avec ces pommes
Des ſermens du même terroir.
Le plus Normand de tous les hommes
Jure qu'il ne veut plus vous voir.

AUTRES VERS.

JE me croyois déſormais diſpenſé
De me livrer à l'amoureuſe flame,
Et je ſentois un calme un peu forcé
Qui par degrés revenoit dans mon ame.
Je vous ai vue, & tout eſt renverſé.
Ne croyés pas pourtant que je m'en plaigne.
Il n'eût régné dans le fond de mon cœur
Qu'un triſte vuide, une froide langueur.
J'aime bien mieux que votre image y régne;
Elle remplit ſeule tous mes inſtans.
Abſent de vous, je vous vois, vous entens.
J'ignorerois avec moins de tendreſſe
Des doux tranſports la plus charmante yvreſſe.
Sans concevoir de téméraires vœux,
Mon ſentiment eſt payé par lui-même.
Heureux, Iris, & mille fois heureux,
Qui peut aimer autant que je vous aime!

L'AMOUR

Au petit de Morangis.

JE viens, aimable enfant, vous rendre une visite,
Moi qui suis enfant comme vous.
Cette faveur n'est pas petite,
Bien d'autres en seront jaloux.
Car avec des enfans je ne m'arrête guere;
Je veux des gens un peu plus avancés.
Mais pour vous, je vous considere,
Je connois Monsieur votre pere;
Je pense aussi qu'il me connoît assés.
Il craignoit d'avoir une fille;
Elle n'eût pas si bien soutenu sa maison.
Je le craignois aussi, mais par une raison,
Qui n'est pas raison de famille.
Une fille eût sans doute étendu mon Empire,
Eût inspiré l'amour, mais pour le sentir, non.
J'aime beaucoup mieux un garçon,
Et qui le sente & qui l'inspire.
Vous voilà donc au monde; hé bien, qu'en dites-vous?
C'est du hasard un effet assés doux,
Que de vous y trouver en aussi belle passe.
Si, comme on croit, vous allés vous mêler

D'imiter ceux de votre race,
Vous trouverés à qui parler.
Prélats, Ambaſſadeurs, gens de Robe & d'Epée,
Héros de toutes les façons,
On verroit votre vie aſſés bien occupée
A ſoutenir un ſeul de ces grands noms.
Mais ſi vous imités juſques à votre pere,
(A vous dire le vrai, ce ſera le meilleur.)
Si le ſang ne faiſoit la moitié de l'affaire,
Vous n'en pourriés jamais ſortir à votre honneur
Quand vous travaillerés ſur de ſi grands exemples,
Au moins ſouvenés-vous de moi de temps en temps.
Adieu, dans ſeize ou dix-ſept ans
Je vous rendrai des viſites plus amples.

PLACET

Présenté par un Officier de Marine à M. le Comte de Pontchartrain, qui étoit pour lors jeune Conseiller au Parlement, & qui fut depuis Ministre de la Marine (a).

OU la *Gaillarde*, ou la *Badine*,
Ou *l'Alcyon*; en voilà trois.
Il faut, Seigneur, que votre choix
En peu de temps se détermine.
Mais à l'humeur qui vous domine,
Assés aisément je prévois
Que j'aurai de vous la *Badine*.
Si la *Badine* toutefois
Etoit une jeune Blondine,
Ou Brunette à joli minois,
Piquante, vive, un peu mutine,
Fringuante jusqu'aux bouts des doigts;
Vous ne seriés pas si courtois
Que de m'accorder la *Badine*,
Et jamais je n'en tâterois.

(a) L'Officier demandoit le commandement d'une Frégate.

Ains vous iriés à la ſourdine,
Oubliant les ſacs & les loix,
Et toute autre bonne doctrine,
En badinant prendre les droits
Que donne une ardeur libertine,
Dans le temps où l'ombre & *Cyprine*
Favoriſent les doux exploits,
Auxquels la jeuneſſe eſt encline.
Mais non, Seigneur, cette *Badine*,
Dont l'amour me met aux abois,
Ce n'eſt point ce qu'on s'imagine.
C'eſt, ou je me donne cent fois
Au noir mari de *Proſerpine*,
Ou bien au diable en bon François,
C'eſt une certaine machine
Faite communément de bois,
Qui vogue ſur l'onde marine,
Qui briſe, fracaſſe, extermine,
Et ſouffle comme petits pois,
Les enfans d'une Couleuvrine.
Qu'il feroit beau voir ma *Badine*,
En ſe jouant prendre un Anglois,
Qui ſoudain prendroit une mine
Sérieuſe & même chagrine,
Et ſe plaindroit en ſon patois,
Que ſemblable jeu le ruine!
Seigneur, écoutés donc ma voix:
Ainſi par la grace divine,
Ou celle du plus grand des Rois,

Puiſſe

Puiſſe la Mer qu'on vous deſtine
Vous obéir en peu de mois,
Depuis les bords de *Paleſtine*
Juſqu'aux rivages *Iroquois*.

EPIGRAMME.

Contre Deſpréaux.

QUand Deſpréaux fut ſifflé ſur ſon Ode, (*a*)
Ses partiſans crioient dans tout Paris,
Pardon, Meſſieurs, le Pauvret s'eſt mépris;
Plus ne louera, ce n'eſt pas ſa méthode.
Il va draper le ſexe féminin,
A ſon grand nom vous verrés s'il déroge:
Il a paru cet Ouvrage malin; (*b*)
Pis ne vaudroit, quand ce ſeroit éloge.

(*a*) L'Ode ſur la priſe de Namur.
(*b*) La Satyre des femmes.

RÉPONSE

A une Lettre de M. de Voltaire, écrite de Villars le premier Septembre 1720, *ſur ce que le Soleil avoit un jour paru couleur de ſang, & avoit perdu de ſa lumiere & de ſa grandeur, ſans que l'air fût obſcurci d'aucun nuage.*

VOus dites donc, gens de Village,
Que le Soleil à l'horiſon
Avoit aſſés mauvais viſage.
Hé bien, quelque ſubtil nuage
Vous avoit fait la trahiſon
De défigurer ſon image.
Il étoit là comme en priſon,
D'un air malade ; mais je gage
Que le drôle, en ſon haut étage,
Ne craignoit pas la pamoiſon.
Vous n'en ſaurés pas davantage,
Et voici ma peroraiſon.
Adieu : votre jeune ſaiſon
A tout autre ſoin vous engage;
L'ignorance eſt ſon apanage,
Avec les plaiſirs à foiſon,

Convenable & doux assemblage.
J'avouerai bien, & j'en enrage,
Que le savoir & la raison
Ne sont aussi qu'un badinage,
Mais badinage de grison;
Il est des hochets pour tout âge.
Que dans son brillant équipage,
Toujours de maison en maison
L'inquiet Phébus déménage;
Laissés-le en paix faire voyage,
Rabattés-vous sur le gason.
Un gason, canapé sauvage,
Des soucis de l'humain lignage
Est un puissant contre-poison.
Pour en avoir bien su l'usage,
On chante encore en vieux langage
Martin & l'adroite Alison.
Ce n'est pourtant pas que je doute
Qu'un beau jour qui sera bien noir,
Le pauvre Soleil ne s'encroûte,
En nous disant, Messieurs, bon soir;
Cherchés dans la celeste voûte
Quelqu'autre qui vous fasse voir.
Pour moi j'en ai fait mon devoir,
Et moi-même ne vois plus goûte:
Encore un coup, Messieurs, bon soir.
Et peut-être en son désespoir
Osera-t-il rimer en oute,
Si quelque Déesse n'écoute.

Mais ſur notre triſte manoir,
Combien de maux ſera pleuvoir
Cette celeſte banqueroute ?
On allumera maint bougeoir,
Mais qui n'aura pas grand pouvoir ;
Tout ſera pêle-mêle, & toute
Societé ſera diſſoute,
Sans qu'on diſe, juſqu'au revoir.
Chacun de l'éternel dortoir
Enfilera bientôt la route,
Sans teſter & ſans laiſſer d'hoir.
Et ce que bien plus je redoute,
Chacun demandera l'abſoute,
Et croira ne plus rien valoir.

VERS

Pour le Portrait de Madame du Tort.

C'Eſt ici Madame du Tort.
Qui la voit & ne l'aime, a tort ;
Mais qui l'entend & ne l'adore,
A mille fois plus tort encore.
Pour celui qui fit ces Vers-ci,
Il n'eut aucun tort, Dieu merci.

VERS

Pour le Portrait de M. de Valliere.

DE rares talens pour la guerre
En lui furent unis au cœur le plus humain.
Jupiter le chargea de lancer le tonnerre ;
Minerve conduisit sa main.

AUTRES VERS

A l'occasion des précédens.

D'Un assés bon cerveau ces Vers-là sont éclos,
Dit-on ; cette Epigramme est bonne, assés bien faite.
Je suis flatté de ces propos ;
Mais un scrupule m'inquiete.
L'extrême amour qu'on a pour le Héros,
N'agit-il point en faveur du Poëte ?

Fin du dixiéme Volume.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce Volume.

Préface de l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, depuis 1666 juſqu'en 1699. Premiere Partie, page 1

——— *De l'analyſe des Infiniment petits, par M. le Marquis de l'Hopital,* 29

——— *Des Elémens de la Géometrie de l'Infini,* 44

Diſcours prononcé par M. de Fontenelle, *à l'Académie des Sciences, dans l'Aſſemblée publique d'après Pâques 1735, ſur le voyage de quelques Académiciens au Pérou,* 71

Avertiſſement de la troiſiéme édition des Dialogues des Morts 1683, Tome premier, 74

Autre Avertiſſement de la troiſiéme édition, Tome II. 75

Lettre de l'Auteur des Dialogues des Morts à ſon Libraire, à la tête de la premiere édition du Jugement de Pluton 1684, 78

Avertiſſement de la ſeconde édition de la Pluralité des Mondes, 79

Avertiſſement de la ſeconde Edition des Lettres du Chevalier d'Her... & de quelques-unes des ſuivantes, 80

Pſyché, Tragedie. Seconde Partie, page 1

Bellerophon, Tragedie, 73

Le Retour de Climene, Paſtorale, 143
Enone, Paſtorale, 155
Prologue de Pigmalion, Prince de Tyr, Comedie, 169
La Comete, Comedie, 193
Brutus, Tragedie, 251
Poëme préſenté pour le Prix de l'Académie Françoiſe de 1675, 349
——— *Préſenté pour le Prix de l'Académie Françoiſe de 1677,* 354
——— *Préſenté pour le Prix de l'Académie Françoiſe de 1687,* 459
A ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince de Condé, ſur ce qu'il ne vit plus que de lait, 365
Au Roi, ſur le recouvrement de ſa ſanté, 377
Le Duc de Valois, Hiſtoriette, 384
Epitre, 388
Sur une Abſence, 390
Sur le même ſujet, ibid.
Sur le même ſujet, 391
Sur un Cachet, ibid.
Printemps, 392
*A Madame de*** qui alloit à Verſailles;* 393
A la même, ibid.
Madrigal, 394
Vers ſur le reproche qu'on lui avoit fait d'être Normand, 395
Pomone à Iris, ibid.
Autres Vers, 396
L'Amour au petit de Morangis, 397
Placet préſenté par un Officier de Marine à M. le Comte de Pontchartrain, qui étoit pour lors jeune Conſeiller au Parlement, & qui fut depuis Miniſtre de la Marine, 399
Epigramme contre Deſpréaux, 401
Réponſe à une Lettre de M. de Voltaire, écrite de

Villars le premier Septembre 1720, sur ce que le Soleil avoit un jour paru couleur de sang, & avoit perdu de sa lumiere & de sa grandeur, sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, 402.
Vers pour le portrait de Madame Dutort, 404
Vers pour le portrait de M. de Valliere, 405
Autres Vers à l'occasion des précédens, ibid.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, les Tomes IX & X des *Oeuvres de feu M. de Fontenelle*; & j'ai cru que le Public les recevroit avec beaucoup de plaisir. A Paris, ce 12 Avril 1758. TRUBLET.